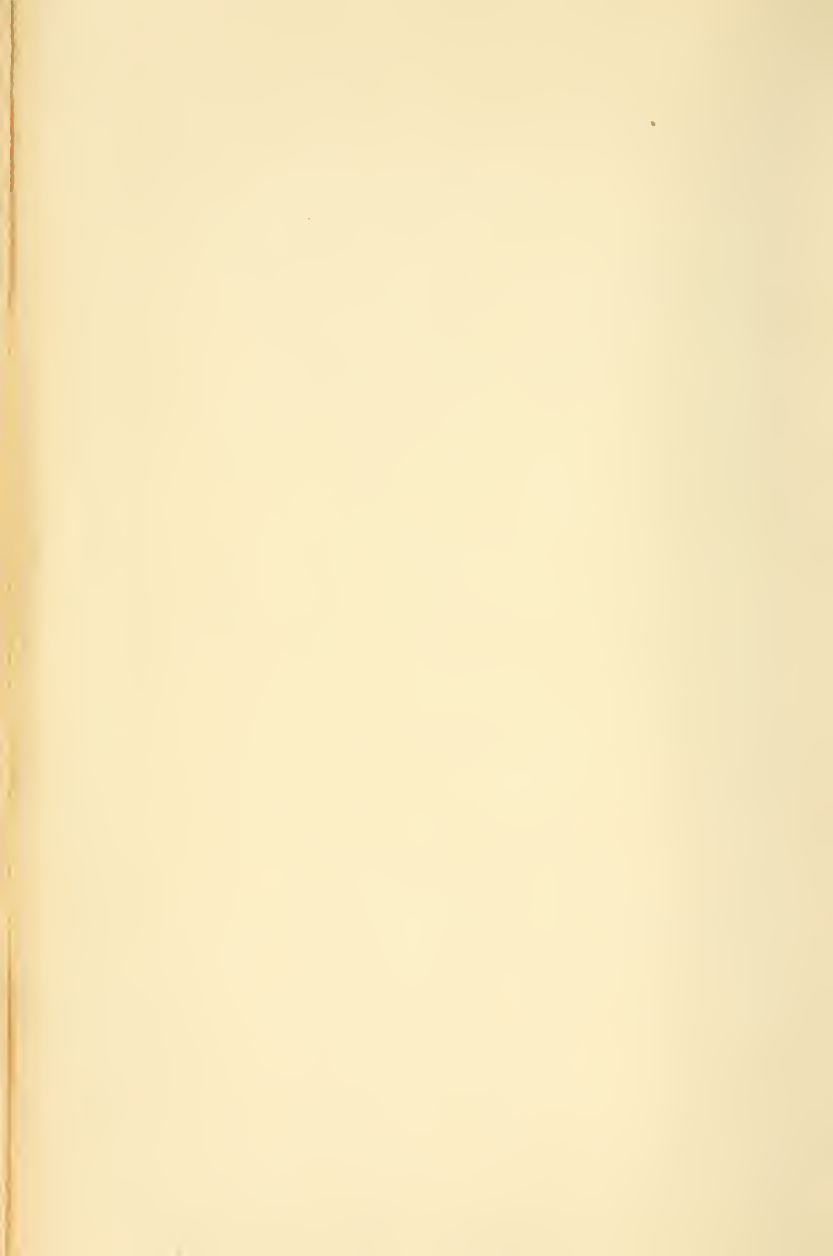




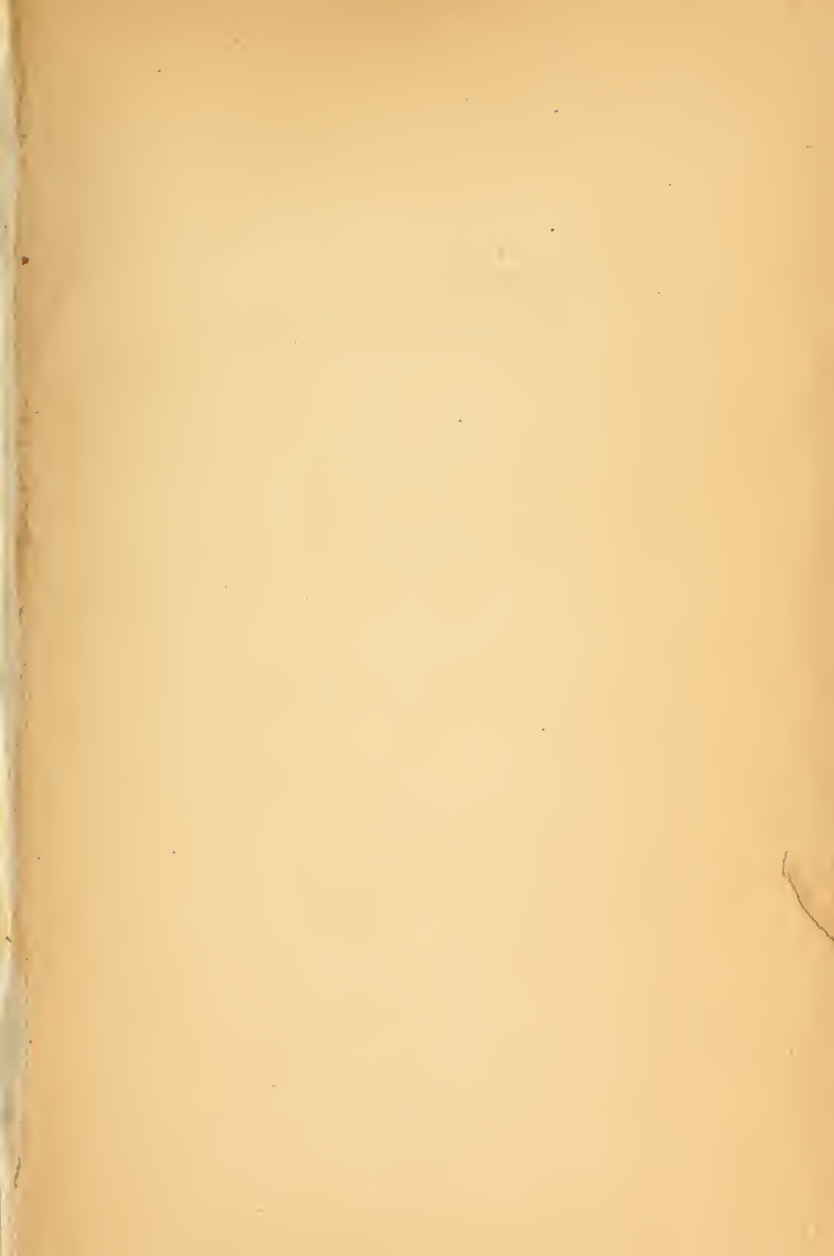


THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA
LOS ANGELES











L'EXTRAVAGANTE PERSONNALITE

DE

JACQUES CASANOVA

JOSEPH LE GRAS

L'EXTRAVAGANTE PERSONNALITÉ
DE
JACQUES CASANOVA

CHEVALIER D'INDUSTRIE

1725-1798

« Le temps donné au plaisir
n'est jamais un temps perdu. »
CASANOVA.



PARIS
BERNARD GRASSET
ÉDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61
—
MCMXXII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*dix exemplaires sur vélin pur fil des papeteries Lafuma,
numérotés de 1 à 10.*

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright by Bernard Grasset, 1922.

D
285.8
C2645

INTRODUCTION

LE CASANOVA DES « MÉMOIRES »

Emporté dans une berline confortable, dont les coffres sont abondamment pourvus de viandes, de pâtés et de vins; une femme sur les genoux, une autre parfois à ses côtés qui se frotte amoureusement à lui; vêtu de riches vêtements, le jabot et les manchettes enjolivés de fines dentelles, les goussets garnis de montres précieuses, le ventre chatouillé de breloques, les doigts étincelants de bagues, les poches tintant d'or et le mollet caressé dans la soie; réclamant à grand bruit les meilleurs chevaux aux relais, la plus belle chambre dans les auberges, jetant sa bourse à l'hôtelier et repartant au milieu des révérences et des courbettes; tel nous apparaît, en une atti-

727570

tude un peu conventionnelle, l'aventurier Casanova au temps de sa splendeur. Il arrive dans la ville où le conduit son caprice ou son intérêt. Le soir même, il en connaît les intrigues et les racontars. Deux jours après, il y joue son propre rôle. Huit jours plus tard, il occupe l'opinion publique. Il se présente, il sait plaire, il plaît. Il a la tournure élégante, le regard assuré, le geste aisé, de la prestance, du prestige et de l'entregent. Comme tous les mondains, il pratique à merveille l'art de dissimuler ses imperfections pour ne révéler que des dehors avantageux. Physionomiste et perspicace, il assène un compliment ou flatte avec finesse, selon qu'il s'adresse à un sot ou à un homme d'esprit. Il parle avec aplomb, et non sans justesse, des sujets les plus divers, littérature, philosophie, histoire sacrée et profane, théologie, théosophie, peinture, finances, sciences, sociologie, art militaire, navigation, religion... et femmes. Mieux que personne, il sait se rendre indispensable, organiser une partie de plaisir, donner un repas magnifique, tourner un sonnet, perdre avec désinvolture une forte somme au jeu, et mieux encore la gagner. Admis dans une famille, il devient l'ami et le bienfaiteur de tous, enjôle le mari, courtise la femme, marie la fille, caresse la servante et baise la main de l'aïeule : bien entendu, il ne va pas sans en tirer quelque profit. Il est munificent, obligeant, volontiers généreux, mais à condition

qu'on le sache. Il fréquente les grands seigneurs, se recommande des ministres, se glisse à la Cour. Ce n'est plus Casanova, c'est le Chevalier de Seingalt, en somme un gros personnage, ou du moins son apparence, ce qui pour lui prime tout.

Mais suivons-le. Nous le verrons bientôt sous un autre équipage, vêtements élimés, linge douteux, gousset vide et ventre creux. Le teint pâli, l'orbite cave, il montre l'échine maigre de ceux qui cherchent la bonne aubaine d'un repas, ou, au contraire, s'empâte dans le fade embonpoint du prisonnier fraîchement libéré. Il vit d'expédients, de combinaisons louches, rase les murs, ne sort qu'à la nuit, rentre par la porte de derrière, l'oreille dressée, l'œil oblique, le pas feutré. Tout inconnu lui est suspect; partout il voit des espions, et le monde lui semble peuplé de sbires, estaffiers, alguazils, policiers, huissiers, greffiers, juges et geôliers. Traqué, décrié, conspué, il fuit sans cesse, au hasard des grands chemins, des faubourgs ou des bouges, et ronge le pain amer de la misère avec des sursauts soudains d'audace, d'insolence et d'effronterie. Jamais il ne se lasse, jamais il ne cesse d'épier les bonnes occasions. Que son étoile se remette à luire : un coup de reins, et la roue de la Fortune sortant enfin de l'ornière et de la boue, lui permettra de monter à nouveau vers une destinée plus heureuse ou plus brillante.

Voilà les deux pôles de son existence. Entre

ces extrêmes, il parcourut tous les degrés. Sa vie est un jeu, sa divinité protectrice la Chance. Il a toujours compté sur elle et tout fait pour la corriger à son avantage. Hardi, courageux, entreprenant, confiant en lui-même, l'esprit prompt et l'imagination fertile, sans frein, libre de préjugés et surtout de scrupules, il est le type achevé de l'aventurier.

A l'aventure il consacre sa vie entière. Rien ne le détourne de son but : il peut s'échapper de la prison des Plombs et sait éviter les galères, la pendaison ou l'assassinat. Pendant plus de cinquante ans, par tous les moyens, malgré tout et envers tous, il ne connaît d'autre dessein que la satisfaction de ses appétits, de ses ambitions, de ses passions. Et Dieu sait si les uns et les autres sont vifs ! Jamais il ne s'assagit. Son idéal personnel du bonheur, sa conception particulière de la vie, ses rêves et ses folies, il en poursuit la réalisation avec une insigne ténacité. Il parcourt l'Europe, de Madrid à Saint-Pétersbourg et de Londres à Constantinople, devient le familier de quelques hauts personnages, et peut, grâce à eux, converser avec Frédéric le Grand, Joseph II, Catherine II, être remarqué par M^{me} de Pompadour, se disputer avec Voltaire ou faire rire le Pape. Entre temps sa société habituelle se compose d'escrocs, coupeurs de bourse, chevaliers d'industrie, abbés équivoques, poètes faméliques, comédiens et

filous. Tour à tour splendide ou modeste, mais toujours séduisant, il est l'ami, l'amant ou le conseiller de femmes de toutes sortes, grandes dames, bourgeoises, nonnes, paysannes, actrices, danseuses, entremetteuses, pensionnaires de maisons publiques, fruits verts et poires blettes. Il remue l'or à pleines mains et il vole pour pouvoir manger. Cette vie intense et mouvementée, racontée dans les Mémoires, forme un extraordinaire roman d'aventures où se rencontrent les péripéties les plus extravagantes, les avatars les plus inattendus, les épisodes les plus savoureux, à côté des anecdotes les plus charmantes et les plus libres.

C'est que Casanova vécut à une époque qui réunit tous les contrastes, dans la deuxième moitié de ce XVIII^e siècle, à la fois gracieux et frénétique, le plus raffiné et le plus débraillé de l'histoire moderne, fait de légèretés et de violences, de sensiblerie et de férocité, de grâce voluptueuse et de sécheresse de cœur. Casanova n'ignore rien de ce temps-là. Il eut la chance d'être mêlé aux affaires les plus différentes, de fréquenter les sociétés les plus opposées, de parcourir les pays les plus dissemblables, en un mot, de pénétrer dans tous les milieux. Aussi, est-il pour nous un guide incomparable. Il nous conduit des coulisses italiennes à la Cour de Louis XV, des couvents mondains de Venise aux *corridos* espagnoles, du Vatican au Palais Royal et des

jardins paisibles de Constantinople aux estaminets de Hollande. Il a tout vu, tout expérimenté ; il s'est tout assimilé. Et ce qu'il a vu et senti, il nous le représente avec une incroyable intensité. Il nous entraîne à sa suite, nous oblige à vivre dans une suggestive atmosphère. Ici, une maison de jeu : le silence n'est troublé que par l'annonce des enchères et par le bruit discret de l'or ; on perçoit sur les visages la fausse impassibilité des gagnants, le rictus des malchanceux ; tout à coup les voix s'enflent ; l'altercation éclate : les cartes sont maquillées ou les dés pipés. Ailleurs, dans un jardin à la française, c'est une fête galante, quelque embarquement pour Cythère ; des belles pèsent, dégrafées, au bras des amants avec des soupirs ou des rires. Plus loin c'est, *aux Délices*, la Cour de Voltaire, et le chœur des adorateurs qui, sous la haute direction de M^{me} Denis, adule et encense le maigre vieillard, ricanant, affairé, important et rageur. — Tournez quelques pages, c'est le cliquetis d'un duel. Quelques autres, c'est le tohu-bohu d'une mascarade, le petit lever d'une jolie femme ou la mise en scène d'une opération cabalistique. Tout fourmille de vie, d'entrain et de couleur. Nous sommes saisis dans les remous d'une cohue bariolée et tumultueuse où les personnages les plus divers se croisent, se mêlent, se heurtent, se coudoient, rois, ministres, courtisans, financiers, cardinaux et petits abbés, moines mendiants et gras chanoines, princesses,

soubrettes et filles de joie, magiciens, spadassins, vauriens, gens de robe, de plume ou d'épée, de sac et de corde, une foule de carnaval où l'on reconnaît maint profil historique. Et, au premier plan, Casanova tient tête à tous, se démène, se multiplie, toujours prêt à une prouesse amoureuse, à une vantardise, à une filouterie, et même à une bonne action.

Il est universel et rien chez lui n'est banal. Il nous intrigue, il nous amuse. Il nous plaît surtout par sa nature bouillante et primesautière, son ardeur au plaisir, sa verve, son assurance, son incontestable originalité. Sa puissance d'attraction persiste à tel point que, plus d'un siècle après sa mort, en dépit des transformations sociales, il nous séduit à notre tour comme il séduisit tant de ses contemporains. Malgré ses méfaits innombrables, il nous incline à l'indulgence parce qu'il manifeste de réelles qualités d'intelligence et de cœur. Bref, c'est un mauvais garçon qui sait se faire aimer. Et quand nous pensons à lui, la boutade de Marivaux au sujet de Voltaire nous revient à l'esprit : « Ce coquin-là a un vice de plus que les autres, il a quelquefois des vertus ».

Tels sont, en quelques traits, l'homme et son milieu. Le premier n'a rien d'un apôtre, et le second oublie trop souvent la décence. Il est vrai que Casanova, comme certains écrivains du XVIII^e siècle, prétend parfois moraliser aux dépens des pires immoralités. En pareil cas, il se moque

de nous. On peut dire au contraire qu'il a péché deux fois : en fait d'abord, en délectation ensuite. Car il prend à raconter ses fredaines un plaisir si vif qu'il les renouvelle, les revit en les exposant et nous les fait revivre avec lui. Bien que le mot de vertu soit souvent prononcé dans les Mémoires, et que la morale y soit quelquefois invoquée, ne nous embarrassons, pour lire ce livre, ni de l'une ni de l'autre et allons chercher ailleurs les principes du bien. Les livres ne sont pas nécessairement faits pour nous rendre meilleurs et celui-là moins que les autres. Nous y trouverons cependant du plaisir et de l'intérêt. « Chacun, dit Sainte-Beuve, lit avec son humeur et son imagination, encore plus qu'avec son jugement, et ce qui est bien raconté séduit, bien que la chose racontée soit fort laide, et que le narrateur, après le premier moment d'enthousiasme passé, ne prétende pas à l'embellir (1). »

*
* *

Mais le Casanova des Mémoires est-il le vrai Casanova ? Cette vie bigarrée, il est bien difficile de la pénétrer exactement et, dans ce que nous en connaissons, de différencier l'exagération et l'invention d'avec la réalité et la vérité.

(1) Sainte-Beuve. *Causeries du Lundi*, V, 238.

Les Mémoires, source principale de renseignements, sont fortement sujets à caution. Casanova trompa trop souvent ses contemporains pour avoir hésité à égarer le jugement de la postérité, au moins en certaines circonstances. Sans doute il écrivit son livre dans son extrême vieillesse, à un moment où il pensait que cet ouvrage, s'il était jamais lu, ne serait lu qu'après sa mort. Mais tout en affichant beaucoup de cynisme pour avouer quelques-unes de ses fautes, il s'inquiète trop de sa renommée pour ne pas essayer d'atténuer, de dissimuler ou de taire les irrégularités de son existence; il manifeste aussi trop de vanité pour renoncer à s'attribuer une place en vue là où il n'avait joué en fait qu'un vague rôle de comparse. D'autre part, les actions qu'il rapporte appartiennent à une époque déjà lointaine : leur souvenir en a été souvent mutilé dans sa mémoire ou déformé par cette imagination impétueuse dont il était suggestionné lui-même et qui lui laissait croire, en définitive, que les événements s'étaient réellement passés comme il avait désiré qu'ils le fussent. Enfin, les Mémoires sont incomplets : ils se terminent en l'année 1774, vingt-quatre ans ayant sa mort. Mais ils sont aussi incomplets en eux-mêmes, et l'auteur a pris soin de nous en avertir : « On ne trouvera pas dans ces Mémoires toutes mes aventures : j'ai omis celles qui auraient pu déplaire aux personnes qui y eurent part, car elles y feraient mauvaise

figure (1). (Préface, p. 13.) Nul doute qu'il ne se soit compté, très souvent, au nombre de ces personnes-là.

Les travaux des historiens et des archivistes au sujet de Casanova sont déjà nombreux et se multiplient tous les jours. Les uns nous ont révélé plusieurs de ces aventures sur lesquelles notre Vénitien avait préféré se taire. D'autres n'ont pu encore qu'échafauder des hypothèses à propos de certains passages des Mémoires. D'autres, enfin, sont parvenus à contrôler les faits et à prouver que si Casanova avait parfois joué assez légèrement avec la vérité, il s'était souvent aussi montré parfaitement sincère, très éclairé dans ses jugements et très bien informé des choses de son temps. Malheureusement, ces études critiques ne portent que sur quelques portions de sa carrière extravagante, sur quelques anecdotes ou sur quelques personnages des Mémoires. Elles sont insuffisantes pour reconstituer entièrement la vie de l'aventurier. Il faudra encore beaucoup de recherches, suivies de beaucoup de trouvailles heureuses, pour arriver dans cette voie à un résultat définitif. Il est donc actuellement impossible d'écrire une biographie complète de Casanova.

Mais, avouons-le, ce qui nous intéresse en l'oc-

(1) Les passages des Mémoires cités dans cet ouvrage sont empruntés à l'édition Flammarion, en six volumes.

currence, ce n'est pas l'histoire, c'est le roman, ce roman désordonné, voluptueux et picaresque, c'est la résurrection vivante, familière des milieux, des mœurs. Qu'importe, après tout, que Casanova se soit trouvé à Constantinople, à Corfou ou à Londres à telle ou telle date, qu'il ait fréquenté l'abbé de Bernis dans des circonstances délicates, qu'il ait exagéré ou inventé de toutes pièces telle ou telle narration, accompli tel ou tel voyage, possédé telle ou telle femme : il n'a joué, en effet, sur cette terre, aucun rôle sérieux dans la politique, la littérature, la philosophie, la science ou les arts. Ce qui nous importe, c'est la façon dont il a vécu et dont il a regardé vivre les autres. Ce qui nous importe encore, c'est de sentir avec lui, d'entrer dans sa peau, de revêtir son âme, de nous initier, par son intermédiaire, aux vices, aux vertus, aux préjugés, aux erreurs comme aux vérités de son temps. En voyant la question sous cet angle, le type historique, chez Casanova, cède le pas au type humain ; et les Mémoires, avec leurs erreurs volontaires ou involontaires, contiennent plus de vérités générales sur le XVIII^e siècle que toutes les pièces d'archives et tous les documents. « Ainsi, dit Brunetière, le roman, même le plus romanesque, est souvent plus voisin qu'on le croit de la vérité des mœurs du temps (1). »

(1) F. Brunetière : *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française*, VI, 251.

C'est donc comme type humain qu'il convient d'étudier Casanova. Il doit être placé sur le même plan que Panurge, Scapin, Gil Blas ou Figaro, et il offre un attrait beaucoup plus considérable au point de vue de la psychologie et de la critique des mœurs qu'au point de vue de la biographie. Pour le connaître et l'apprécier, il n'est pas nécessaire d'analyser ou de discuter toutes ses histoires de femmes, de jeu ou de cabale, ni de le suivre pas à pas dans le roman mêlé de fantaisie et de réalité qu'il nous a laissé. Ce serait se lancer dans l'imbroglio et l'hypothèse pour essayer d'atteindre une précision d'ordre documentaire assez dépourvue d'intérêt. Mais de toutes ces anecdotes, de toutes ces péripéties, on peut extraire des probabilités, les comparer aux certitudes qui nous sont acquises d'autre part sur les faits et gestes de l'aventurier, et, de cet amalgame de vraisemblances et de vérités, dégager la personnalité casanovienne.

Elle en vaut la peine.

Pour s'en faire une idée exacte, suivons d'abord notre héros aux différentes étapes de sa vie afin de comprendre sous quelles influences et dans quelles circonstances sa personnalité se forme, se développe, s'organise, lutte, réagit, s'accommode. Il deviendra possible alors d'observer Casanova en lui-même, d'établir son portrait physique et psychologique et de dresser sous son vrai jour cette individualité si captivante, sans toutefois se

laisser éblouir par son prestige de camelote et sa dignité de clinquant. Enfin, on surprendra l'aventurier dans les manifestations les plus habituelles, les plus caractéristiques de son activité : l'amour et les voyages, et l'on verra, par ce moyen, jouer le mécanisme de son âme dans la pratique même de ses talents et de ses vices, de ses erreurs et de ses illusions.

Ainsi, peut-être arrivera-t-on à rendre à celui dont les cendres sont depuis si longtemps dispersées, un peu de cette existence de fièvre, de volupté et d'extravagance qu'il a si passionnément aimée.

LE DÉVELOPPEMENT ET LES DIFFÉRENTS ASPECTS DE SA PERSONNALITÉ

« Elevé par son caractère au-dessus
des jugements humains, il abandonne
aux âmes communes le mérite d'une
vie suivie et uniforme. »

LA BRUYÈRE.

I

HÉRÉDITÉ. — PREMIÈRES INFLUENCES

« Je sentis avant de penser : c'est
le sort commun de l'humanité. »

J.-J. ROUSSEAU.

Si l'on s'en rapporte aux Mémoires, les ancêtres lointains de Casanova font preuve déjà d'esprit d'aventure et d'humeur vagabonde. Issus d'un bâtard aragonais et partis de Saragosse dans les premières années du xv^e siècle, ils errent longuement, poussés par les caprices d'une fortune inconstante. Tantôt ils se mêlent à l'entourage des grands, dont ils exploitent les faveurs ; tantôt ils fuient dans l'exil les conséquences de leurs méfaits. Celui-ci enlève en Espagne une jeune religieuse et l'épouse plus tard, à Rome, lorsque le Pape l'a relevée de ses vœux ; celui-là tue en

duel un officier du roi de Naples, décampe, et, quelques années après, part avec Christophe Colomb à la découverte de l'Amérique, mais succombe pendant la traversée; un troisième égratigne de sa plume Jules de Médicis, futur pape; un autre combat contre Henri de Navarre, futur roi. La femme, l'épée, la plume, les voyages, les entreprises hasardeuses, l'instabilité de la vie, c'est presque tout Casanova qui se dégage de cette turbulente hérédité.

Son père, Gaëtan, paraît, par contre, un être assez falot, un impulsif et un faible. En 1715, âgé de dix-neuf ans, il quitte Parme et sa famille pour suivre une actrice, la Fragoletta. Il devient par amour danseur et comédien. Mais cette belle passion, comme tant d'autres, ne résiste pas à la frivolité, à l'inconstance. Gaëtan perd la femme mais conserve la profession. Quelques années s'écoulent. En 1723, on le voit figurer dans la troupe du théâtre Saint-Samuel, à Venise. Il semble d'humeur assez taciturne et passe son temps libre dans sa chambre. En face, se trouve l'échoppe du cordonnier Farusi. Ce digne homme, tout en tirant le ligneul, goûte les joies paisibles du foyer entre sa femme Marzia et sa fille, la toute charmante Giovanna, familièrement appelée Zanetta. Dans ces pays méridionaux, portes et fenêtres restent toujours ouvertes, et la vie domestique déborde dans la rue. Le mélancolique histrion et la jolie Vénitienne purent facilement échanger

des œillades d'abord, des serments ensuite. Mais pour le savetier et sa femme, un comédien était un « homme abominable ». Ils auraient cru déchoir en l'acceptant pour gendre. Donc, un beau jour, les amoureux s'envolèrent et s'en furent demander à l'autorité ecclésiastique une bénédiction nuptiale qu'il devenait sans doute difficile de leur refuser. On la leur accorda le 27 février 1724. Le père Farusi en mourut, et Jacques Casanova naquit l'année suivante, le 2 avril 1725, dans Venise la belle.

Les ressources du jeune ménage étaient minces. Soit vocation, soit nécessité, Zanetta ne tarda pas à suivre son mari sur les planches. Elle fit ses débuts à Londres en 1726. Et pendant six ans les deux époux menèrent la vie vagabonde des comédiens. Malheureusement, au cours d'un séjour à Venise, une affection cérébrale frappa Gaëtan, qui mourut le 18 décembre 1733.

Dans un éloge par trop discret, Jacques nous apprend que son père se distinguait « par ses mœurs plus encore que par son talent » ; on « le reconnaissait pour supérieur à son état » ; enfin « il avait des connaissances en mécanique ». Il semble que cet homme adoucissait les déboires et la médiocrité de son existence par une certaine culture scientifique et par une affinité naturelle pour les choses de l'esprit. Malgré les ruines d'une vie gâchée, il avait conservé une sorte d'idéal personnel et une conscience intime

de sa propre valeur où il trouvait l'apaisement. Physionomie un peu ridicule et un peu attendrissante à la fois, d'un cabotin au cœur pitoyable qui, en sortant de scène, « travaillait en optique » et, dans ses voyages, transportait avec lui, au milieu des oripeaux professionnels, le « cartulaire » de sa généalogie ! Il disparut bien jeune encore pour avoir exercé une influence sur la formation morale de son fils. Mais ce dernier a dû tirer de l'hérédité paternelle, avec sa passion irrésistible pour les femmes, son inlassable activité intellectuelle et cette hauteur de vues qui le rendit supérieur aux exigences de la destinée.

La mère de Casanova montre une personnalité beaucoup plus accusée. C'est une fine mouche, intelligente, rusée, pratique, intrigante, et dénuée d'ailleurs de tout scrupule superflu. Les mauvaises langues (1) prétendent que dès ses débuts à Londres, elle séduisit le roi Georges I^{er}, et que François, son second fils, né en 1727 (2), serait le résultat de ces amours. Devenue excellente comédienne, elle courut de théâtre en théâtre et de succès en succès, tout en menant à bon terme ses nombreuses grossesses (3). Les enfants ne la préoccupaient guère. Une fois

(1) Charles Blanc, *Histoire des peintres*.

(2) Il fut baptisé le 1^{er} juin 1727.

(3) Après Jacques et François, elle eut successivement Jean en novembre 1730, Faustine en décembre 1731, Marie-Madeleine en décembre 1732, et Gaëtan, posthume, en mars ou avril 1734. Tous, sauf François, naquirent à Venise.

débarrassée de son fardeau, ayant retrouvé la sveltesse et l'activité, elle repartait toujours plus brillante pour de nouveaux engagements. Veuve à vingt-six ans, « elle refusa la main de tous ceux qui la recherchèrent en mariage » et continua son métier. L'année suivante, on la trouve engagée au théâtre de Vérone où elle joue, avec l'acteur Imer, dans un intermède en musique de Goldoni. « Elle était, écrit ce dernier dans ses *Mémoires*, une veuve très belle et très intéressante, qui tenait sur la scène le rôle de jeune amoureuse; elle ne connaissait pas une note de musique, et cependant elle avait le goût bon, l'oreille juste et le jeu parfait ». Une gravure tirée d'une édition vénitienne des œuvres de Goldoni, représente précisément Giovanna Casanova. C'est une femme grande, avec des traits accentués, mais de taille élancée et d'allure élégante.

Bientôt les théâtres de second ordre ne suffirent plus à son ambition. Elle séjourna quelque temps à Saint-Pétersbourg avec une troupe italienne recrutée pour l'impératrice Anna Ivanowna. Puis, ayant quitté la Russie à la fin de son contrat, elle cherchait fortune quand celle-ci prit les traits de l'Électeur de Saxe, Auguste III, roi de Pologne, très épris de comédie et surtout de comédiennes. Il engagea Zanetta à vie au théâtre de Dresde. Désormais, elle ne bougera plus de cette ville. Quoique avancée en âge, elle con-

tinua longtemps à remplir les rôles de jeune première. Sa haute stature, ses traits vieillis malgré le fard, sa voix sonore rendaient sa tâche difficile ; mais la vivacité spirituelle de son jeu et le charme chantant de sa diction, lui assuraient encore la faveur du public. Elle mourut en 1776.

De cette mère frivole et intéressée, Casanova hérita certainement l'art de plaire, le désir perpétuel de se pousser, l'esprit d'intrigue, le don de se lancer sans hésitation, sans préparation et cependant avec succès dans des entreprises dont il ignorait les premiers éléments, l'insouciance des responsabilités et des devoirs, et cette persistance à vouloir jouer, jusque dans un âge avancé, les rôles de jeune premier.

Mais si ces prédispositions héréditaires sont réelles, c'est que Casanova les tient du sang, non de l'exemple et du contact de ses parents. La vie de famille, il l'a toujours ignorée. Son père et sa mère ne venaient à Venise qu'à de longs intervalles et pour de courts séjours. Ils avaient bien d'autres soucis que de décrasser ce morveux ! Celui-ci a conservé de cette indifférence un souvenir noirci de rancune : « Quant aux auteurs de mes jours, ils ne me parlaient jamais (I, 22). » Ils^s estimaient suffisant, en effet, de loger leur progéniture dans une assez belle maison du quartier Saint-Samuel, et de la confier aux soins de la grand'mère Marzia Farusi.

C'est une vraie Vénitienne. Toute simple, ignorante, superstitieuse, elle possède néanmoins la fierté naturelle, la finesse innée, le jugement sain de ce peuple artiste et prudent. Elle a pardonné l'escapade de sa fille. Elle sait qu'à Venise l'amour domine tout. Comment s'étonner que ce dieu fantasque soit venu troubler son foyer? Peut-être s'aperçut-elle au surplus que son comédien de gendre n'était pas un si mauvais diable. En tout cas, dépossédée de son rôle de mère, elle devint une grand'mère admirable et reporta sur ses petits-enfants toute l'indulgente tendresse de son cœur. Jacques était son préféré, son « bien-aimé ». Car la première enfance de l'aventurier fut délicate, malade, anémiée par de fortes hémorragies nasales, qui le laissaient affaibli, craintif, et comme assombri de pressentiments funèbres. La bonne grand'mère manifestait la plus caressante sollicitude envers ce pauvre petit abandonné. Pour obtenir sa guérison, elle n'hésita pas à employer les grands moyens qui dépassent la stérile science officielle par tout le prestige de leur mystérieuse puissance : elle soumit l'enfant aux incantations d'une sorcière. Mieux encore : elle consentit à se séparer de son petit-fils afin de lui procurer un changement d'air salubre. Mais de loin, elle veillait sur lui, faisait des sacrifices pour augmenter son bien-être, s'enorgueillissait de ses premiers succès, fermait les yeux sur ses fre-

daines. Elle le comprenait, elle l'aimait, elle l'adorait. Et son cher Giacomo le lui rendait bien. Cette tendresse d'aïeule fut l'unique affection pure de sa vie. Plus tard, il conserva toujours pour la vieille Marzia un culte pieux, fait de reconnaissance et de respect.

Mais la frêle enfance de Casanova ne provoqua pas seulement le dévouement de cette excellente femme; elle suscita l'intérêt d'un personnage autrement important, le noble Baffo. C'est lui qui conseilla d'envoyer Jacques à Padoue dans un climat plus vivifiant et plus sain. C'est lui surtout qui paraît avoir discerné le premier les qualités intellectuelles de son jeune protégé. Il s'occupa de ses études et favorisa les débuts de sa solide instruction.

Giorgio Baffo, dernier rejeton d'une famille patricienne, savant, sage, influent, avait l'intelligence claire et le cœur généreux. Mais, chez lui, tout semble contradictions. Sa riche nature se dissimule sous d'âpres apparences comme une sève fertile sous une écorce rugueuse. Il est laid à faire fuir. Regard bigle, sourcils énormes, long nez triste, lèvres épaisses, entr'ouvertes pour laisser passer une respiration difficile, tête soufriteuse, enfoncée, sans cou, dans le thorax globuleux des poussifs, mine janséniste et aspect épineux, voilà sous quelles séduisantes apparences il se révèle dans une gravure datant, il est vrai, de sa vieillesse. L'encadrement, enguir-

landé, comme il convient, de roses, de rubans, de lauriers, et timbré d'armoiries, le rend par contraste plus déplaisant encore. Au-dessous du portrait, on lit dans un cartouche cet éloge imprévu : *Carmina non prius audita musarum sacerdos virginibus puerisque canto*. En effet, cet homme à trogne de procureur est un prêtre de Cupidon et le plus lubrique des poètes. Ses vers, recueillis après sa mort, forment une édition en quatre volumes où se mêle tout ce qu'on peut imaginer de mieux en fait d'ordures, d'érotisme, de scatologie et de priapées. Personne, paraît-il, n'était plus retenu dans la vie ordinaire mais plus obscène dans ses écrits. Presque tous ses biographes répètent : il parlait comme une vierge et pensait comme un satyre. Il est peu vraisemblable qu'à l'époque où il s'occupa plus spécialement du jeune Jacques, c'est-à-dire vers sa quarantième année, Baffo se montrât toujours tellement réservé dans ses propos. Il est peu vraisemblable aussi qu'au milieu de la société dissolue où il vivait, le poète n'ait jamais consenti à lire quelques-unes de ses productions en présence du gamin devant lequel personne ne se gênait. On devine les impressions de ce dernier, et sous quelle forme il se représenta d'abord l'inspiration et la gloire littéraires. En tout cas, c'est une facétieuse conjoncture du destin que le plus dévergondé des poètes ait servi de protecteur et presque de parrain au plus licencieux des mémorialistes.

Un père insignifiant dont la mort fut prématurée, une mère toujours absente et uniquement préoccupée d'elle-même, une grand'mère trop indulgente, un tuteur cynique, voilà les premiers modèles de Casanova, ceux qui lui fournissent les éléments initiaux de sa formation intellectuelle et morale. Il est fort probable que cette enfance orpheline devint un des principaux déterminants de son caractère. Rien, ou bien peu de choses, ne vint contrarier sa nature et ses penchants. Il poussa librement, sans contrainte, presque sans surveillance, ruminant à son gré les embryons de ses pensées. Il acquit de ce fait le goût de l'indépendance, le don de l'initiative, et l'habitude de ne compter que sur soi-même dans les vicissitudes de la vie.

Donc, l'avis de M. Baffo l'emporte : Jacques est mis à l'école à Padoue. Sa mère, qui par hasard se trouve à Venise, l'accompagne. On donne à l'enfant un léger bagage, on règle les détails de sa nouvelle existence, on le confie à une Esclavonne qui héberge et nourrit déjà d'autres garnements, on lui fait quelques recommandations, on l'embrasse et on l'abandonne : « Ce fut ainsi qu'on se débarrassa de moi ». Le voilà plus orphelin que jamais. Il a neuf ans.

Peut-être fut-il heureux pour lui, d'une certaine façon, que l'Esclavonne, mégère hideuse, joignît la négligence à la rapacité, que sa maison

suât la crasse, qu'il y luttât contre « la vermine des trois espèces » et qu'il y connût les tourments de la faim au point d'être obligé de dérober harengs saurs, saucissons et œufs nouvellement pondus, en restant toutefois « maigre comme un squelette ». Ces désagréments stimulèrent son énergie et trempèrent son caractère. Il s'aperçut qu'il est ridicule d'accepter les contrariétés et les exactions et qu'il est excellent de réclamer, de protester, d'affirmer son droit. Il n'y manqua pas. M. Baffo et la vigilante grand'mère s'émurent. Il sortit triomphant de la maison de l'Esclavonne et prit pension chez son professeur même, l'abbé Gozzi.

C'était le meilleur des hommes. Timide, prudent, modeste et d'une douce médiocrité en tout, il vivait en exerçant pour le mieux son ministère et enseignait le rudiment à quelques galopins. Il s'effarouchait de tout ce qui peut troubler la quiétude de l'esprit ou du cœur, mais par contre il « aimait un bon lit, la chopine et la gaité en famille. » Celle-ci se composait de sa mère, vieille paysanne qui l'admirait béatement, de son père, ivrogne obstiné, et de sa sœur Bettine, une luronne de treize ans « la plus jolie fille du quartier », fort dégourdie déjà et qui promettait davantage. Vrai paradis pour Casanova ! Chez le docteur Gozzi, il se sent à l'aise, il peut se détendre, rire, travailler, s'asseoir à une table saine, se reposer dans un bon lit, et nouer

avec Bettine une intrigue naïve et compliquée. Débarbouillé, vêtu en abbé, choyé par son professeur dont il devient le camarade plutôt que l'élève, il prend enfin conscience de lui-même et sa personnalité s'épanouit.

Il faut se hâter de le noter : celui qui va devenir un adolescent si fougueux, puis un homme si passionné, a besoin de tendresse, ou plutôt il demande à sentir autour de lui une sollicitude affectueuse. Ce n'est pas un trait dominant de son caractère ; ç'en est une nuance assez manifeste et généralement ignorée. Il déteste ceux qui le heurtent de front, même pour son bien et dans son intérêt, et il exécra les grondeurs en proportion directe de ses propres torts. Au contraire, il cède facilement à la douceur et aux caresses. L'abbé Gozzi sut admirablement le prendre. Jacques y gagna de la spontanéité et du naturel. Il y acquit surtout la précieuse aptitude à considérer le travail intellectuel comme un plaisir toujours nouveau et non comme un labeur rebutant.

Ses progrès furent rapides. Pareil aux enfants bien doués qui commencent tard leurs études, il rattrapa et distança facilement ses condisciples. Au bout de peu de temps, il était nommé *décuration* de l'école, c'est-à-dire suppléant du professeur. Celui-ci lui apprit en quelques années tout ce qu'il savait, (bien vague et pauvre bagage), et même à jouer du violon. Mais cet enseigne-

ment mêlé de latin, de grec, de grammaire, de prosodie, de quelque philosophie et de beaucoup d'erreurs, ne suffisait pas à la curiosité fiévreuse de l'adolescent. Déjà il lisait toutes sortes d'ouvrages, et même des livres obscènes, ce qui n'est pas beaucoup dépasser le programme. Cette ardeur gênait le candide abbé Gozzi. C'étaient des questions incessantes, des explications imprévues, d'interminables discussions où la logique juvénile du disciple s'appuyait sur les vieux principes du maître. L'abbé levait les bras au ciel. Rien n'encourageait davantage le bouillant contradicteur. Il montre dès cette époque un esprit fin et délié, une grande facilité à apprendre et à comprendre, un vif désir de briller et d'étonner.

Son éducation classique terminée, il entreprend, un peu à contre-cœur, l'étude du Droit. Le voilà qui fréquente la fameuse et antique Université de Padoue, libre, abusant de suite de sa liberté et jetant lestement sa gourme. Il est sorti en somme assez neuf des mains de l'abbé Gozzi, malgré les leçons de Meursius (1) et celles plus pratiques de la jolie Bettine. Mais il n'a rien

(1) Il s'agit de l'ouvrage suivant : *Aloisiae Sigæ, Toletanæ Satira sordida de arcanis amoris. Aloisia hispanice scripsit, latinitate donavit J. Meursius*. La deuxième édition, augmentée, porte le titre plus bref : *J. Meursii Elegantiæ latini sermonis*. Ce livre obscène est très probablement dû à Nicolas Chorier, écrivain français (1612-1692) : il eut plusieurs éditions à Grenoble, Genève, Amsterdam.

Meursius ou Jean Van Meurs est un philologue hollandais. Son fils Jean de Meurs, dit le Jeune, naquit à Leyde en 1613 et mourut en Danemark en 1654. Il fut également philologue. C'est à ce dernier que Chorier a prêté la paternité de l'ouvrage en question.

perdu pour attendre : Il se révèle le plus insigne des mauvais sujets, joueur, ivrogne, débauché, bruyant, insupportable, et mettant dans la pratique du plaisir cette frénésie déchainée qui le caractérisera durant toute sa vie. La bonne grand'mère, effrayée, doit l'arracher à ce milieu et le ramener à Venise. Il y continue ses études juridiques tout en s'occupant, comme on le verra, de bien d'autres choses encore. Mais ce qui importe, au point de vue de sa formation mentale, c'est qu'après avoir quitté l'abbé Gozzi, à Venise comme à Padoue, il persiste à lire, à travailler, à s'instruire, à se perfectionner. Femmes, plaisirs, libertés, certes, il en use et il en abuse ! Seulement, il possède assez de puissance intérieure, assez de richesse de tempérament pour mener de front l'orgie et l'étude et montrer en toute occasion une curiosité toujours plus active pour les choses de l'esprit, une noble persistance à orner sa mémoire et cultiver son intelligence, un désir évident de vérité et de beauté. Ce qu'il fait à ce moment-là, il le fera toute sa vie.

Aussi est-il, jeune encore, extrêmement cultivé. Il embrasse tout. Il mêle, dans un désordre où d'autres se perdraient, Boccace et l'Arioste avec la géométrie, Pétrarque avec la dogmatique, Platon avec Martial, Plaute et Térence avec la physique théorique et expérimentale, les petits vers avec les gros traités, les mathématiques avec l'histoire, le droit qu'il travaille officiellement

avec la magie où il s'initie en secret. A dix-huit ans, il saura Horace par cœur et déclarera ne pouvoir vivre dans un pays dépourvu d'une bonne bibliothèque. Il est servi par une extrême facilité d'assimilation et par une mémoire prodigieuse. Son bagage littéraire, philosophique et scientifique lui donne une forte supériorité sur les jeunes gens de son âge. Malheureusement, il conservera toute sa vie le pli acquis dans ces études précipitées et forcément superficielles. Il montrera toujours plus de curiosité que de science, et plus de connaissances que de fond. Sous des dehors très brillants, il gardera l'esprit livresque. Ses jugements et jusqu'à ses paradoxes manqueront de véritable originalité.

Peu après son retour à Venise, le patriarche lui avait donné la tonsure et conféré les ordres mineurs. Casanova abbé !... En prenant ce parti, le jeune homme ne cédait ni à l'effet d'une vocation pieuse, ni à la résolution de s'assagir. Il manifestait simplement sa volonté d'arriver et prenait des garanties pour l'avenir. On se plaît à imaginer qu'il agit de la sorte sur les conseils de l'immonde mais clairvoyant M. Baffo.

Pour cet adolescent isolé dans la vie, c'était en effet se placer sous la protection la plus puissante du monde. Que pouvait-il espérer à Venise ? D'une part, une aristocratie rigoureusement fermée qui tient par ses prérogatives mêmes toutes les places importantes du gouvernement,

le haut commerce et les grandes banques : rien à faire de ce côté pour un Casanova. D'autre part, le peuple et la petite bourgeoisie qui végètent dans la médiocrité des métiers serviles ou des emplois subalternes : il n'en veut pas. Au contraire, par son intelligence, son habileté, ses dons naturels, ce jeune homme de mine intéressante peut parvenir à se distinguer dans l'état ecclésiastique. Il pose donc les premiers jalons. D'ailleurs, ce n'est pas s'engager à grand'chose. Les ordres mineurs n'ont que des rapports très lointains avec le sacerdoce. Celui qui les reçoit prend, il est vrai, le titre d'abbé, mais cela signifie simplement qu'il fait partie de la société ecclésiastique. Il n'a prononcé aucun vœu solennel, vit dans le siècle, peut aspirer à des charges ou emplois civils, se marier même. Cette situation comportait donc beaucoup d'avantages et des obligations presque nulles. C'était précisément ce qu'il fallait à M. l'abbé Casanova.

Et tout de suite, il s'adapte à son rôle. Plus rien en lui ne rappelle la tenue débraillée de l'étudiant paillard. C'est un jeune clerc plein d'esprit, de savoir-faire, de prévenances, coquet de sa personne, la mise élégante, la chevelure soigneusement frisée et parfumée, bref, une sorte de Chérubin à petit collet dont les femmes raffolent et qui excite déjà la jalousie de ses égaux et même de ses supérieurs. Il a quinze ans. Il se prend très au sérieux : c'est une de ses

caractéristiques ; pendant tout le cours de sa vie, il attachera une grande importance à ses plus folles entreprises, même à ses pires fantaisies. Il se prend pour le moment si bien au sérieux, qu'après une série d'intrigues dont il sort triomphant, il n'hésite pas à monter en chaire à l'occasion d'une fête religieuse et prononce un sermon (1) qui lui rapporte un joli succès, cinquante sequins environ et toute une moisson de billets amoureux. Ce brillant début le grise : il se croit appelé à devenir une grande voix de la chaire.

Ses prétentions et sa vanité s'affirment. D'autant plus qu'il s'est créé à Venise quelques relations efficaces qui lui facilitent bien des choses : M. Baffo, que nous connaissons déjà ; les frères Grimani, nobles et riches, très versés dans le monde des théâtres et dans la société où l'on s'amuse ; M^{me} Manzoni, femme d'un notaire, pleine d'indulgence, de bonté, de dévouement ; et surtout M. Malipiero. C'est un vieux sénateur, madré, gourmand et libidineux, retiré de la vie publique et qui passe dans un agréable épicu-

(1) Ne crions pas à l'in vraisemblance. Voici ce que rapporte un voyageur : « Dans une autre église (à Rome), après un *oratorio* exécuté avec tout l'appareil d'une musique délicieuse, un bambin *de huit à neuf ans*, en soutane et en surplis, est monté en chaire pour prêcher les fidèles ; cette marionnette ecclésiastique vous aurait étonné par son air d'assurance, par son ton pathétique et ses gestes. Ces gens-ci veulent-ils vérifier ce qui est dit dans un psaume : *Ex ore infantium et lactentium profecisti laudem ?* » — Abbé Coyer. — *Voyage d'Italie et de Hollande* (Lettre du 26 mars 1764). I — 279.

risme ses dernières années. Son esprit caustique se plaît aux historiettes scabreuses comme aux traits empoisonnés. Dans son palais se réunit chaque soir une société médisante et de bon ton, composée d'hommes de talent qui savent tout dire et de femmes d'expérience qui peuvent tout écouter. On échange les nouvelles, on commente le fait du jour, on se gausse du dernier scandale, on parle théâtre ou politique, on raille, on déchire les absents, on badine, on rit. M. Malipiero avait flairé en Casanova un sujet de choix et l'avait en quelque sorte attaché à sa personne. Voilà donc notre abbé ayant dans la maison du noble sénateur entrées libres et table ouverte, divertissant le maître par sa personnalité amusante et par son excellent appétit, assistant aux réunions du soir, discret, prévenant, ramassant un éventail, poussant un siège, manifestant par l'expression de sa mine éveillée et de ses grands yeux intelligents tout l'intérêt qu'il prend à l'anecdote contée par quelque vieillard disert, reconduisant galamment les dames à leur gondole, avec des révérences et des baise-mains. Quelle école pour lui que ce salon où viennent aboutir les échos de la vie vénitienne ! Quelle aubaine d'être devenu le familier de ces femmes intelligentes, de ces hommes puissants qu'il intéresse par la grâce de ses manières et la distinction de sa tenue ! Il se perfectionne rapidement dans l'apprentissage de la vie.

Mais sa grande éducatrice, c'est Venise même. Elle est la cité du luxe, du plaisir, de l'amour, des mœurs libres et dissolues. Depuis de longs siècles elle en possède comme le monopole. Les conditions particulières de sa prospérité imposent à son peuple la dissipation et la licence. Après les longues croisières, les expéditions hasardeuses, les luttes et les conflits dans les pays lointains, ces navigateurs, ces soldats, ces durs négociants reviennent dans leur ville, maigris de privations et fous de continences. Pendant des mois et des ans, au milieu des tempêtes, des fatigues, des violences, des coups de main, des assauts, où ils virent parfois de si près la face épouvantable de la mort, ils ont vécu avec l'idée fixe et le désir exacerbé de cette heure radieuse où ils débarqueraient enfin aux quais de la patrie. Il faut que pendant cette période de relâche, leurs jouissances soient si nombreuses, si excessives, qu'elles effacent jusqu'au souvenir des souffrances passées. Prévoyant de nouveaux départs, d'autres aventures, ils se grisent longuement de la joie présente et gaspillent sans compter leur virilité robuste et l'or qu'ils ont apporté à pleines mains des quatre coins du monde. Venise accueille de tous ses sourires, de toutes ses indulgences ces hommes énergiques qui font sa gloire et sa richesse. Elle comprend leur fougue, leurs débordements, leurs luxures. « Beaucoup de choses honteuses et déshonnêtes se com-

mettent sur la place Saint-Marc, sous le portique et dans l'église même » constate un acte du Grand Conseil de 1315. Lettre morte ! Un décret de 1360 avoue qu'il est indispensable à la ville d'être encombrée de courtisanes (1). Ce culte du plaisir, qui n'était d'abord qu'un délassement de vainqueurs, se transforme en une gageure d'enrichis. A l'époque de la Renaissance, même avant Rome, la cité des Doges devient le centre opulent du monde. Ce ne sont que fêtes grandioses, fastes inouïs, profusion de velours, de brocarts, de dentelles, de pierreries, décors d'édifices pompeux, de tableaux, de sculptures, de statues, orgie de couleurs, enchantement des yeux, exaltation des sens, enivrement, orgueil, gloire, qui placent les Vénitiens au rang des demi-dieux. Avec la décadence, cette somptuosité extérieure s'éteint, mais la joie de vivre persiste. Elle s'anémie, mais elle s'affine, elle se fait plus nerveuse, plus exquisément sensible. Ce n'est plus la gaité truculente, mais saine, des ancêtres du moyen âge, ni l'émerveillement emphatique de ceux de la Renaissance. C'est une grâce un peu mièvre, une élégance pimantée de perversité. Pour représenter, au temps de Casanova, cette vie vénitienne, il ne faut plus les chefs-d'œuvre ingénus de Gentile Bellini ou de Carpaccio, ni les panneaux grandiloquents de

(1) Cf. Charles Diehl : *Une République patricienne : Venise*.

Véronèse, il faut des tableaux de Pietro Longhi. Dans cette ville tout est sourire, frivolité. Les gondoles se hâtent vers la félicité actuelle et laissent un sillage de gaieté, d'insouciance et de volupté. Les théâtres, très nombreux, ne désemplissent pas : la pièce du jour est plus discutée qu'un traité d'alliance et la comédienne à la mode prend plus d'importance qu'un prince. Sur la noble place Saint-Marc pullulent les saltimbanques, les jongleurs, les charlatans, les musiciens ambulants et les débiteurs de sornettes. Le jeu est une institution d'État, la loterie un événement national dont la foule attend le résultat avec fièvre. Dans les églises mêmes, chacun pavane sa vanité, et les offices religieux deviennent des occasions d'échanger tendres regards ou billets doux, de savourer la grâce d'un sourire ou d'apprécier la cambrure d'un pied. Venise au XVIII^e siècle est la fille de joie de l'Europe. Les étrangers le savent, affluent et augmentent encore la corruption des mœurs.

Cette ville au passé glorieux, qui se garda des grandes invasions barbares, qui vit le farouche Barberousse agenouillé sous le porche de Saint-Marc, qui tint en respect les armées des empereurs d'Autriche, celles des rois de France ou des princes espagnols, qui déjoua l'âpreté gènoise, la perfidie florentine, l'intrigue romaine et qui ensorcela le Turc, cette ville est vaincue par Eros. L'amour y demeure le maître suprême, le

souverain et capricieux législateur : il incline le patricien devant la fille du barcarol et pousse l'aventurier au lit de la grande dame. Il ressemble à cette brume subtile qui monte, certains jours, des lagunes et des canaux, submerge la cité entière, pénètre jusque dans les impasses les plus étroites, les corridors les plus secrets, l'imprègne jusqu'en ses chambres les mieux closes, la voile de grandes gazes envolées sous lesquelles ont disparu peu à peu les quais, les ponts, les palais, les dômes et les campaniles, buée impalpable, immatérielle, presque irréelle, mais invincible. L'amour devient l'universelle préoccupation. Non l'amour exclusif, exigeant, romanesque, mais l'amour qui plaisante et s'amuse, léger, frivole, sensuel. Certes, cela ne va pas sans quelques coups d'épée, sans quelques disparitions mystérieuses où l'on flaire le drame : chose rare. La femme n'est qu'instrument de volupté. Et cette volupté, qui va du badinage au cynisme, on la rencontre à chaque pas. La mère trafique de sa fille ; la nouvelle épousée écarte son mari pour batifoler avec ses amants ; et le noble qui flâne sans penser à mal s'entend proposer, au tarif usité, par un inconnu, sa propre femme. Les religieuses elles-mêmes pratiquent ostensiblement la galanterie : malgré les grilles « quelques-unes contractent de tendres engagements avec des gens du monde ou avec de jeunes moines, et c'est pour elles un point d'honneur d'être fidèles à

leurs amants » (1). Ce sont les plus sérieuses parmi les débauchées : « En vérité, ce serait du côté des religieuses que je me tournerais le plus volontiers, si j'avais un séjour à faire ici » (2), nous confie le Président de Brosses. Tout cela est admis, tout cela est si bien entré dans les mœurs que le scandale fait partie de la vie journalière et passe presque inaperçu.

Voilà dans quelle atmosphère le jeune Casanova grandit et quels exemples il a chaque jour sous les yeux. L'impression qu'il en reçoit va devenir indélébile. Cette existence facile et brillante, ces amours versatiles, cette morale dissolue et souriante, tels sont les éléments de l'idéal qu'il se forme et qu'il poursuivra désormais à tout âge et en tous lieux.

Pour le moment ses relations, son intelligence, son savoir, ses succès lui assurent d'heureux débuts et semblent constituer de précieuses garanties d'avenir. A son titre d'abbé, il ne tarde pas à joindre celui de docteur (3) par la soutenance devant l'Université de Padoue, de deux thèses, l'une de droit civil : « *De Testamentis* », l'autre de droit canon : « *Utrum Hebraï possint construere novas synagogas* ». Il est bien

(1) *Les Italiens ou les Mœurs et Coutumes de l'Italie*. Ouvrage traduit de l'Anglais par M. Baretty, page 221. (Genève, 1773).

(2) *Lettres familières*, I, 223.

(3) On n'a jamais pu retrouver dans les archives universitaires de Padoue la trace de ces thèses. Aurait-il, par hasard, pris le titre de docteur comme il prit plus tard celui de chevalier ?

posé, fréquente le beau monde et habite une agréable maison que sa mère continue à louer. Tout lui sourit. S'il réussit auprès des vieilles dames, il a déjà remporté d'assez coquettes victoires auprès de quelques jeunes femmes ou jeunes filles. C'est un adolescent subtil, très bien doué, d'une imagination vive, prompt à l'action comme au plaisir, joli garçon et sympathique. Malheureusement survient toute une série d'événements néfastes qui saccagent tout à coup l'heureuse ébauche de sa fortune et changent brutalement l'orientation de sa vie.

II

AVATARS ET FLUCTUATIONS

« Seigneur, je suis né pour être le
jouet de la fortune ! »

GIL BLAS, livre VII, chap. I.

D'abord sa grand'mère mourut. Elle était la seule personne qui l'attachât par les liens d'une véritable affection, la seule aussi qui possédât quelque autorité sur lui. Grâce à elle, il était parvenu jusqu'alors à maîtriser, dans certaines limites, la horde tumultueuse de ses mauvais instincts. Cet ange gardien disparu, voilà Casanova livré à toute la véhémence d'un tempérament désormais débridé.

Peu de temps après, il reçut une lettre de Dresde. Sa mère lui mandait qu'un moine de ses amis, Bernard de Bernardis, ayant été nommé, par son influence, évêque de Martirano en Calabre, elle s'était empressée de lui recommander son fils : celui-ci pourrait donc, auprès de ce prélat, avancer plus aisément dans la carrière

ecclésiastique. Elle prenait également des dispositions vis-à-vis de ses autres enfants, et, dans ces conditions, avait décidé de ne plus payer un loyer à Venise.

Enfin, il advint au pimpant freluquet une aventure des plus désagréables qui ruina pour jamais son crédit auprès de M. Malipiero. Cet honorable vieillard ne prisait rien tant que les très jeunes filles. A ce moment, deux d'entre elles se partageaient ses faveurs. Il occupait ses loisirs à pourvoir à leur éducation et faisait enseigner à l'une la musique, à l'autre la danse, les destinant au théâtre, en attendant mieux. La favorite, Thérèse Imer, était une adorable coquine qui, sous l'habile direction de sa mère, ancienne comédienne devenue pourvoyeuse, exploitait galamment le noble sénateur. Casanova la trouvait fort à son goût, mais se tenait sur la réserve. Un jour, toutefois, pendant que Son Excellence est allée faire la sieste, il reste en tête à tête avec Thérèse. « Il nous prit envie, à certain propos, de vérifier la différence de notre conformation ». Au moment où cette agréable occupation devient particulièrement intéressante, une volée de coups de canne s'abat sur les épaules du jeune curieux. Hélas ! Son Excellence ne dormait pas ! Adieu, Thérèse Imer, adieu la maison du sénateur, adieu les repas succulents et la société de choix si intéressante et si utile, adieu les beaux rêves et les succès !

Le voilà donc sans famille, sans maison, sans protection et sans ressources. Sous la contrainte de la nécessité, son véritable caractère apparaît. Il faut aviser pour vivre et d'abord se procurer de l'argent. Sans hésiter, il vend à son profit personnel, et au détriment de ses frères et sœurs, tout ce qu'il peut brocanter des meubles provenant de la succession paternelle. L'abbé Grimani, tuteur officieux des enfants pendant l'absence perpétuelle de leur mère, se fâche. L'huissier Razetta intervient. Casanova se dresse sur ses ergots. On l'enferme au séminaire; il s'en fait chasser. On l'interne au fort Saint-André; il s'en échappe une nuit pendant quelques heures, rosse Razetta, lui casse le nez, trois dents et le jette au canal, revient coucher au fort en organisant un excellent alibi, met les rieurs de son côté et ne tarde pas à être délivré de sa captivité. C'est du vrai Casanova, et du meilleur, ingénieux dans les revers, fertile dans le mal, tenace dans ses rancunes, rageur, violent, indomptable, et d'une incommensurable mauvaise foi.

Cependant, continuer à vivre à Venise dans de telles conditions, c'est renouveler la lutte du pot de terre contre le pot de fer. Mieux vaut chercher fortune ailleurs et voir ce qui se passe du côté de l'évêché calabrais. Il part pour rejoindre à Rome son futur protecteur.

Ici commencent réellement les aventures et les voyages de Casanova. Sa personnalité s'est for-

mée peu à peu sous des influences et des contacts divers, mais l'incident Grimani-Razetta a mis brusquement en relief quelques traits dominants de son caractère. Maintenant, libre de toute attache, il s'abandonne au destin : « *Fata viam inveniunt* » lui avait enseigné, bien récemment encore, M. Malipiero.

Mauvais début. En quelques jours, les sequins de sa bourse et les effets de sa malle se volatilisent au jeu. Les hasards d'une navigation pénible l'ont amené dans un pauvre petit port de l'Istrie. Il s'y trouve inconnu de tous, dénué de tout, affamé et supportant les tristes résultats d'un coup de pied de Vénus. Pour éviter la misère et la faim, il doit s'acoquiner à un moine mendiant, le frère Stéfano, basse canaille, chenapan fieffé, crasseux de corps et d'âme, à la fois geignard et brutal, retors et naïf, ignorant, paresseux, goinfre, ivrogne, trompeur, voleur, assassin même, d'un cynisme tel qu'il touche à l'inconscience, le type de ces bohèmes ecclésiastiques, de ces frocards de mauvais aloi, dont les vices et la crapule ont excité, à travers les âges, le rire ou l'indignation de nos pères. Malgré sa répugnance, Casanova en est réduit à devenir le complice de cet aimable compagnon pour vivre, à ses crochets, de mendicité, de mystifications et de rapines. Dure école, après les douceurs de la vie vénitienne ! Heureusement, notre aventurier, déjà vigoureux

gaillard, sait jouer de la trique avec opportunité : argument décisif envers le petit frère.

Enfin, il atteint Rome. Déception ! L'évêque Bernard est déjà parti pour son évêché. Que faire avec quelque monnaie pour toute fortune ? Martirano, c'est très loin, au sud-est de Naples, après Cosenza, presque à l'extrémité de la Péninsule, en pleine montagne calabraise. Qu'importe ! Sa place dans le coche est payée jusqu'à Naples. Le reste du chemin, il le fera à pied, s'il le faut, en utilisant pour subsister quelques-uns des stratagèmes enseignés par le frère Stéfano. Tout son espoir repose maintenant sur ce prélat calabrais « évêque par la grâce de Dieu, du Saint-Siège et de ma mère » : Il le rejoindra, fût-il au bout du monde. Coûte que coûte, il veut sortir du bas-fond, ne plus paraître un gueux, il veut *arriver*. Cette volonté têtue, cette audace qui supprime les obstacles, ce désir impétueux d'atteindre le but le plus inaccessible, le plus lointain, par tous les moyens, cette ardente détermination à se montrer supérieur aux événements et à violenter la fortune caractérisent, pour une grande part, la personnalité casanovienne. Plus tard, l'aventurier utilisera bien souvent cette force. Pour la première fois, il la met en pratique sur le chemin plein d'inconnu qui mène de Rome à Martirano.

Avec succès : car, d'après ses dires, à Portici,

il rencontre un riche négociant grec qui, entr'autres marchandises, possède une assez forte quantité de mercure. Notre industriel voyageur se rappelle à propos que le mercure du commerce contient en plus ou moins grande abondance, du plomb et du bismuth. Si l'on accroît la teneur de ces alliages dans des proportions prudentes, sans altérer l'aspect extérieur du mercure et ses propriétés principales, on obtiendra une augmentatison en volume du précieux métal, donc un gain appréciable à la vente. Casanova prend des airs entendus, allèche le Grec et propose de livrer son procédé moyennant finances. On expérimente, on discute, on se fâche, on se raccommode; bref, l'ingénieux manipulateur soutire à l'honnête commerçant, en échange de son mercure falsifié, une somme d'or bien authentique, accompagnée de remerciements et de cadeaux. Cette « conduite adroite d'esprit » est la première cause de sa fortune. On dira : Voilà un Grec bien naïf! Quel est le chenapan qui ne trouve son maître surtout quand on lui offre un moyen encore inédit d'empaumer à son tour les badauds? — Et c'est en bel équipage que Casanova poursuit sa route pour se présenter à l'évêché de Martirano.

Mais nouvelle désillusion! Un pays désolé, un évêque miséreux, servi par un domestique minable et une servante d'âge hélas! canonique; une maison délabrée, un diner qui l'épouvante,

un lit dur, des ouailles stupides, pas de jolies femmes, pas de bibliothèque, aucune perspective de gagner quelque argent ou, du moins, de passer agréablement la vie; il n'en fallait pas tant pour que Casanova renonçât à la Calabre, à son évêque, à son clergé et à tous les beaux espoirs qu'il avait caressés.

Et voici apparaître en son caractère une nouvelle et très importante manifestation : sa facilité à délaissier les projets les plus ardemment convoités quand il s'aperçoit que leur réalisation donnera de médiocres résultats; sa promptitude à changer toute l'orientation de sa vie sur une impression défavorable; son impulsivité déconcertante après de patients efforts et de dures fatigues. Il a mis de longs mois pour arriver à Martirano : C'est un pauvre village, dans un pauvre pays, avec un pauvre évêque et de pauvres revenus. Fouette postillon! Cette misère ne saurait convenir à M. l'abbé Casanova, homme de talent, de ressources et d'esprit, qui prétend au luxe, aux femmes, à la belle société, à une renommée brillante. Dans sa poche, il sent le poids bienfaisant de l'or grec : c'est une infinie puissance d'action. Quand cet or sera épuisé, eh bien! il suffira de trouver quelqu'autre dupe!

Un court, mais agréable séjour à Naples, où il se fait des amitiés dans le beau monde; un voyage exquis pendant lequel sa bonne mine, sa distinction et son audace lui valent les faveurs de la

toute charmante dona Lucrezia, sa première conquête sérieuse ; et le voilà de nouveau à Rome, décidé à se pousser auprès des personnages influents de la cour pontificale. Il compte beaucoup sur ses talents et son ingéniosité pour arriver à ce « grand trottoir de l'Église » où la maigre influence de l'évêque calabrais n'aurait jamais pu le conduire. « Je savais que Rome était la ville unique où l'homme, partant de rien, pouvait parvenir à tout. Cette idée relevait mon courage ; et je dois avouer qu'un amour-propre effréné dont l'inexpérience m'empêchait de me méfier, augmentait singulièrement ma confiance. » (I, 223).

Il semble en bonne voie pour réaliser ses espérances. Bien accueilli, pourvu d'un emploi de secrétaire chez le cardinal Acquaviva, remarqué par le pape Benoît XIV lui-même (1), il fait son chemin avec prudence, partageant son temps entre les travaux de sa charge, ses études personnelles, ses relations mondaines et l'amour de dona Lucrezia. D'emblée il devient fin politique et apprend à savoir discerner d'où vient le vent. Plein d'esprit d'à-propos et de perspicacité,

(1) Portrait du Pape Benoît XIV (en 1740) : « Il est d'une taille au-dessous de la moyenne, assez gros, d'un tempérament robuste, le visage rond et plein, l'air jovial, la physionomie d'un bonhomme ; il a le caractère franc, uni et facile, l'esprit gai et plaisant, la conversation agréable, la langue libre, le propos indécent, les mœurs pures et la conduite très régulière. » (Le président de Brosses : *Lettres familières*, II, 385.

« Benoît XIV était savant, fort aimable et aimant le mot pour rire. » Casanova, I, 249.

pliant l'échine avec un sourire, usant de cette servilité élégante et dissimulée sous la bonne grâce qui plaît aux grands, il louvoie à la perfection parmi les écueils de la vie ecclésiastique. Par sa docilité intelligente envers ses protecteurs, sa déférence envers les vieux cardinaux, son urbanité exquise et discrètement tendre envers leurs maîtresses, il s'attire l'estime et la bienveillance de tous. Mais une histoire de grossesse clandestine et d'enlèvement à laquelle il se trouve mêlé (avec les meilleures intentions du monde, prétend-il) l'oblige à quitter Rome après avoir assisté, une fois encore, à la ruine subite de ses projets.

Au moins est-il assez riche et possède-t-il de bonnes lettres de recommandation. Pour Constantinople? La belle affaire! Il serait aussi bien parti pour les Indes, tout ce monde romain commençait à le dégoûter. Et, pour s'embarquer, il se dirige sur Venise.

Voyage mouvementé, où comme dans toute randonnée casanovienne, l'amour se mêle aux extravagances et aux dangers. Un jour, jour décisif, sa malle est égarée. Elle contient sa garde-robe d'abbé. Pourquoi renouveler cette défroque? Après les déboires de Venise, de Martirano et de Rome, ne vaut-il pas mieux renoncer à la cléricature? Il vient de traverser, au milieu de vives alertes, les armées espagnoles et autrichiennes qui tiennent leur quartier d'hiver. Il a vu les

camps pleins d'une agitation tumultueuse et ordonnée, il a rencontré des patrouilles, il a été arrêté aux avant-postes, il a pénétré dans les corps de garde. Il a vu les officiers, souverains maîtres dont les moindres mots sont des ordres, dont le bon plaisir emprisonne ou délivre, et dont la vie se passe en gaité insouciant du lendemain, oublieuse de la veille, dans les plaisirs du jeu, de la table, des amours faciles et de la parade. N'est-ce point là une enviable existence ? Il a même, un soir, entendu siffler quelques balles, bruit héroïque, tantôt bref et dur comme un claquement, tantôt bruissant en un fin susurrement chromatique qui glisse et fuit ou se termine dans le miaulement imprévu des ricochets, bruit furtif, énigmatique, presque imperceptible, mais terrible comme l'haleine même du Destin, bruit subtil qui porte en sa ténuité toutes les affres de la souffrance, tout le mystère de la mort. A quoi bon avoir reçu le baptême du feu pour rester humble abbé en disgrâce ? Foin du petit collet ! C'est en pimpant uniforme, l'épée au côté et la cocarde au chapeau que Casanova fait son entrée à Venise.

Une fois de plus son caractère se façonne sur son costume. Il a quitté « l'habit de l'humilité » pour porter « celui de l'honneur ». Il devient intransigeant, susceptible, chatouilleux et plus que jamais vaniteux. Ayant acheté une place d'enseigne dans un régiment vénitien en gar-

nison à Corfou (1), il rejoint son poste en passant par Constantinople comme attaché à une mission. C'est un jeune officier de bonne apparence, expert au jeu, occupé de galanteries et n'imaginant pas un seul instant que le métier militaire puisse comporter des obligations étrangères au culte du plaisir et de l'amour-propre. Avec cela, saisi d'un tel désir d'avancement que n'ayant pu obtenir au bout de vingt mois le grade de lieutenant, sans doute à cause de ses incartades, il rentre à Venise et donne sa démission.

Mais comment vivre ? Il tâte un instant du barreau comme attaché à l'avocat Marco Lezze, et ne tarde pas à quitter ce poste « par aversion » (2). Jeté sur le pavé, il se souvient d'avoir appris le violon chez l'abbé Gozzi. On l'accepte, moyennant un maigre salaire, dans l'orchestre du théâtre Saint-Samuel : existence besogneuse dans les bas-fonds, où il devient, selon son propre aveu, un franc vaurien.

Depuis quelques années, Casanova traverse une période de tâtonnements, cherchant sa voie sans la trouver jamais. Il ne faut pas oublier ses pénibles débuts et ses chutes répétées pour comprendre l'insolence avec laquelle il goûtera plus

(1) Aucun document ne justifie les prétentions de Casanova au titre d'officier. Il paraît bien cependant avoir séjourné à Corfou. Serait-ce comme galérien, ainsi que l'insinue M. Aldo Rava ?

(2) *Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise qu'on appelle les Plombs*. (Réédition : veuve Moquet, Bordeaux 1884, p. 11.)

tard aux bienfaits de la vie. Il a renoncé successivement à la profession médicale vers laquelle, un moment, il s'était senti attiré, et aux emplois qu'auraient pu lui procurer ses études juridiques. Ses tentatives du côté de l'état ecclésiastique l'ont à jamais dégoûté de la soutane : il faut, pour la porter, montrer une résignation et subir une contrainte auxquelles il ne peut s'astreindre. Quant au métier militaire, il ne nourrit pas son homme et l'esprit d'initiative y est toujours mal vu des chefs. Dans toute profession d'ailleurs, quelle qu'elle soit, il existe des débuts difficiles, et, même si l'on doit s'y distinguer, il faut se contenter longtemps de résultats modestes. Toutes ses tentatives avortent dans l'insuccès. Aucune occupation ne paraît convenir à sa nature impatiente. Ses talents ne souffrent pas d'être endigués dans les obligations inévitables d'un métier ou figés dans une attitude professionnelle. Il semble destiné, malgré des qualités réelles, à rester un perpétuel fruit sec. Et subitement, une nuit, il trouve sa voie.

Il jouait du violon à l'occasion d'un riche mariage, lorsque se sentant fatigué, il quitte l'orchestre et sort. Devant lui marche un sénateur à grand manteau rouge. Une lettre tombe de sa poche. Casanova la ramasse, court après le personnage, et la lui rend. Comme remerciement, celui-ci offre une place dans sa gondole. Mais à peine sont-ils en route que voilà le patri-

rien frappé d'apoplexie. Casanova se démène, réveille un chirurgien, fait pratiquer séance tenante une saignée, s'installe au chevet du malade, appelle un médecin, juge sa thérapeutique dangereuse, institue la sienne qui est sage parce que confiante en la bonne nature, voit l'état du sénateur s'améliorer, se donne pour mascotte et gagne la reconnaissance avec la sympathie du noble Vénitien.

C'était Zuan Bragadin, d'une très ancienne et très puissante famille patricienne. Il avait alors une cinquantaine d'années. Restant assez à l'écart de la vie publique, il s'intéressait particulièrement aux questions de l'au delà. Ses deux amis intimes, les sénateurs Dandolo et Barbaro partageaient ses goûts. Pratiquant ponctuellement tous trois leurs devoirs religieux, sans doute pour sauver les apparences et se mettre à couvert, ils ne laissaient pas de verser dans l'hérésie et même dans la cabale. Ils possédaient cette tournure d'esprit qui permet de voir se glisser des forces mystérieuses dans les faits les plus normaux, d'interpréter le connu par l'inconnu, et de croire avec une confiance aveugle à l'intervention des puissances occultes dans la banalité de notre vulgaire existence. Le hasard qui avait amené l'aventurier juste à point pour secourir et, croyaient-ils, pour guérir M. de Bragadin, leur semblait un fait surnaturel. Ce violoneux de mine un peu suspecte serait-il l'émissaire des génies

favorables? Casanova sent l'aubaine. Il utilise immédiatement la situation et montre, avec une discrète insistance, que lui, humble mortel, a réussi une cure dans un cas où la médecine officielle aurait échoué. Puis, mettant à profit tout ce qu'il sait de magie, sorcellerie, cabale, il vaticine, raconte aux trois amis leur passé, leur prédit l'avenir, solutionne en phrases sybillines les difficultés du présent. Comme le trio s'étonne de tant de clairvoyance et de tant de savoir chez un si jeune homme, il avoue posséder des secrets mystérieux à lui enseignés par un vieil ermite. Impossible de révéler sa science sous peine de mort. Mais il peut en faire profiter les personnes qui lui sont chères. Le voilà maître de la place. M. de Bragadin est persuadé qu'il lui doit la vie. Poussé par la gratitude et plus encore peut-être par le désir d'avoir chez lui, à sa dévotion, le truchement des puissances surnaturelles, il veut que Casanova habite son palais, qu'il y soit défrayé de tout, qu'il dispose à son gré d'un domestique, d'une gondole et d'une pension assez rondelette pour ses menus plaisirs, en un mot qu'il se considère comme son fils. MM. Dandolo et Barbaro font chorus. On s'embrasse, on se jure une amitié éternelle. Et Casanova, désormais assuré du nécessaire et même du superflu, n'a plus qu'à couler des jours enchantés, avec la seule obligation de dire parfois la bonne aventure aux trois crédules sénateurs.

III

LES MOYENS DE PARVENIR

Jupin, pour chaque état, mit deux tables au monde ;
L'adroit, le vigilant et lo fort sont assis
A la première ; et les petits
Mangent le reste à la seconde.

LA FONTAINE.

Oui, il a trouvé sa voie. Ce genre de vie, le seul qui convienne à son goût comme à son tempérament, il le mènera désormais avec plus ou moins de faste et de succès, au cours de sa longue carrière aventureuse. Pour rien au monde il ne veut appartenir à la catégorie des gens qui, par nécessité ou profession, sont à la disposition du public, le servent ou l'amusent. Il se range parmi ceux qui sont servis et qui s'amusent. Vie de grand seigneur? Certes! Mais, au milieu du xviii^e siècle, il n'est pas nécessaire de naître grand seigneur pour prétendre à cette heureuse existence. La vraie noblesse perd chaque jour de son prestige. La soif de luxe, le besoin de repré-

sentation, l'incurie et l'incompétence l'ont conduite à la ruine. Beaucoup d'illustres familles, couvertes de dettes et réduites aux abois, ne se soutiennent encore qu'en trafiquant de leurs charges ou en mendiant des bénéfices et des pensions. Un nivellement se produit déjà dans la société par l'abaissement continu des grands et l'élévation subite des ignorés de naguère. Dans la désorganisation, le désordre qui règnent sur l'Europe entière, le présent est à ceux qui se poussent et savent en jouir. Les nouveaux maîtres de l'heure surgissent parfois des origines les plus saugrenues (1). Partout la confusion. Un habit doré, des breloques et des dentelles comptent plus qu'un blason illustre. Cet inconnu au verbe haut, on ne sait s'il est duc, traitant ou escroc. Tel, dont l'enfance s'étiola dans l'horizon étroit d'une obscure boutique, éclabousse le monde de son luxe et de son importance. La fille Poisson, véritable roi de France, choisit les ministres,

(1) « Un jour (le sieur Poisson, père de M^{me} de Pompadour) étant à table avec un grand nombre de matadors de la finance, après un diner splendide, la tête échauffée de vin, il se mit à éclater comme un fou, « Savez-vous, dit-il, « messieurs, ce qui vous fait rire ? C'est de nous voir tous ici avec la magnificence et le train qui nous entourent. Un étranger, qui surviendrait, nous « prendrait pour une assemblée de princes. Et vous, monsieur de Montmar- « tel, vous êtes fils d'un cabaretier; vous, monsieur de Savalette, fils d'un « vinaigrier; toi, Bouret, fils d'un laquais. Moi ! qui l'ignore ? » En s'exécutant ainsi lui-même, il crut avoir le droit de dire des choses encore plus désagréables aux autres convives, et la revue faite, il se trouva que de tous, non seulement aucun n'était même d'une famille bourgeoise, mais que beaucoup devaient leur fortune aux moyens les plus illicites et les plus infâmes. »

Mouffe d'Angerville : *Vie privée de Louis XV*, publiée et annotée par Albert Meyrac (Calmann-Lévy. 1921),

conclut les alliances, dirige la guerre, dicte les traités et dilapide le Trésor comme un bien personnel. Bientôt naîtra dans Arras Maximilien Robespierre, qui, parti d'un modeste barreau provincial, atteindra la dictature suprême. Bientôt aussi, débarquera d'Ajaccio un maigre adolescent inconnu, destiné à chevaucher la gloire. Plus que jamais la fortune appartient aux audacieux. Il y a, d'un côté, les timorés ou les indifférents, qui se laissent aller, vivent selon l'ordre ancien, mais qui, à Venise, à Paris comme à Vienne, sombre-ront dans le déluge inévitable; et, d'autre part, les entreprenants, les actifs, les énergiques, qui utilisent les ruines des vieux régimes comme marchepied et parfois comme piédestal. Cependant, vers 1750, l'heure n'est pas encore venue des ambitions démesurées et des réalisations excessives. Cette société, avant les grandes convulsions de son agonie, ne songe qu'à profiter de ses derniers jours dans le plaisir, la frivolité, la douceur de vivre. Avec un peu d'habileté et d'effronterie, n'importe qui peut aspirer à cette insoucianté félicité. C'est l'idéal de Casanova.

Il ne possède rien. Heureusement. Une fortune, des terres, une maison, une profession, une famille deviendraient autant d'obstacles à sa liberté, une gêne, une entrave perpétuelles. Comme le sage antique, il porte tout sur lui. Aucun revers ne saurait lui ravir son audace, son énergie, ses talents, son génie de l'intrigue, sa

jeunesse ardente et sa vigoureuse santé. C'est un capital de premier ordre. Les moyens ne manquent pas pour le mettre en valeur.

Et d'abord, quand on veut paraître un brillant gentilhomme, il importe de pouvoir dépenser sans compter. Or, la pension mensuelle de dix sequins (1), assurée par M. de Bragadin ne saurait suffire à un train un peu vif. Il faut des ressources plus opulentes : le jeu y pourvoira pour une bonne part.

« Le jeu est très en usage en Europe, écrit Usbeck à Ibben dans les *Lettres Persanes*. C'est un état que d'être joueur. Ce seul titre tient lieu de naissance, de bien, de probité : il met tout homme qui le porte au rang des honnêtes gens, sans examen, quoiqu'il n'y ait personne qui ne sache qu'en jugeant ainsi il s'est trompé très souvent; mais on est convenu d'être incorrigible (2) ».

De fait, le jeu a pénétré partout. Il est une des passions dominantes du temps, une habitude, un besoin et comme une institution. On a beaucoup parlé des salons où l'on cause, mais le nombre de ceux où l'on joue est infiniment plus considérable. On joue partout : chez le roi, chez la reine, chez les princes, chez les grands seigneurs, chez les grands bourgeois, les aventuriers; on joue dans les chambres d'hôtel, dans les cabarets, dans les

(1) « Le sequin vaut vingt-deux livres de Venise ou onze livres, quatorze sols, huit deniers de France. » De La Lande : *Voyage en Italie*, VII, 79.

(2) Montesquieu. *Lettres persanes*, lettre LVI.

arrière-boutiques. C'est une frénésie. « Vous ne sauriez maintenant entrer dans une maison, qu'on ne vous propose de jouer. Les dames disent d'un cavalier qui ne joue pas qu'il est un meuble inutile; et les cavaliers ne font presque pas attention à une dame qui n'aime pas le jeu. Les amants, même les plus passionnés, quittent les plus doux entretiens dès qu'il s'agit de jouer (1) ».

Le jeu satisfait le besoin d'aventures, de noises et de rapt que tout homme tient de très lointains ancêtres. En ce siècle civilisé, il donne à domicile et sans quitter sa chaise, les émotions, les alertes, les surprises qui composaient, en des temps plus barbares, la trame même de la vie. Il est une lutte acharnée où toute faute se paie, un duel implacable avec une tactique qui varie selon les circonstances, avec des feintes, des coups d'audace, des engagements, des ripostes où l'initiative personnelle s'allie à la chance aveugle. Le jeu suscite un âpre conflit où chaque partenaire essaie, par ses propres forces, de surmonter l'éternelle inflexibilité du destin.

Ce corps à corps avec la fortune plaisait par-dessus tout au caractère entreprenant de Casanova. Chez lui, la passion du jeu l'emportait certainement sur la passion pour les femmes. L'amour s'émousse et s'épuise par la possession même; le jeu offre des combinaisons toujours nouvelles,

(1) M^{me} Du Noyer. *Lettres historiques et galantes* IX, 40.

des attraits toujours plus vifs et des résultats souvent prodigieux. « Cette passion était enracinée en moi : vivre et jouer étaient deux choses identiques (II, 465). » Il possédait d'ailleurs les principales qualités du joueur : hardiesse, sang-froid, clairvoyance, décision.

Toutefois l'aventurier ne se bornait pas à considérer le jeu comme un divertissement agréable. Il y voyait d'autres avantages et y cherchait un autre intérêt. « L'on ne reconnaît, dit La Bruyère, en ceux que le jeu et le gain ont illustrés, la moindre trace de leur première condition : ils perdent de vue leurs égaux et atteignent les plus grands seigneurs. Il est vrai que la fortune du dé ou du lansquenet les remet souvent où elle les a pris ». Ainsi le passe-temps préféré de Casanova lui servira-t-il de tremplin pour s'élancer au-dessus de sa condition, fréquenter les grands et s'égalier aux plus riches. Mais que de risques ! La chance frappe sans discernement ceux qu'elle a parfois le plus favorisés. C'est une divinité aveugle. Eh bien ! il faut savoir la prendre par la main et la diriger dans des chemins opportuns. Tout l'art du joueur est là. Il importe « qu'il sache captiver la fortune en jouant avec un avantage réel, dépendant du calcul ou de la dextérité, mais indépendant du hasard. Je crois qu'un joueur sage et prudent peut faire l'un et l'autre sans encourir le blâme, sans pouvoir être taxé de fripon ». (I, 342). Ah ! qu'en termes

galants!... Tricher avec une adresse élégante, ce n'est plus tricher. Ainsi procèdent la plupart de ces personnages qui parcourent l'Europe en demandant au jeu les plus claires de leurs ressources, et dont les physionomies rusées illustrent maintes pages des *Mémoires* : Sous des dehors séduisants, ces joueurs professionnels forment une bande noire, et, sans avoir l'air d'y toucher, mettent au pillage les grandes villes. Quand leur habileté devient trop manifeste ou que leurs dupes semblent vouloir murmurer, ils disparaissent et vont exercer ailleurs leur ingénieux manège. Ces gens-là ont discipliné la fortune avec tant d'autorité et de science que le hasard ne compte plus pour eux dans la distribution des cartes ou la chute des dés. S'ils perdent, c'est qu'ils ont trouvé un maître de l'autre côté du tapis. Et bien souvent alors, au lieu de continuer une lutte inutile, on s'associe, on met en commun ses talents au grand détriment des naïfs.

Telle est l'habituelle manière de Casanova. Quand l'association lui paraît préférable à l'action personnelle, il n'hésite pas à lier ses intérêts à ceux des filous les plus insignes, en particulier avec Antonio Croce « grand joueur et correcteur fieffé de la mauvaise fortune ». Les victimes destinées à être plumées et choisies de préférence parmi les plus riches étrangers, sont aguichées par M^{me} Croce : c'est une fort jolie femme, infiniment aimable, qui, par sa coquetterie, son

élégance, son enjouement, ses charmes et aussi, sans doute, par des attraits plus positifs, amène ses admirateurs jusqu'à la table de jeu. Là, les deux complices en font leur affaire : « Croce tailla jusqu'au point du jour et nous nous partageâmes seize cents sequins. On rejoua le lendemain et le seul Gilenspetz perdit deux mille sequins ; le juif Mendex en perdit mille. Le dimanche fut sanctifié par une relâche ; mais le lundi la banque gagna quatre mille sequins ». (II, 347). Et si la police intervient, on fourre hâtivement les enjeux dans la poche, Croce file et Casanova semble s'occuper d'autre chose. Ainsi, en s'inspirant des « sages maximes sans lesquelles les jeux de hasard ruinent tous ceux qui s'y livrent », l'aventurier dispose d'une bourse toujours repleète. C'est la première condition pour atteindre les grands seigneurs.

Cependant, malgré ces avantages, on ne peut exploiter le jeu outre mesure. Il convient de savoir perdre de temps en temps. Les cartes donnent à leurs champions les plus loyaux une réputation toujours suspecte. Or, il ne suffit pas seulement d'égaliser dans le luxe et les plaisirs un petit nombre d'oisifs ; il importe de le surpasser, de montrer une supériorité évidente, indiscutable, éclatante, de s'imposer par une puissance inédite, singulière et sans contrôle. Cette supériorité, Casanova la puise dans la pratique des sciences occultes.

Elles l'ont toujours attiré. Son premier éveil à la vie s'associe au souvenir d'une scène mystérieuse dont il fut le sujet ahuri, à Murano, dans l'ancre de la sorcière. Plus tard, chez le docteur Gozzi, quand sa petite amie Bettine se livre à mille extravagances, il reste fortement impressionné par l'arrivée d'un dominicain exorciste; plein d'une calme majesté et déclarant avec quiétude que, s'il s'agit de diablerie, le diable lui obéira. Certaines gens prétendent donc commander aux forces surnaturelles? Toute sa vie, Casanova se souviendra de la sorcière de Murano et du bel exorciste de Padoue. En tout cas, son succès auprès du trio Bragadin, Dandolo, Barbaro lui montra l'incomparable profit que l'on pouvait tirer du merveilleux pour exploiter les imbéciles. L'exercice de la cabale devint la meilleure façon d'assurer son prestige et, plus que le jeu, un moyen de tout repos pour se procurer de l'argent.

D'ailleurs, il ne s'embarque pas d'emblée dans le sublime. Il ne prétend ni aux entreprises grandioses d'un Saint-Germain, ni au charlatanisme théâtral d'un Cagliostro. Il ne se barbouille pas de métaphysique mystique comme le fera Saint-Martin et n'aspire pas à visiter le ciel, l'enfer, le monde des esprits ou quelques planètes lointaines à la façon de Swedenborg. Non. Il n'est ni un théoricien, ni un rêveur. Il ne veut pas passer pour visionnaire. Son but est de mener

une vie bien terrestre, tout occupée de bons plaisirs tangibles. Il tient à se faire prier et à se donner l'apparence de n'exercer ses talents que pour obliger ses amis : « Je suis, dit-il en substance, un bon garçon, un joyeux vivant. Vous me verrez toujours prêt à lutiner les filles, à entamer une partie de pharaon et à vous rendre raison à table, le verre à la main. Seulement, sans en avoir l'air, je suis un être privilégié ; j'entretiens d'avantageuses relations avec les esprits et je dispose d'un oracle docile. Grâce à lui, je peux sonder votre avenir, connaître les intentions cachées de vos ennemis, et vous concilier la faveur des génies. Il m'est facile de vous prouver ma puissance et mon savoir. Si l'un et l'autre vous sont utiles, je les mets à votre service parce que je vous aime beaucoup. Sinon, n'en parlons plus ». Le coup de maître de Casanova, c'est d'avoir utilisé sa prétendue science hermétique à des réalisations pratiques et montré un charlatanisme souriant, discret, serviable. Voici son habituelle façon de procéder.

Dans une société dont il est le familier, quand chôme le jeu, quand on a suffisamment parlé de Paris, de Londres ou de Naples, quand on a épuisé les sujets de conversation, on amuse les dames, on trace des carrés magiques, on dresse des pyramides de chiffres, on rend des oracles badins, on résout des bagatelles, on dévoile quelque joli secret qui n'est déjà plus un mystère

pour personne. C'est un divertissement, un simple passe-temps. Ainsi le bonneteur circonviend son public et l'étourdit avant de soulager sa bourse. Mais un beau jour, voilà l'oracle qui parle d'un événement que l'on croit ignoré de tous, dévoile une pensée que l'on estime avoir tenue secrète. Et peu à peu, le badinage tourne au sérieux, l'amusement devient une affaire. Quel homme que ce Casanova ! On le consulte pour des entreprises importantes, on joue son avenir, sa fortune, sa santé sur un de ses oracles. Et lui, supérieurement clairvoyant, soigne sa réputation, ne se compromet jamais, sait rester à propos dans le vague ou parler nettement selon ses renseignements particuliers, garde un ton de demi-plaisanterie ou se lance à fond dans le grand jeu avec accessoires, machinerie, comparses, d'après les dispositions de la personne à exploiter et les résultats à atteindre. Il connaît l'art de faire dire à son génie les paroles les plus conformes aux secrets désirs de ses dupes, et, le cas échéant, il est inimitable dans l'atermoiement, l'ambiguïté, le double sens. Bref, il retombe toujours sur ses pieds pour la plus grande gloire de son oracle et l'avancement de sa propre fortune. C'est à la pratique de la cabale qu'il doit ses meilleurs succès et ses plus gros profits d'aventurier.

Cela semble paradoxal en ce siècle de philosophie et de science. Pas autant qu'il y paraît à première vue. D'abord, les idées nouvelles ne sont

jamais acceptées d'emblée et provoquent des réactions plus ou moins violentes : le XVIII^e siècle, qui prétendait à la clarté et à la logique, renforçait par contre-coup l'engouement pour le mystérieux et l'inconnaissable. Ensuite, l'esprit humain ne peut tout embrasser et montre toujours, par quelque côté, son insuffisance. L'attrait pour le merveilleux est une de nos insuffisances intellectuelles. Au temps de Casanova, la plupart des esprits cultivés et même des intelligences moyennes, s'enthousiasmaient pour les idées de libre examen. Il était à la mode de passer pour « philosophe », c'est-à-dire de manifester en toute occasion l'aptitude à la critique et à la discussion. Mais si ces intentions paraissaient méritoires, leurs réalisations restaient souvent précaires. Car, à l'encontre de la théologie qui affirme *a priori* les plus sublimes certitudes, la science est prudente dans ses acquisitions, incomplète dans ses découvertes, et sa marche en avant semble aussi lente qu'indécise. Enfin, il n'est pas donné à tous d'acquérir le véritable esprit scientifique. Même ceux qui le possédaient n'étaient et ne pouvaient être, au XVIII^e siècle, que des précurseurs. Ils ont eu l'immense mérite de diriger la pensée dans la voie de l'exacitude ; mais il leur était impossible d'accomplir à eux seuls et du premier coup le renouvellement des connaissances humaines. Aussi, cette jeune science, si adulée mais si fragile encore, ne se trouvait-elle pas pré-

parée à répondre toujours à des interrogations intempestives ou imprudentes. Les questions qui se rapportent à l'au-delà, au merveilleux, questions si troublantes, restaient dans le domaine de l'insoluble; et les impatients qui n'acceptaient plus les explications périmées du dogme et ne pouvaient se résoudre à la prudente expectative de la science, pataugeaient dans les hypothèses et les extravagances.

Dans un cas pareil « ce n'est pas la science qui fait faillite à ses engagements, c'est la masse de l'humanité qui manque à la science. Il lui faut (*à cette masse*) des solutions précises aux questions qui en comportent le moins, car le doute répugne à l'esprit qui doit avoir pour s'y résoudre des aptitudes et une culture spéciales et rares : le merveilleux l'attire instinctivement, aussi, se laisse-t-elle séduire de préférence par les personnalités ou les doctrines qui sont de nature à satisfaire l'impérieux besoin qu'elle a de croire, de s'étonner et d'affirmer. On peut penser, quand, dans ses moments de généreuse impatience, elle brise certaines de ses idoles, qu'elle a fait un grand pas dans la voie du progrès et qu'elle renonce à ses aveugles adorations; on s'aperçoit bien vite, hélas! que son culte a changé d'objet et non pas de nature, et qu'elle ramasse les débris épars pour s'en constituer de nouveaux Dieux (1). »

(1) Gilbert Ballet : *Swedenborg*, page 221.

Voilà comment et pourquoi le XVIII^e siècle, ère de rationalisme pratique, devint aussi une époque de mysticisme, d'illuminisme, de magie et d'enchantements. Ces hommes si sceptiques, ces femmes si fines, qui se croyaient dégagés des préjugés et des erreurs, n'avaient point encore atteint cette maturité sereine, grâce à laquelle l'esprit considère tous les problèmes avec calme et sait réserver son jugement. Décidés à rejeter l'autorité des théologiens, ils tombaient aux mains des charlatans et des sorciers. A ces intelligences désorientées et trop ardentes, il fallait des connaissances toujours nouvelles. Les questions les plus confuses ne les arrêtaient pas : on les résolvait à la hâte, on expliquait le mystère par un autre mystère. Ce besoin de croire, si ingénument manifesté, ne confirme certes pas la solidité de nos plus orgueilleuses conceptions. L'Encyclopédie devenait la Bible nouvelle. Mais tout n'était pas dans l'Encyclopédie. Et comme le domaine inexploré du surnaturel paraissait fertile en promesses, on s'y lançait à corps perdu. « L'amour du merveilleux, dit Mercier, nous séduit toujours, parce que, sentant confusément combien nous ignorons les forces de la nature, tout ce qui nous conduit à quelque découverte en ce genre est reçu avec transport. »

Ces considérations expliquent le succès de Casanova comme cabaliste. Exploiter chez ses contemporains la manie du surnaturel, c'était montrer

une habileté suprême ainsi qu'une extraordinaire pénétration des insuffisances contemporaines. En se faisant de l'inconnaissable une spécialité, il arrivait à point nommé dans un monde admirablement préparé pour accueillir ses dupes avec enthousiasme. A ces demi-sceptiques, à ces demi-athées, il offre l'appas du merveilleux. Ce farceur, qui se dit esprit fort tout en devenant l'interprète des génies, est le plus cynique, le plus habile des imposteurs. Il se crée une clientèle parmi ceux qui, malgré tout, gardent enracinées au fond d'eux-mêmes quelques-unes des antiques chimères. Il sait qu'en agissant avec tact, non seulement il sera réclamé par les fervents, mais toléré par les indifférents. Trop habile pour ne pas discerner les uns des autres, il dupera de ses fantasmagories et de ses artifices ceux-là seuls qui demanderont à être dupés. Cette pensée le met à l'aise et lui enlève tout scrupule.

Ainsi, voilà Casanova armé pour l'aventure. Ce que la naissance n'a pu lui donner, il l'acquiert par l'ingéniosité, l'intrigue et l'inébranlable résolution de vivre aux dépens d'autrui. Cependant, il se souvient des revers qui, avant la bienfaitante rencontre de M. de Bragadin, ont si souvent bouleversé sa vie. Il importe d'éviter à l'avenir d'aussi fâcheuses vicissitudes, de se placer à l'abri de l'imprévu et de stabiliser sa chance. Comment ? Par protection. Il n'ignore pas que l'appui des gens

en place force la considération, la faveur, l'estime, facilite le succès, et s'il le faut, parvient même à paralyser la justice. Aussi, se mettra-t-il toujours à la remorque de quelque grand de la terre. Nul ne pratique mieux l'art de se faufiler partout. Il collectionne les lettres de recommandation et montre un suprême talent pour en exploiter les avantages. On est surpris de voir cet intrigant serrer des mains illustres, coqueter avec des femmes de haut lignage et s'asseoir délibérément à la table de personnages d'importance. Il met à profit la complaisante indulgence de son siècle. L'essentiel consiste à être introduit, accepté par respect ou par amitié pour celui qui recommande. Son audace fait le reste. Et puis, tous ces milieux sont tellement mêlés ! Un fripon de plus ou de moins dans une société, qu'importe, pourvu que les apparences restent sauvées ! Cette sorte de gens est d'ailleurs assez amusante : « Venez dîner demain chez moi, écrit un amphytrion ; c'est le jour des coquins et vous vous divertirez (1). » Notre homme est fort divertissant. Il paie son écot en bons mots, en petits vers, en compliments, en menus services et, parfois, en actions louables ou dévouées. Son parasitisme se pare d'agréments et de distinction.

Avec le jeu comme moyen d'existence, la cabale

(1) V. du Bled : *Quelques grands élégants depuis trois siècles*. Le Correspondant 1914, II, 365.

comme moyen d'action, avec quelques protections influentes et des relations étendues, Casanova peut se lancer résolument dans les aventures et vivre de la vie pour laquelle il est fait. Avant 1746, il engageait sa destinée à travers les caprices des événements et les variations imprévues de l'heur et du malheur. Faible, pauvre, inconnu, il était le jouet du hasard. Il ressemblait, dans le tumulte de sa génération, à ces germes embryonnaires déposés au sein de la mer immense, qui, si infimes et si fragiles, paraissent devoir périr dans les convulsions éternelles des vagues. Mais l'embryon s'organise, se développe, grandit et devient le squalo à la triple denture, inassouvi, redoutable, dominateur des tempêtes et roi des océans. Des cahots de l'existence, Casanova dégage sa personnalité. Cette personnalité, âpre, avide, volontaire, loin de se soumettre aux exigences du sort, va tenter au contraire de lutter contre des forces formidables et de commander au destin. Lutte extravagante, mais qui ne manque pas de beauté ! Parvenir malgré tout, être riche, être puissant, pour jouir, jouir sans cesse et de toutes façons, de tous ses pores, de tous ses nerfs, de toutes ses fibres, malgré les obstacles, les préjugés, les jalousies, les haines et les lois, quelle perspective démesurée, mais radieuse !... Là où ses dons naturels, son charme, son entrain, sa gaité, son esprit ne réussiront pas, il emploiera la ruse, la cautèle, l'intrigue. Qu'elles

soient insuffisantes, il utilisera l'audace et la violence. Et s'il se sent prêt à être vaincu, il fuira avant sa défaite pour tenter de trouver ailleurs des chances plus favorables.

Il faut que la vie soit belle, heureuse, enchantée. Qu'importe de tourner au moment opportun la carte décisive? Cet or qu'il empoche ne devait-il pas disparaître? Qu'importe d'obnubiler de chimères cabalistiques quelques pauvres cervelles? Comment les empêcher de devenir la proie d'un aigrefin? Qu'importe d'abuser de cent filles? N'est-ce point là leur destinée et ne leur donnera-t-il pas, en échange, d'exceptionnelles compensations? Qu'importe de se moquer cyniquement du monde entier puisque le monde est fait pour lui, Casanova, qu'il en est le centre, et que toutes les joies, toutes les jouissances, toutes les richesses, toutes les folies, ne seront jamais assez intenses, assez nombreuses, assez prolongées pour combler ses insatiables désirs?

Une canaille policée? — Certes! Un forban mondain? — Parbleu! Mais qui lui a enseigné l'honnêteté, la continence, la sagesse et cette fameuse vertu dont les hommes du XVIII^e siècle avaient la bouche toujours pleine et l'âme parfaitement vide? Qui lui a donné un exemple, je ne dirai pas de perfection, mais seulement de propriété morale? Qui a montré à ses yeux le véritable prestige de l'honneur, de la grandeur d'âme,

ou de la dignité de conscience? Qui? Ces vieux libertins sceptiques, impudents et lubriques? Ces princes de l'Église uniquement occupés de leurs amours ou de leurs intrigues? Ce Pape qui se plaît aux histoires gaillardes? Ces moines et ces prêtres dévorés de vanité ou embourbés dans une indécrottable vulgarité? Ces petites filles perverses, ces grandes dames détraquées, ou ces nonnes dévergondées? Ces hommes d'État qui mettent les ressources de la République, du Royaume ou de l'Empire au service de leurs ambitions personnelles et qui dilapident gaiement les fonds publics pour s'engraisser eux et les leurs? — Dans quel milieu aurait-il puisé le respect que l'on doit à ses semblables et à soi-même? Dans le milieu des comédiens, des castrats et des danseuses? Dans celui de ces nobles décavés qui négocient les charmes de leur femme ou de leur fille pour avoir quelque chose à se mettre, parfois, sous la dent? Dans le monde des cafés, des casinos ou des théâtres, pleins de gens tarés, faméliques et inquiétants? Ou bien dans cette atmosphère vénitienne, frivole, écervelée, affolée de luxure et de rut? — Les événements, les circonstances, le milieu, l'époque où il vécut, tout a contribué à faire de Casanova une incontestable fripouille. Oui. Mais le XVIII^e siècle abonde en personnages auxquels l'histoire a construit une renommée d'honneur, de gloire ou de probité, et

qui, pris en eux-mêmes et dans l'intimité, ne sauraient égaler l'intelligence et l'énergie de ce Jacques Casanova, soi disant chevalier de Seingalt et positivement chevalier d'industrie (1).

(1) Certes, il y eut au XVIII^e siècle, comme aux pires époques, des hommes vertueux, probes, et beaucoup d'honnêtes femmes. Seulement ces gens-là, au milieu du dévergondage général, se trouvaient perdus, dépaysés. Ils restaient chez eux. Casanova ne les a jamais rencontrés.

IV

LA FOLLE VIE. — LES PLOMBS

« La jeunesse est une ivresse continuelle,
c'est la fièvre de la raison. »

LA ROCHEFOUCAULD.

Logé, nourri, choyé, protégé par l'excellent sénateur Bragadin, la bourse bien garnie de sequins dont il vaut mieux ne point chercher la provenance et l'esprit décidé à toutes les audaces, Casanova est heureux. Il jouit enfin de ce qu'il a désiré si longtemps, l'indépendance. Libre d'agir au gré de ses plaisirs ou de ses fantaisies, il organise son oisiveté de manière à transformer sa vie en une suite ininterrompue de délices. Il se promène à petits pas sur la Piazzetta, cambré, avantageux, toisant celui-ci, saluant galamment celle-là, se distrayant sans cesse au va-et-vient de la foule. Puis, nonchalamment étendu sur les coussins de sa gondole, il se perd dans l'animation du Grand Canal, passe et repasse devant les

palais lumineux de splendeur et de gloire, frôle les *pali* (1) bariolés, dont l'image renversée zigzague sans repos au clapotis de l'eau ; ou bien après avoir troublé la vase solitaire de rios étroits, compliqués et puants, il débouche soudain en pleine lumière et se fait transporter, à travers l'éblouissante étendue des lagunes, vers Fusine ou vers Murano. D'autres fois, le chapeau rabattu, le masque au visage et la cape à l'épaule, il va, furtif, sur le sol inégal de quelque quartier éloigné : ruelles obscures où du linge sèche aux fenêtres, voûtes imprévues de verdure, débordant par-dessus le vieux mur bossué d'un énigmatique jardin ; carrefours mi-partie d'ombre et de clarté où grouille une marmaille quasi nue, bronzée de soleil et de crasse ; campaniles narguant l'équilibre, qui penchent avec une naïve désinvolture dans l'azur placide du ciel. Casanova se hâte ; il grimpe en courant les marches d'un pont, bouscule les badauds, descend sur la rive opposée, hèle un gondolier, gagne d'autres parages et pénètre enfin, après de prudents chassés-croisés, dans la maison où l'attend une femme amoureuse, si ce n'est dans celle où il pratiquera une transcendante incantation. La belle vie ! Il bague-naude à la Merceria, s'amuse à voir débarquer les légumes au marché aux herbes, s'intéresse à l'appareillage ou au retour des bateaux de pêche.

(1) Pieux destinés à maintenir les gondoles contre les embarcadères.

Mais que passe quelque jolie fille, chignon hardi, regard futé, cheville preste, le voilà parti. Les jours s'écoulent et il ignore leur fuite. Oui, la belle vie!... Il peut se coucher à l'aurore, faire paisiblement la sieste aux heures chaudes de la journée, fréquenter les théâtres, cafés, casinos, salles de jeux, discourir à tout propos et hors de propos, se recréer avec des amis à ces farces bruyantes où il excelle, et puis, rentré chez lui, composer quelque épigramme bien acérée, quelque sonnet ruisselant d'épithètes superlatives, quelque comédie débordant d'allusions transparentes, ou simplement lire un bon livre. A la moindre occasion, il quitte Venise pour mener la même existence délectable à Padoue, à Milan, à Parme ou ailleurs. Tout lui devient un motif de distraction et de plaisir.

Mais sa plus constante préoccupation, c'est l'amour. Élégance, belle mine, prodigalités, séduction, favorisent ses tentatives. Il a déjà des femmes une grande expérience. Avec elles, il sait prendre ce ton à la fois respectueux et léger, cette attitude bienveillante et badine qui permettent les entreprises les plus téméraires sous le couvert d'une irréprochable urbanité. Son insistance est si captivante, son opiniâtreté si flatteuse qu'elles font tomber les obstacles et triomphent des pires difficultés. Et lorsqu'il a obtenu les dernières faveurs, quand il sent venir la lassitude ou prévoit les désagréments d'une

liaison trop longtemps prolongée, il sait à merveille reprendre sa liberté, rendre en douceur la belle enfant à sa famille, lui trouver un mari ou la passer à un ami.

Plus il va, plus il comprend que cette vie d'insouciance est la seule vie désirable, la seule où il puisse réussir. Ses succès de joueur, de cabaliste, d'homme à bonnes fortunes et d'homme d'esprit exagèrent ses prétentions. Venise et l'Italie ne sauraient lui suffire. Il veut paraître sur une scène plus vaste, obtenir une consécration officielle à ses mérites. « Les Français, écrit-il, sont assurément le peuple le plus spirituel de l'Europe et peut-être du monde, mais cela n'empêche pas que Paris ne soit la ville par excellence où l'imposture et la charlatanerie peuvent le mieux faire fortune. » (II, 266). C'est là qu'il décide d'achever son éducation.

A Paris, il se donne pour un voyageur aisé, curieux des mœurs, passionné de théâtre et de littérature : « M. Cazanauve est italien, fils d'un comédien italien qui n'a jamais paru sur le théâtre de Paris ; il jouit d'une fortune honnête, qui lui donne les moyens de contenter son goût pour la littérature et les voyages (1). » Cette habile attitude lui permet de pénétrer partout malgré son ignorance de la langue et des usages. Grâce à ses relations avec Mario Balletti et sa

(1) Les Frères Parfaict. *Dictionnaire des Théâtres*, V., pages 421-423. (1756).

femme Silvia, acteurs réputés de la Comédie Italienne, il fréquente tout naturellement le monde des théâtres où la renommée de sa mère lui vaut un excellent accueil. Dans les coulisses il se lie avec maints gentilshommes qui, tout en cultivant les charmes des comédiennes ou des danseuses, s'intéressent à cet Italien fraîchement débarqué et se divertissent de son bavardage désordonné.

Silvia le met en relation avec Crébillon le Tragique, colosse toujours vert malgré ses soixante-seize ans : Celui-ci adopte Casanova, et, trois fois par semaine, dans sa maison encombrée par les livres, rue des Douze-Portes, au Marais, il l'initie aux subtilités du langage français, devant une assemblée de chats, tout en fumant force pipes. On le présente également à Fontenelle, patriarche de la littérature, à d'Alembert déjà célèbre. Il se lie avec l'abbé de Voisenon, fait la connaissance de quelques femmes de lettres comme M^{me} de Grafigny, peut-être M^{me} du Boccage, et fréquente des bohêmes sans importance tels que Patu. Si bien qu'en peu de temps, le voilà transformé en un Parisien plein d'allant et de courtoisie. A son tour, il prend part à la vie littéraire, compose des poèmes, des traductions et même une comédie en collaboration avec Le Prévost d'Exmes (1).

(1) *Les Thessaliennes ou Arlequin au Sabbat*, comédie en trois actes en prose avec divertissements, représentée le 24 juillet 1752 à la Comédie italienne. Cette pièce fut jouée quatre fois et n'eut aucun succès.

« Les lettres ne donnent pas précisément un état, dit Duclos (1), mais elles en tiennent lieu à ceux qui n'en ont pas d'autre et leur promet des distinctions que les gens qui leur sont supérieurs par le rang n'obtiendraient pas toujours ». A part cela, des femmes, bien entendu, et beaucoup. Tellement, que les *Mémoires* ne les signalent pas toutes : Mimi Quinson, fille de son hôtesse ; Mlle Vézian, belle étrangère qu'il lance dans la haute galanterie ; Louison Morphy, humble souillon qu'il sort de l'indigence et de l'ordure avant de la voir recrutée pour les plaisirs de Louis XV ; Mme Pitrot qu'il console ; Silvia elle-même dont il aurait enchanté la maturité finissante ; la demoiselle Saint-Hilaire, pensionnaire de la dame Paris ; et, s'il avait voulu, insinue-t-il, la duchesse de Chartres elle-même, supposition assez vraisemblable quand on connaît le dévergondage de cette haute dame à laquelle Casanova faisait en secret la cabale.

Sa personnalité prend sa forme définitive durant ce long séjour en France : facilité d'assimilation, faculté d'initiative, aptitude à se glisser partout, à profiter de tout, et, comme corollaire, fatuité, suffisance, excessif contentement de soi.

Aussi, lorsqu'il rentre dans sa patrie, en 1753, quel air de supériorité vis-à-vis de ces

(1) *Considérations sur les Mœurs.*

excellents Vénitiens si gais, si bons vivants, mais qu'il retrouve tournant toujours dans le cercle restreint de leurs petits plaisirs et de leurs petites ambitions! Comme le Grand Canal dût lui paraître étroit, mesquine la Piazza, barbare la basilique Saint-Marc, *gothique* le Palais des Doges à côté des harmonieuses proportions du palais de Versailles, et morne le mouvement des Procuraties comparé à l'animation du Palais-Royal! Il pensait apporter avec lui les manières des grandes cités modèles et se prévalait des idées nouvelles et des modes récentes que ces provinciaux de Vénitiens, enfermés dans leurs lagunes, ne connaissaient pas encore. Bouffi d'importance, il donne le ton, tranche les différends, se croit tout permis, critique les vieux usages, raille la religion, ne manque pas une occasion de pratiquer sorcellerie, magie et cabale. Il fréquente les ministres étrangers, ce qui est très mal vu, rencontre l'abbé de Bernis, ambassadeur de France, dans des circonstances infiniment piquantes, flatte la luxure, la gourmandise et l'athéisme de lord Murray, ambassadeur d'Angleterre. Il est l'amant heureux et peut-être imprudent de la belle M. M... dont le nom, paraît-il, figure au Livre d'Or. Tout se sait à Venise où chacun s'occupe de papotages, où les racontars, les scandales sont la pâture journalière des oisifs, où pullulent les espions officiels et officieux, « où les murs ont des oreilles et les

serrures des yeux (1) ». Il dépasse les bornes, affecte l'impudence et le cynisme. Ses allures de tranche-montagne, ses succès mêmes indisposent ses compatriotes toujours respectueux des usages anciens malgré leur légèreté coutumière et provoquent leur colère. Enfin, il commet une dernière faute, s'inféode à une coterie littéraire, siffle systématiquement les pièces de l'abbé Chiari, pièces bien faibles, et applaudit à outrance celles du patricien Zorzi qui ne valent pas mieux : car, pour un homme à opinions extrêmes comme Casanova, les ennemis de ses amis deviennent les pires ennemis.

L'exaspération contre lui atteint son paroxysme. Certains de ses adversaires étaient devenus puissants, le sénateur Condulmer, par exemple, récemment nommé Inquisiteur d'Etat. Or, le seigneur Condulmer possédait une bonne part du théâtre Saint-Ange où se jouaient les pièces de l'abbé Chiari. Les faire tomber, c'était diminuer les revenus du propriétaire, lequel, disait-on, aimait fort l'argent. Il aimait également les jolies femmes et se montrait très vert quoique sexagénaire. Il courtisait de près M^{me} Zorzi. Mais, fatale rencontre ! M^{me} Zorzi était du dernier bien avec l'élégant Giacomo ! On conçoit la colère du vieillard. Partout il voyait s'interposer ce faquin, qui, insolent, frondeur et beau garçon, lui souf-

(1) Philippe Monnier : *Venise au XVIII^e siècle*, p. 6.

flait succès, argent et maîtresse. Pour être Inquisiteur d'État on n'en est pas moins homme : nul doute que le sénateur n'écoutât d'une oreille complaisante les griefs dont on chargeait Casanova, s'il ne fit plus. Ces griefs étaient multiples et graves. Voici un des nombreux rapports de l'espion Manuzzi, spécialement chargé de surveiller notre imprudent.

« D'où sort-il ce fils de la Buranella et quelle singulière carrière est la sienne? Prêtre défroqué, violoniste au théâtre du noble Grimani, avocat attaché au cabinet de Marco Lezze, il a fait tous les métiers. Maintenant, on ne lui connaît aucun moyen d'existence et pourtant il ne manque point d'argent. On ne peut lui refuser de l'instruction; d'aucuns même prétendent qu'il est *una gran testa*. Il a voyagé comme homme de lettres en France et en Angleterre, il écrit en prose et en vers. On le rencontre à la Merceria, dans les « botteghe d'acque », conversant avec Marc Antoine Zorzi, Bernard Memmo, Antoine Braïda, dont la principale occupation est de siffler les comédies de l'abbé Chiari. Même une pièce de lui court sous le manteau. C'est un habile homme : il s'introduit partout. Plébéïen, il fréquente chez les patriciens et excite les jeunes gens au libertinage. Vénitien, il a des accointances suspectes avec les ministres étrangers. Il abuse de la crédulité des bonnes gens, dont il tourne la tête avec des histoires de cabale et de rose-

croix; il leur persuade qu'ils ne mourront pas, mais qu'ils passeront par le chemin de la voie lactée dans la région des adeptes. Ainsi parvient-il à vivre aux dépens d'autrui et, en particulier, de Zuan Bragadin à Santa-Marina. C'est un épicurien et un voluptueux qui s'attaque indifféremment aux femmes mariées et aux jeunes filles. Enfin, c'est un athée qui bat en brèche la religion et se moque ouvertement de ceux qui la pratiquent. Il a chez lui beaucoup de mauvais livres, et, au fond d'une armoire, des objets étranges, dont une sorte de tablier de cuir comme en portent les gens qui se disent maçons dans ce qu'ils appellent leurs loges (1) ».

C'en était trop. Il importait de faire disparaître l'intrigant. Le Tribunal des Inquisiteurs d'État se chargea de l'exécution.

Le 26 juillet 1755, au lever du jour, Matteo Varutti, *Capitan Grande*, escorté de quelques estaffiers, se présente chez l'aventurier, le met en état d'arrestation et le conduit au Palais Ducal. On jette le prévenu dans un cachot surchauffé par la canicule, presque dépourvu d'air et de lumière, trop bas pour sa haute taille et livré aux incursions de rats téméraires et de puces acharnées.

(1) E. Mola : *Revista Europea*. t. XXIII, pp. 856-859, Cf. Charles Samaran : *Jacques Casanova Vénitien*, p. 104. Salv. Di Giacomo insère à la suite de sa traduction italienne de la *Fuite des Plombs*, huit rapports de Manuzzi au sujet de Casanova. *Historia della mia fuga delle prigioni della Repubblica di Venezia dette « li Piombi »*, Milan, 1911.

Les premiers jours de sa captivité, il les passa dans une sorte d'hébétude coupée par les sursauts d'une colère furibonde. Il savait qu'un prisonnier des Plombs était soumis à l'arbitraire et placé comme en dehors des lois humaines. Mais ignorant les motifs exacts de sa condamnation, ainsi que la durée de sa peine (1), et comptant sur la puissance de ses protecteurs, il espérait chaque jour sa libération. Son attente fut déçue. L'automne succéda à l'été, de nouveaux Inquisiteurs d'État remplacèrent ceux qui l'avaient condamné, et rien ne venait apporter un changement à sa triste situation. Alors son abattement disparut; sa nature vigoureuse, son énergie têtue reprirent le dessus; il n'eut plus qu'une pensée, qu'un but, s'enfuir. Tous les trésors de son imagination, toutes les roueries de son initiative, tout l'acharnement de sa volonté, toutes les malices de sa ruse et tous les calculs de son intelligence, il les mit en œuvre pour arriver à ses fins. Rien ne le découragea, ni les difficultés matérielles, ni les déconvenues, les déceptions, les contretemps, ni la surveillance continuelle à

(1) Voici l'acte de condamnation de Casanova : 21 agosto 1755. — Venute a cognizione del Tribunale le molte riflessibili colpe di Giacomo Casanova principalmente in disprezzo publico della Santa Religione, SS. EE. lo fecero arrestare e passar sotto li piombi.

L'oltrascritto Casanova condannato anni cinque sotto li piombi.

Andrea Diedo Inquisitor. Antonio Condulmer Inquisitor. Antonio Da Mula Inquisitor.

(Venise. Archives d'État. Inquisiteurs d'État. — Notes, B. 534, page 245.)

Cf. Salvatore di Giacomo. *Op. cit.* — Documento, IX.

laquelle il était soumis, ni la trahison ou la veulerie de ses complices.

Dans la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre 1756, il s'évade en compagnie du P. Balbi, détenu dans une cellule voisine. Le plafond est percé, le revêtement de plomb est soulevé. Les deux fugitifs atteignent la crête du toit, y cheminent pour gagner une partie du palais situé hors des prisons, rentrent au péril de leur vie par une lucarne donnant dans les greniers, forcent quelques portes, descendent dans la cour et gagnent le quai d'où une gondole les emporte (1).

Mais il faut sortir des Etats de Venise. Casanova n'y parvient qu'au prix de mille difficultés et de fatigues excessives, sans argent, presque sans habits, risquant à chaque instant d'être repris, mais échappant toujours à cette catastrophe par son audace, son sang-froid et sa présence d'esprit. Enfin, il arrive en terre étrangère à Borgo di Valsugano. Il est sauvé.

Ici finit sa jeunesse. Il a trente et un ans. Ces quinze mois passés en prison ont achevé de le mûrir : il va pouvoir mettre à profit son expérience. Jusqu'à présent ses aventures avaient un caractère de légèreté et d'insouciance. Le plaisir était son seul but. Désormais il y joindra l'ambition.

(1) Le geôlier de Casanova, Lorenzo Basadonna, fut condamné à dix ans de « Puits ». *Archives des États de Venise*. Cf. Salv. Di Giacomo. Le D^r Guède, qui a étudié sur place l'évasion de Casanova, avance que cette évasion fut favorisée par l'influence du sénateur Bragadin.

Il veut devenir autre chose qu'un simple viveur. Sa vanité, son insatiable désir de paraître vont le pousser vers des entreprises de grande envergure. Le succès de sa fuite a exagéré encore son importance, sa confiance en lui-même et son mépris pour le commun des mortels. La Bruyère avait écrit : « Il n'y a au monde que deux manières de s'élever, ou par sa propre industrie ou par l'imbécillité des autres ». Il prend la ferme résolution d'utiliser dorénavant l'un et l'autre de ces moyens. Convaincu de sa supériorité, inébranlablement décidé à réussir sans s'embarrasser du choix des procédés, il part à la conquête de tout ce qui est joie, fortune, honneurs, et d'abord de la chose essentielle, de l'universel, de l'indispensable marchepied : l'argent.

L'APOGÉE

« Nous sommes dans le siècle des choses extraordinaires ».

Louis XV au maréchal de Noailles.

Il gagna Paris où il arriva le 5 janvier 1757. On s'y souvenait de lui, particulièrement dans la famille Balletti. Il se logea dans son voisinage, rue du Petit-Lion-Saint-Sauveur. Mais le milieu trop mêlé des comédiens, des gens de lettres et des nobles fêtards devenait insuffisant à lui fournir ses relations. Il visait plus haut. Le meilleur moyen d'exploiter la fortune, c'est d'approcher les très hauts personnages qui peuvent la dispenser. Il importait donc d'éviter les compagnies suspectes, de renoncer aux habitudes scandaleuses, de veiller à sa réputation, bref, de se poser en homme sérieux pour mieux inspirer confiance. Il faut paraître pour être. Une rente mensuelle de cent écus, assurée par le bon M. de Bragadin, lui permettait de parer aux premiers frais.

D'ailleurs, en venant à Paris, le subtil évadé savait ce qu'il faisait. Par delà les mornes souvenirs de sa captivité, il se remémorait les nuits de volupté élégante passées à Murano dans le casino de l'abbé de Bernis. Il avait charmé, paraît-il, l'ennui de ce grand seigneur pendant les derniers temps de son ambassade à Venise et s'était trouvé mêlé à sa vie intime dans des circonstances si particulières que l'écart entre leur condition respective avait été à peu près aboli. Il en était résulté, pour l'ambassadeur une sympathie amusée envers l'aventurier, et pour l'aventurier, une sorte de camaraderie respectueuse envers l'ambassadeur. Or, au commencement de l'année 1757, Joachim de Pierre de Bernis, ministre d'État au Conseil, dirigeait à Paris le département des Affaires étrangères (1). Sa politique d'alliance avec l'Autriche contre la Prusse et l'Angleterre triomphait. Il était l'homme du jour, très en vue, en pleine activité et près d'atteindre le faite de la puissance et des honneurs. Quel énorme avantage en faveur de Casanova! Quelle merveilleuse corde à son arc! Car on a beau dire : avoir changé de maîtresse avec un auguste seigneur représente une exceptionnelle aubaine.

Un partage avec Jupiter.

N'a rien du tout qui déshonore (2).

(1) Il fut nommé officiellement secrétaire ou ministre en juin 1757.

(2) Molière : *Amphitryon*, Acte III. Scène XI.

Cette parenté par la main gauche constitue au contraire, quand on se prétend arriviste, un bon moyen de se pousser, une sorte d'anoblissement, un lien en tout cas, et presque un droit à une certaine considération. Notre homme se présenta chez l'abbé de Bernis.

On ne connaîtra probablement jamais quels sentiments éprouva le très influent ministre à la vue du Vénitien. Il y a gros à parier qu'en son for intérieur, il eût préféré savoir à jamais claquemuré sous les Plombs cet ancien complice en libertinage. Mais ces courtisans dissimulaient par principe. Bernis ambitionnait le chapeau de cardinal. Donc, pas d'histoires. Mieux valait d'emblée fermer la bouche au chantage et s'assurer la discrétion par de bons procédés. Il accueillit en souriant Casanova, et, après l'échange de souvenirs et de nouvelles, lui promit sa protection tout en lui glissant discrètement un rouleau de louis. De fait, il ne tarda pas à le recommander à quelques hauts personnages, M. de Boullongne, Paris-Duvernay, Choiseul (1). Et il lança son protégé dans le maquis de la finance.

Trouver de l'argent à l'État, tel était l'éternel problème. Après les avatars économiques de la

(1) Choiseul arriva de Rome, où il était ambassadeur, le 12 février 1757. Il fut désigné en mars pour l'ambassade de Vienne, mais ne parvint dans cette ville que le 20 août. Il lui fut donc possible de protéger Casanova dans les premiers mois de son séjour à Paris. Cependant c'est surtout à la fin de l'année suivante, quand il succéda à Bernis au ministère des Affaires étrangères, qu'il put être utile à l'aventurier.

première moitié du siècle, les gaspillages incessants et le désordre continu, la France touchait à la ruine. La question pécuniaire apparaissait plus angoissante encore au début d'une nouvelle guerre (1) où il fallait créer, équiper et entretenir des armées pour lutter contre la Prusse et l'Angleterre, bien pourvues l'une de richesses et de vaisseaux et l'autre de soldats. Les hommes les plus qualifiés renonçaient à la tâche surhumaine de combler les vides du Trésor. C'était le désarroi complet. Excellente occasion, pour un aigrefin, de se glisser dans la pétaudière. Nul n'ignore, en effet, que s'occuper des finances publiques, surtout quand elles sont bien embrouillées, c'est favoriser au plus haut point les siennes propres. Il faudrait de l'audace et du doigté. Casanova n'en manquait pas.

C'est merveille de voir combien cet homme a foi en son étoile. Il sort des Plombs et devrait craindre la Bastille. En matière de finances, il ne possède aucune compétence particulière. Il ignore les dessous de l'économie politique et le mystère des rouages administratifs. Par lui-même il n'est rien qu'un enjôleur de femmes, un faiseur d'épigrammes, un chevalier d'industrie. Il le sait. Toutes les difficultés, les embûches, les résistances, toute l'énorme force adverse de la mauvaise volonté, de l'inertie ou de la routine, il les

(1) La guerre de Sept Ans.

prévoit. Il est persuadé qu'en ces matières épineuses il a cent chances contre une d'échouer, et, s'il échoue, de devenir le bouc émissaire, bon à payer pour les puissants. Qu'importe ! Point de tergiversations superflues ! Un Casanova déploiera plus de dextérité, de malice, d'intelligence et de génie que tous les gens en place, et, d'ailleurs, le cas échéant, il saura bien tirer son épingle du jeu.

Il débuta dans la Loterie de l'École militaire.

Cette école était destinée à l'instruction et à la formation des futurs officiers français. Ses cinq cents élèves se recrutaient parmi les jeunes gentilshommes dont les pères avaient été tués à l'ennemi, ou possédaient de beaux états de service, ou simplement ne jouissaient pas d'une fortune suffisante pour assurer à leurs enfants une éducation conforme à leur rang. Monument de reconnaissance élevé en l'honneur des vieux serviteurs de la Patrie et témoignage de sollicitude envers la noblesse, cette école était érigée pour la plus grande gloire du Roi ; mais celui-ci, dans son apathie et son indifférence habituelles, s'en désintéressait complètement. L'idée de cette fondation revenait à M^{me} de Pompadour. Paris-Duvernay en assurait la réalisation. En 1752, les bâtiments avaient commencé à s'édifier dans la plaine de Grenelle d'après les plans de Gabriel. En 1756, ils étaient à peu près achevés et les élèves, jusqu'alors relégués à Vincennes, en prenaient pos-

session. C'était très bien. Seulement, en janvier 1757, la dette de l'École dépassait déjà deux millions de livres, et les frais annuels d'entretien excédaient de 78.000 livres les sommes affectées à l'établissement. Cette gloire fleurait la banqueroute.

Il fallait à toute force de l'argent. Le Conseil de l'École, après bien des hésitations, avait envisagé la possibilité d'instituer une loterie d'État pour trouver les fonds nécessaires. (1) Si l'on se fiait uniquement aux Mémoires, on pourrait croire que Casanova aurait mis fin aux atermoiements et remporté tous les suffrages en faveur de la loterie. N'en croyons rien ou peu de choses. Les personnages qui dirigeaient l'École militaire n'étaient pas hommes à se laisser impressionner par le bagoût d'un Casanova. Lorsque ce dernier fut mêlé à l'affaire, la question de la loterie se trouvait tranchée en principe. Deux Italiens, les frères Calsabigi, en avaient déjà réglé les détails et supputé les chances. Ils étaient supérieurement intelligents, trop intelligents, l'aîné surtout. Et l'on craignait à juste raison qu'ils ne profitassent de la situation pour faire leur fortune, sans s'inquiéter beaucoup de celle de l'École.

(1) Les loteries, fréquentes en Italie, n'étaient pas un procédé nouveau en France. Louis XIV, pour ne remonter qu'à lui, y avait eu recours, et Paris venait de connaître la loterie de l'Hôtel de Ville, en 1741, et celle des Enfants trouvés, en 1754.

Casanova était-il plus recommandable? Certes non. En tout cas, il se trouvait fortement recommandé. Et il égalait les Calsabigi en artifices comme en ingéniosité. L'introduire dans la gérance de la loterie, c'était gêner les combinaisons des deux frères, atténuer leurs tripotages et leur imposer un perpétuel élément de surveillance. A filou, filou et demi. Dans ces conditions, si l'entreprise réussissait, ce serait pour le plus grand profit de l'École et du Roi; mais si elle avortait, la faute en retomberait sur les trois Italiens et sur leurs collaborateurs, gens de bien minime importance.

Ainsi, quoi que réservât l'avenir, les circonstances favorisaient l'aventurier. Il arrivait juste à point pour trouver une situation presque faite et utiliser à son avantage le travail des Calsabigi.

La loterie fut autorisée par arrêts du Conseil d'État du 15 août et du 15 octobre 1757.

L'aîné des Calsabigi en devenait administrateur général. Il s'établit rue Montmartre, dans un assez bel immeuble faisant face à la rue du Croissant. De nombreux bureaux de recettes étaient disséminés dans Paris, en province et même à l'étranger. Pour sa part, Casanova devait gérer six agences parisiennes, et toucher six pour cent sur les versements, plus un traitement fixe de quatre mille livres par an.

Directeur de la Loterie! ce titre le flattait. Il ne manquait pas de le faire ronfler à tout propos.

Mais il ne voulut pas éparpiller ses efforts entre de trop nombreuses agences. Il décida d'en exploiter une seule et prétendit lui faire rapporter autant que les six réunies. Il l'installa luxueusement rue Saint-Denis (1). Le public va de préférence vers ce qui brille et reluit, vers ce qui sent l'aisance et la richesse ; il apporte plus volontiers son argent dans le cabinet confortable d'un financier avenant que dans l'échoppe d'un grippe-sou. Les cinq autres recettes buralistes furent vendues sans tarder à raison de deux mille livres chacune.

On fixa la date du premier tirage au 18 avril 1758 et on avertit le public que le règlement des numéros sortants s'opèrerait huit jours après au bureau de la rue Montmartre. Mais Casanova, escomptant la hâte des joueurs à toucher au plus tôt leur gain, fit savoir de son côté aux Parisiens, que les billets gagnants signés de son nom, seraient payés vingt-quatre heures après le tirage, au bureau de la rue Saint-Denis. Heureuse inspiration ! Les joueurs affluèrent à son agence. En outre, l'habile directeur avait repris sa vie mondaine et fréquentait assidûment les théâtres et les lieux de plaisir. Il portait toujours sur lui une

(1) Ou rue Saint-Martin ? M. G. Capon signale que, dans la liste des receveurs parisiens, le nom de Casanova ne figure pas, et que le bureau de la rue Saint-Denis est tenu par un nommé Herbeau. Est-ce l'homme de confiance dont nous parlent les *Mémoires*, Casanova ne conservant que la haute main dans la direction de l'affaire ? — G. Capon : *Casanova à Paris*, p. 166, note.

provision de billets. On les lui demandait en grâce. Et l'or affluait dans sa caisse.

Le premier tirage donna toute satisfaction. On en fit quatorze au cours des deux années 1758 et 1759. L'École militaire y trouva son compte. Quant à Casanova, il passait pour réaliser un bénéfice d'une centaine de mille francs par an. Exagération sans doute. Mais il est certain que la loterie lui apporta un beau succès, un sérieux profit et le mit favorablement en vedette.

Entre temps (août 1757), il avait été chargé d'une mission secrète de la part du Gouvernement pour vérifier, sans en avoir l'air, l'état de la flotte à Dunkerque. Il s'en était fort habilement tiré et avait touché, à son retour, une importante rémunération. Le voilà donc le pied à l'étrier.

Tant d'ingénieuse activité et d'adresse, tant d'audace raisonnée et de prudence adroite, tant d'aptitude à profiter des circonstances, avaient fait de Casanova un de ces personnages officieux qui gravitent autour des grands et qui, sans titres reconnus, sans emplois définis, leur deviennent de précieux auxiliaires pour les besognes les plus diverses. La guerre tournait mal. La situation empirait chaque jour. Les chefs d'armées exécutaient avec mollesse les directives données, se nuisaient réciproquement par jalousie mesquine, s'attardaient à des retraites, temporisaient quand il aurait fallu agir. A l'inté-

rieur, un parti puissant d'opposition constatait avec joie la débâcle de la politique en cours et travaillait à son échec définitif. Bernis affolé, surmené, voyait approcher la disgrâce. L'état des finances devenait de plus en plus précaire. Il y avait en France beaucoup de papier et peu d'or, beaucoup de dettes et peu de crédit. Les effets royaux ne valaient pas grand'chose et n'étaient acceptés qu'avec peine. Il fallait cependant trouver encore et toujours des fonds. Pourquoi ne pas négocier ces effets avec quelque riche compagnie étrangère, qui, ayant les reins solides, et persuadée que la victoire resterait en définitive à la France, accepterait ces billets à la baisse avec l'espoir de réaliser un jour, grâce à eux, une fructueuse opération? Mais, pour mener à bien ce marché, il importait de laisser croire à la fin prochaine de la guerre. Donc, il convenait de se hâter avant de risquer quelque revers retentissant, un nouveau Rosbach, qui ruinerait de façon irrémédiable notre crédit déjà fort endommagé.

On ne pouvait qu'admirer l'habileté désinvolte avec laquelle Casanova, dans l'affaire de la loterie, avait su mettre les atouts dans son jeu et l'or du public dans sa bourse. Sans doute, ce n'était pas un titre suffisant pour charger cet Italien taré et si légitimement suspect d'une importante mission financière. On ignore à la suite de quels trafics ou de quels marchandages il fut désigné pour aller négocier en Hollande ces pauvres effets tellement

méprisés (1). Quoiqu'il en soit, M. d'Affry, ambassadeur à La Haye, reçut pour vingt millions de papier-monnaie à échanger. De son côté, Casanova devait rechercher sur place les spéculateurs et les mettre en rapport avec le plénipotentiaire français. L'aventurier partit pour la Hollande à la fin de l'année 1758 (2).

Il n'y perdit pas son temps. Selon sa méthode habituelle, il commença par s'assurer des recommandations sérieuses. D'abord celle de M. d'Affry, qui, voulant plaire à son ministre, montrait les meilleures dispositions. Ensuite, celles des armateurs, gros commerçants et riches bourgeois qui forment l'aristocratie en ce pays de négoce. Il y réussit d'emblée et put pénétrer sans difficultés dans le monde de la finance et des affaires. Grâce à ces bonnes relations, à son activité inlassable, à son affectation de compétence, il éblouit facilement les bons et simples Hollandais et mena assez rapidement à bien la transaction des vingt millions. Le Trésor récupérait 18.200.000 livres, soit en argent liquide, soit en valeurs de tout repos. C'était un succès.

Mais, tout en s'employant aux affaires du roi, l'heureux négociateur n'avait pas omis de faire

(1) Casanova prétend que l'idée de ces négociations financières lui fut suggérée par le banquier Kornemann au mariage de son frère François. C'est une erreur. Le peintre se maria seulement le 26 juin 1762, en l'église Saint-Laurent, avec Marie-Jeanne Jolivet, figurante aux ballets de la Comédie-Italienne.

(2) Et non en décembre 1757, comme le prétendent les *Mémoires*.

prospérer les siennes. On dit que l'argent attire l'argent. Par habileté, chance, jongleries charlatanesques, supercheries cabalistiques et, sans doute, par des prélèvements plus ou moins légitimes sur les deniers de l'Etat, Casanova avait acquis pour son compte de très considérables sommes. Quand il revint à Paris, il possédait une grosse fortune.

Pour la première fois, la véritable richesse lui souriait. L'argent lui ouvrait des perspectives enchantées sur le monde des jouissances, mais il lui servait surtout à flatter sa propre vanité. Elle s'hypertrophiait dans l'emphase et l'outrecuidance. Lui, le petit-fils du cordonnier, le fils du danseur et de la comédienne, le pauvre hère de naguère, l'ancien complice du frère Stéfano, le raté de la cléricature et de l'armée, le violoneux de Saint-Samuel, le prisonnier humilié de la Sérénissime, le vagabond aux pieds agiles et aux dents longues, le filou d'hier, le chevalier d'industrie de toujours, il se redresse, se gonfle, s'impose dans cette opulence dorée qui brille d'un éclat d'autant plus vif qu'il est plus neuf. Quelle incommensurable joie ! Rouler carosse, étaler partout un luxe ostentatoire, prendre un air d'importance, dire à quelqu'un qui lui est recommandé : « Mon amitié et ma protection vous sont acquises et ma bourse est à votre disposition », passer pour un homme à la mode, parader avec des dames aux yeux d'un public émerveillé, se voir reçu par les ministres

et se montrer en galant équipage au foyer des théâtres, gaspiller en riant cet or si convoité, tout cela c'est le bonheur suprême, la réalisation de rêves qui paraissaient trop beaux, l'arrivée au but qui avait hypnotisé sa jeunesse avide. Le voilà dans la plus belle période de sa vie, à l'apogée de sa carrière.

Regardons-le bien. Il est ce qu'il doit être et ce qu'il a voulu être. La courbe ascendante de son développement personnel atteint son point culminant. Il s'est accompli.

Paraître. Briller. Cela devient pour lui un besoin, une fonction, une sorte de devoir. Qu'importe l'origine de ses biens ! Il est riche, « riche d'un million (1) ». Il dispose de cet or qui donne toutes les facilités, tous les pouvoirs et le classe parmi les heureux de la terre. Il ne se tient pas d'aise. En bon nouveau riche, il gaspille inutilement des sommes folles pour jouir de sa propre satisfaction et de l'admiration envieuse d'autrui. Lois immuables qui régissent la mentalité des parvenus ! Mais, grâce à sa haute opinion pour ses propres mérites, il s'adapte facilement à cette nouvelle condition et trouve tout naturel d'être comblé par les faveurs de la fortune.

Fastueux, prodigue, étincelant, il se carre dans son opulence. Les chambres meublées des hôtels, parfois douteux, dont il a usé jusqu'alors, deviennent

1) *Précis de ma vie.*

indignes d'un aussi brillant gentilhomme : « Je pris un superbe logement, à côté de la rue Montorgueil. » Il lui fallut, en outre, une *folie*. Elle était située à la Petite-Pologne, en dehors de la barrière de la Madeleine, sur le chemin de Mousseaux (actuellement rue du Rocher). Placée entre cour et jardin, pourvue de bons appartements de maître, écurie, remise, puits, elle permettait de s'isoler dans le plaisir, loin des voisinages importuns de la ville. L'aventurier la louait cent louis par an au sieur Le Roy, bourgeois, enrichi dans le commerce des denrées alimentaires. Le domestique comprenait une excellente cuisinière, un cocher qui menait rondement, deux laquais et un palefrenier. L'écurie contenait cinq chevaux, la remise deux voitures et la cave des vins choisis. C'était un joli confort (1).

Avec son bel appartement en ville, sa petite maison en banlieue, ses équipages, sa domesticité, son luxe et ses ressources, Casanova mène la vie

(1) On avait toujours bien vécu à la Petite-Pologne. Avant Casanova, le comte de Clermont n'y perdit point son temps avec deux filles d'Opéra, les sœurs Le Duc ; ni le marquis de Saint-Chamans avec la demoiselle Mazarrelly, pas plus que le marquis de Conflans avec la demoiselle Duval, ou que M. de la Vierville avec un grand nombre de jeunes personnes dont la profession consiste à paraître charmantes. Après son départ, le Vénitien eut des successeurs illustres : « Le marquis de Duras est enterré à la Petite-Pologne dans une petite maison qu'il loue au nommé Leroy, marchand de beurre, avec la demoiselle Montausier. Le sieur Du Barry a soin de s'y trouver avec la demoiselle Beauvoisin, sa maîtresse. On m'a assuré qu'on y jouait souvent. » (*Journal des Inspecteurs*, de M. de Sartines, à la date du 1^{er} janvier 1762). Tous les renseignements qui précèdent sont tirés de Capon : *op. cit.*, pp. 309, 310, 432, et de Charles Samaran, *op. cit.*, pp. 292 et sq.

à grandes guides. Parce que la chance lui a souri, il semble compter qu'elle lui sourira toujours. N'a-t-il pas en tête les plans les plus étonnants? Et d'abord, puisqu'il s'est créé une spécialité des spéculations financières, il mûrit un projet fiscal sur les héritages. Il songe aussi à repartir bientôt pour cette bienheureuse Hollande, si fertile en espèces, afin d'y négocier un emprunt à 5%. Il rêve à bien d'autres choses encore; et tout cela, à n'en pas douter, rapportera très gros à l'Etat comme à lui-même.

Mais l'activité d'un homme qui s'estime aussi intelligent et aussi bien doué doit-elle se restreindre à une seule catégorie d'affaires? Les entreprises industrielles, quand elles sont menées avec des vues larges et des capitaux solides, peuvent donner de magnifiques résultats. Grâce à ses talents en chimie, il connaît la question des teintures. Pourquoi ne pas remplacer, sur les étoffes de soie, le tissage des dessins par leur impression en couleur? Le tissage est long, compliqué, coûteux. L'impression sera rapide, facile, et, une fois les frais d'installation déboursés, demandera peu de dépenses. Sans doute, les étoffes à dessins tissés, qui font la richesse de Lyon, resteront toujours supérieures. Mais les autres, de prix plus abordable, se vendront plus aisément et assureront de gros bénéfices. Cette idée originale, Casanova prétend l'avoir réalisée et avoir monté, dans l'Enclos du Temple, fabrique

et magasin. La défection intempestive d'un collaborateur en aurait seule causé l'échec. Reste à savoir si cette belle trouvaille ne fut pas un prétexte pour rechercher des bailleurs de fonds et servir de façade à une vaste escroquerie.

Car, malgré sa richesse et ce bouillonnement de projets, il est talonné par un perpétuel besoin d'argent. Pour s'en procurer, il n'a pas tardé à reprendre ses habitudes coutumières, à pratiquer la cabale et à manier les cartes pointées. Seulement, il fait les choses en grand. Il exploite à fond la marquise d'Urfé avec des histoires de l'autre monde, d'autant mieux accueillies et d'autant plus lucratives qu'elles sont plus invraisemblables. Et il s'associe à toute une bande de maîtres brelandiers, filous notoires et rapaces de haut vol. Que sont devenues ses bonnes résolutions de 1757? Il y a eu, il y a plus que jamais, et il y aura toujours en Casanova des apparences factices qui dissimulent plus ou moins la réalité. Sa conduite varie sans cesse, selon les concessions qu'il accorde à sa vanité ou à son tempérament. D'un côté, le désir de paraître, de se donner pour un personnage important, d'avoir des fréquentations et même des amitiés illustres, de se montrer fin causeur, homme d'esprit et parfait gentilhomme; de l'autre, tout un débordement d'instincts canailles, vulgaires, grossiers, la recherche de la satisfaction immédiate, du plaisir bas, un cynisme répugnant de pensée et d'action

qui est le fond de sa nature et qui finit toujours par l'emporter. Et c'est pourquoi le riche Casanova de 1759, si brillant et si protégé, ne tarde pas à se voir engagé dans des histoires très compliquées de fausses lettres de change, de tripotages, de compromissions et d'altercations avec de tristes sires, de séductions, d'enlèvements, de rendez-vous équivoques avec une avorteuse, et de mille autres facéties trop patentes pour ne pas provoquer l'intervention de la police. Il doit quitter Paris un peu rapidement pour un homme si remarquable, abandonnant la Petite-Pologne, ses amis et ses amantes, laissant ses dupes et ses créanciers se débrouiller entre eux, mais conservant toujours dans la place des relations efficaces et emportant, chose admirable! cette lettre de recommandation pour M. d'Affry, ambassadeur à La Haye :

« Versailles, 29 septembre 1759.

« Le sieur de Casanova, Vénitien, qui est déjà connu de vous, Monsieur, se propose de retoucher en Hollande où il a déjà éprouvé vos bontés dans un premier voyage qu'il y a fait. Vous savez que c'est un homme de lettres, dont l'objet est de perfectionner ses connaissances, surtout dans la partie du commerce, et je suis persuadé que vous lui accorderez vos bons offices dans les occasions qui le mettraient dans le cas d'y avoir recours. Je vous serais obligé en mon particulier

de l'accueil favorable que vous voudrez bien lui faire...

« Le DUC DE CHOISEUL » (1).

Il est inutile d'accompagner Casanova en Hollande et autres lieux. Ce qu'il a fait à Paris, il va le faire un peu partout. Il n'inventera rien de mieux dans l'arrivisme et dans le bluff. Le suivre dans ses aventures et ses pérégrinations, ce serait assister, sous des formes différentes, aux mêmes entreprises, aux mêmes supercheries et aux mêmes prouesses. Pendant les quelques années où il lui sera donné d'exploiter son invraisemblable fortune, on le verra toujours avantageux, loquace et subtil, parader, folâtrer et tromper; toujours vantant ses mérites, soignant sa réputation et sans cesse impliqué dans des affaires louches; toujours s'insinuant auprès des puissants et sans cesse associé à la basse canaille; conquérant tous les cœurs, filant la laine aux pieds des dames les plus huppées et paillardant avec des gueuses; toujours tirant l'horoscope, pratiquant la cabale, divertissant les uns, intéressant les autres et abusant de tout le monde; gaspillant sans compter cet or qu'il se procure par les moyens les plus étranges et poussant des cris d'orfraie si par hasard quelqu'un s'avise de le suspecter ou de l'attaquer,

(1) M. d'Affry répondit que ce voyageur était un fripon, et Choiseul désavoua Casanova. (Voir Capon, *op. cit.* p. 430).

clamant son bon droit, protestant de sa bonne foi, gémissant sur son honneur qu'on veut léser, et, en définitive, décampant avec ou sans prétexte pour recommencer ailleurs.

Personne ne l'égale pour jeter de la poudre aux yeux. Il se sacre lui-même chevalier de Seingalt ou mieux chevalier Seingalt de Farusi ; il porte en sautoir la croix resplendissante d'un ordre sans valeur. Il finit par oublier lui-même qu'il est Casanova. C'est l'ère des grands voyages et des succès étonnants. Ils dureront, ces succès, tant qu'il saura manœuvrer de manière à égarer l'opinion, à soigner son prestige, à éblouir de son luxe, à étourdir de sa faconde, tant qu'il parviendra à tenir la balance égale entre son désir de paraître et sa fureur de jouir, enfin, tant que ne l'aura pas précédé dans la ville où il va débarquer la renommée toujours croissante des duperies, des scandales et des histoires fâcheuses provoqués à profusion partout où il a séjourné.

VI

LE DÉCLIN

« Les vieux fous sont plus fous que les jeunes. »

LA ROCHEFOUCAULD.

C'est à Londres qu'il commence à ne plus dominer la fortune. « J'ai noté cette époque, septembre 1763, comme une des crises de ma vie. Véritablement c'est à partir de là que je me suis senti vieillir. Je n'avais que trente-huit ans (VI, 6) ». Il était tout au moins surmené par les huit années de débauches, de folles entreprises et de longues randonnées accomplies depuis son repos forcé sous les Plombs. Il fallait posséder une organisation cérébrale et physiologique aussi solide que la sienne pour avoir pu résister si longtemps.

Oui, il baisse. Londres lui est fatal. Il loge dans sa maison une jeune femme spirituelle, instruite, tendre, jolie, et il la respecte ! Il poursuit

avec ténacité une autre beauté dont les charmes le rendent fou, et elle se fait respecter en le ridiculisant par surcroît ! Fâcheux symptômes ! Après quelques mois d'une vie maussade et difficile, il doit s'enfuir précipitamment d'Angleterre, escroquant, par habitude, la valeur d'une fausse lettre de change et emportant les économies de son domestique.

Pour la première fois, sa confiance en lui-même s'émousse. Il s'est heurté à des gens qui lui ont tenu tête et à des événements qu'il n'a pu maîtriser. Cependant il se secoue, il se redresse. Le voilà à Berlin. Il y rencontre Calsabigi le cadet qui persiste à trafiquer dans les loteries, mais éprouve des difficultés avec Frédéric II. Un instant Casanova espère renouveler les exploits de la loterie parisienne. Recommandé par lord Keith, plus connu sous le nom de Milord Maréchal, il peut se présenter au Roi de Prusse. Mais devant le regard de chien hargneux, la parole brusque de cet homme sans insignes, en petit uniforme et en lourdes bottes qui est Frédéric le Grand, Casanova se déconcerte, reste bouche bée, puis bredouille et le roi se moque de lui. Décidément, rien à faire à Berlin.

Il vaut mieux partir pour la Russie. C'est le rendez-vous des aventuriers. Le nôtre y rencontre nombreuse compagnie. Il se lie en particulier avec le prince Charles de Courlande, grand seigneur russe, qui, par son goût excessif

de la débauche, son tempérament effréné, sa folie de jouissance, son manque absolu de scrupules et son éternel besoin de trouver de l'argent, fût-ce par l'alchimie, semblait prédestiné à distinguer Casanova. Celui-ci, désarçonné par les insuccès de Londres et de Berlin, remonte un moment sur sa bête. Les relations du prince lui permettent de mener à Saint-Pétersbourg, à Riga, à Moscou, la belle vie de Paris. Toutefois il atteint la quarantaine et s'amuser n'est pas tout. Il voudrait un établissement stable, quelque bonne sinécure, n'importe laquelle pourvu qu'elle soit rémunératrice. Ne la trouvant pas en Russie, il va la chercher en Pologne. A Varsovie, même existence de fête et de jeu, mêmes fréquentations de grands seigneurs et de filous qui ne valent pas mieux les uns que les autres. Malheureusement, à la Cour de Stanislas, on ne semble pas vouloir utiliser ses nombreuses capacités : on ne le consulte guère que sur des sujets littéraires, chose infiniment flatteuse, mais pas du tout lucrative. Un instant il se met en vedette par un duel romanesque avec Branicki. Se mesurer sur le terrain avec un grand, c'est l'égaliser. Il blesse dangereusement son adversaire et il est blessé lui-même à la main gauche. Cette histoire lui donne un certain relief. Cependant des bruits singuliers se répandent à Varsovie : Casanova, vainqueur du colonel comte Branicki, est un escroc qui a déjà opéré en Angleterre et en

Italie ; on prétend même qu'il a été pendu en effigie à Paris pour avoir soustrait des sommes considérables dans la caisse de la loterie. Tous lui tournent le dos et un ordre du roi lui enjoint de quitter la ville. Il part, ne laissant derrière lui que ricanements et sarcasmes, comme en témoigne cette lettre de l'abbé Taruffi :

«C'est dommage que l'illustre Casanova, ci-devant héros et seigneur postiche et par-dessus le marché soi-disant bel esprit, n'ait pas eu l'adresse de soutenir son grand rôle : aussi bien s'est-on repenti (Branicki) d'avoir estropié si noblement un simple aventurier. Peu après sa brillante expédition quelques malheureuses anecdotes bien avérées flétrirent tous ses lauriers : l'étonnement fit place au mépris et le bâton réclama ses droits. Mais enfin on s'est contenté d'apostropher le bon Chevalier sans reproche et de l'exhorter d'une façon énergique à continuer ses voyages. Voilà par conséquent notre glorieux papillon retombé tout à coup à l'humble état de vermisseau (1). »

La vie errante continue. A Vienne, il est expulsé par la police. A Paris, il est chassé au nom du Roi. L'Europe que naguère il parcourait en maître, se rétrécit étrangement. Reste l'Espagne. Hélas ! à Madrid sa réputation est déjà

(1) Lettre de l'abbé Taruffi à Melchior Cesarotti (Varsovie, 25 juin 1766). Cf. Saly. Di Giacomo. *Op. cit.* p. 199.

bien connue. Fraîchement accueilli par les autorités, il ne tarde pas à passer quelques jours en prison, se sent de plus en plus isolé au milieu de la méfiance générale, s'entend traiter de « drôle » et doit fuir. A Barcelone, même insuccès, quarante-huit jours de cachot et l'ordre de décamper au plus tôt. Il traverse rapidement le Midi de la France, s'arrête quelque temps à Aix, où il tombe malade, puis gagne l'Italie. Il va de ville en ville, ballotté par des fortunes diverses, plutôt mauvaises que bonnes, réduit aux expédients, bien reçu un jour, insulté le lendemain, la bourse plate et la rage au cœur, mais plastronnant toujours selon sa vieille coutume.

Un grand découragement l'envahit. De tout son passé, il ne reste que des ruines : il vit au jour le jour, d'une existence de plus en plus étriquée, pénible. La calamité redoutée entre toutes, la vieillesse, annonce ses approches. Il roule d'amères pensées : « C'est à cette époque, et peut-être pour la première fois de ma vie, que je fis un retour sur moi-même, déplorant ma conduite passée, maudissant la cinquantaine vers laquelle je voguais à pleines voiles, ne me berçant plus d'aucune illusion et désolé de n'avoir pour perspective que les dégoûts de la vieillesse, sans emploi ni fortune, avec une réputation équivoque et de vains regrets pour toute pâture ». (VI, 399).

Il est fourbu. Peu à peu, toutes les portes se

ferment devant lui. Ses succès féminins eux-mêmes se font rares. Les belles le considèrent comme un barbon que les godeluraux supplantent aisément. « O rage, s'écrie-t-il un jour, j'ai quarante-sept années sur mon chef ! »

Depuis quelque temps une idée le hante : obtenir sa grâce et revenir à Venise. C'est le seul endroit où il trouvera peut-être du repos et quelques amitiés. Dans cet espoir, il avait écrit, pendant sa captivité à Barcelone, la réfutation d'un ouvrage assez malveillant pour ses compatriotes (1). Il compte beaucoup sur son livre, le fait imprimer à Lugano et tenir indirectement aux Inquisiteurs d'Etat. Il intrigue. Il se remue. Il saisit toutes les occasions pour montrer son zèle et ses bonnes résolutions (2).

Les Inquisiteurs firent longtemps la sourde oreille. Enfin un sauf-conduit, daté du 3 septembre 1774, lui permet de rentrer à Venise. Il y débarque le 14.

Sa joie est grande, mais passagère et rapidement mitigée par la considération de sa propre déchéance. Qu'est-il, sinon un pauvre hère qui

(1) *Histoire du gouvernement de Venise*, d'Amelot de la Houssaye. Ce livre, lorsqu'il parut, dans les premières années du XVIII^e siècle, souleva l'indignation du Sénat et provoqua une protestation officielle auprès de la Cour de France. Amelot de la Houssaye était resté la bête noire des Vénitiens.

(2) Pour la partie de sa vie qui n'est pas comprise dans les *Mémoires*, on consultera avec fruit le livre toujours si riche en documentation de M. Charles Samaran, et l'ouvrage de M. J. F. H. Adnesse : *Casanova après ses Mémoires* (Bordeaux. Mounastre-Picamilh, 1919).

joint avec peine les deux bouts? Son passé de fanfaronnades, d'insolences et de friponneries excite la méfiance et l'hostilité. Pour rester en place, il sera contraint à une prudence incessante. Car il faut trouver le pain quotidien. Zuan Bragadin est mort endetté en 1767. Du sénateur Barbaro, décédé en 1771, il perçoit une rente viagère de six sequins par mois. Une autre mensualité de six sequins lui est assurée par le sénateur Dandolo qui végète dans une vieillesse besogneuse. C'est la misère. « Tout le monde s'attendait à me voir pourvu d'un emploi convenable à ma capacité et nécessaire à ma subsistance; mais tout le monde s'est trompé hormis moi (1) ». En 1776 seulement, le Tribunal des Inquisiteurs consent à l'employer comme agent secret en le rétribuant selon l'importance de ses rapports, et en 1780, ce Tribunal finit par lui allouer un traitement fixe de quinze ducats par mois.

Triste vie! Sans doute il bénéficie de quelques compensations. On le fête chez d'anciens amis. Il a table ouverte dans certaines maisons où il fait admirer, comme aux beaux jours, son érudition et son esprit. Avec des billets de faveur, il fréquente les nombreux théâtres de Venise, dont il rédige, pendant quelque temps, la gazette avec son *Messenger de Thalie*. Enfin

(1) *Histoire de ma fuite...*, p. 269.

il ne tardera pas à se consoler dans l'affection de Francesca Buschini, modeste couturière sans doute, mais qui admire si passionnément son Giacomo « grand homme plein de cœur, d'esprit et de courage! (1) ». Leurs amours s'abritent dans une étroite maison de *Barberia delle tole*, près de S. Giustina.

Quels pauvres dédommagements pour cet homme qui promena à travers l'univers un luxe inouï, qui fréquenta les puissants de la terre, qui connut les sourires de la fortune et les faveurs des jolies femmes! Sa désillusion reste amère, son amour-propre saigne. Car il est devenu l'espion à gages de ce Tribunal qu'il abomine, le valet de ce régime qui excita les sarcasmes de sa jeunesse et les colères de son âge mûr. Plusieurs de ses rapports nous sont parvenus : ils portent sur des affaires commerciales, sur de vagues détails de politique extérieure, et surtout sur les atteintes que subissaient à Venise la religion et les mœurs. On ne peut s'empêcher de rire en voyant Casanova travesti en censeur de la moralité publique, rédigeant une diatribe sur « l'excessive facilité des tribunaux ecclésiastiques à prononcer la nullité des unions conjugales » ; ou « sur les désordres scandaleux qui se produisent dans les théâtres dès que les lumières sont éteintes » ; ou sur le fait que dans telle acadé-

(1) Lettre de Francesca Buschini du 31 décembre 1783.

mie de peinture, on admet, devant les modèles nus, des élèves à peines âgés de douze et treize ans avec des amateurs qui ne sont pas là pour s'occuper d'art; ou encore sur les ouvrages interdits qui se trouvent à Venise soit chez les libraires, soit chez les particuliers, *Le Dictionnaire philosophique*, *La Pucelle*, *L'Emile*, *La Nouvelle Héloïse*, *L'Esprit d'Helvétius*, *Le Bélisaire* de Marmontel, *L'Ode à Priape* de Piron, *Les Poésies* de Baffo, *Les Œuvres* de La Mettrie, *La Sagesse* de Charron, *Le Portier des Chartreux*, *La Religieuse en chemise*, *Marguerite la Ravaudeuse*, plaisant mélange... (1). On rit, mais quelle pitié!... Il est si malheureux, si honteux, qu'il n'ose pas signer ses rapports de son nom et emprunte pour cette besogne le pseudonyme d'Antonio Pratolini. A la fin de l'année 1781, les Inquisiteurs, trouvant sans doute ses services insuffisants, lui retirent sa mensualité de quinze ducats. Et lui, affolé, poussé par le besoin et perdu de misère, leur adresse cette plate et navrante missive (2) :

« Illustrissimes et Excellentissimes Seigneurs,
 « Messeigneurs Inquisiteurs d'Etat.
 « Rempli de confusion, accablé par la douleur

(1) Ces rapports sont consignés tout au long dans la traduction italienne de *l'Histoire de ma fuite...*, par Salv. di Giacomo. Ils sont signalés dans l'ouvrage de M. Adnessè. Ils ont été tirés par A. Bazzoni des archives vénitiennes.

(2) A. Baschet : *Archives de Venise*, p. 613.

et le repentir, me reconnaissant absolument indigne d'adresser ma vile écriture à Leurs Excellences, confessant d'avoir manqué à mon devoir dans les circonstances qui se sont présentées, moi, Jacques Casanova, j'invoque à genoux la clémence du Prince, je le supplie de m'accorder par compassion et grâce ce qu'en toute justice et en toute réflexion il ne peut me refuser.

« Je demande à la Munificence souveraine qu'elle me veuille venir en aide, afin que, pouvant subsister, je m'emploie vigoureusement à l'avenir dans le service où j'ai été initié.

« D'après cette supplique respectueuse, la sagesse de Vos Excellences jugera quelles sont les dispositions de mon esprit et de mes intentions. »

Et c'est Casanova qui parle ainsi, Casanova jadis plein de superbe envers tout pouvoir établi ! Quelle fureur intime ne devait-il pas éprouver d'en être réduit à commettre de telles bassesses et de n'avoir pour vivre que cet esclavage odieux !

Sa bile rentrée éclata tout à coup dans un petit livre intitulé : « *Nè amori, nè donne, ovvero la stalla d'Augia ripulita* » qui parut en août 1782. Il y attaquait l'abbé Carlo Grimani et quelques autres patriciens. Depuis longtemps il en voulait aux Grimani. Un jour, au cours d'une dispute assez violente entre un nommé Carletti et Casanova, l'abbé donna tort à ce dernier et lui imposa silence. Ce fut la cause occasionnelle du libelle. Il était des plus venimeux et souleva l'in-

dignation générale. On prit parti pour Grimani contre Casanova. Celui-ci ne pouvait plus songer à rester à Venise : « J'ai cinquante-huit ans, je ne puis voyager à pied et voici venir l'hiver, et si je pense à me mettre en route pour reprendre ma vie d'aventurier, je me mets à rire en me regardant au miroir ». Bon gré, mal gré, en janvier 1783, il partait pour Vienne.

Sa détresse est immense. Cette période de son existence apparaît plus dure encore que les plus mauvais temps de sa jeunesse, car il a précisément la jeunesse en moins. Nécessiteux, lamentable, se heurtant partout à la suspicion, il vagabonde en Autriche, en Hollande, puis échoue à Paris en septembre 1783. Il tente d'y refaire sa fortune. Comme toujours, il remue de grands projets, fondation d'une gazette, création d'un canal de Narbonne à Bayonne. Il songe un moment à s'embarquer pour Madagascar et se passionne pour les expériences aérostatiques des frères Montgolfier et de Pilâtre du Rozier. Mais il faut renoncer à tout. Cet homme aux traits flétris, au regard dur, à la parole aigrie, n'intéresse plus personne. Après un séjour de deux mois à Paris, il faut partir encore, partir toujours, voyager sans cesse par des froids terribles, tirer le diable par la queue et vivre au jour le jour de sollicitations qui confinent à la mendicité. Enfin il trouve à Vienne une place de secrétaire chez le seigneur Foscarini, ambassadeur de Venise.

Ces fonctions, bien qu'assez modestes, lui rendent un peu d'assurance. N'en doutons pas : parce qu'il expédie le courrier de l'ambassadeur, il s'imagine diriger l'ambassade. Il reprend contact avec la vie de représentation et de mondanités qui, depuis si longtemps, lui est interdite. Il assiste à des dîners, à des bals, fréquente des gens en vue et, comme jadis, sait les séduire par son originalité, l'étendue de ses connaissances et sa verve intarissable. La soixantaine le guette, mais il danse comme un jeune homme, mange comme un loup et s'éprend d'une « jeune étourdie » qu'il pense épouser. Malheureusement l'ambassadeur Foscarini meurt et voilà une fois de plus Casanova sur le pavé.

Il végétait, quelque mois après, en triste équipage, à Teplitz, quand un destin favorable lui fit rencontrer le comte de Waldstein. Celui-ci, qui connaissait l'aventurier, s'émut de sa misère. Il lui offrit à son château de Dux, en Bohême, une place de bibliothécaire et, comme appointements, mille florins par an. C'était une providentielle aubaine.

On voit à Dux un portrait de Waldstein vers sa vingtième année : beau front, traits réguliers, regard câlin, grande distinction naturelle exprimée dans la bienveillance et la simplicité, ce jeune homme de fière race plaît au premier aspect par son charme un peu nonchalant. Ses amis s'accordaient à louer son intelligence et son cœur. En mars 1784, le comte de Lamberg

écrivait à Casanova en un style bizarre : « Je connais M. le comte de Waldstein pour l'avoir entendu prôner par des connaisseurs dignes de se complaire à des qualités transcendantes en plus d'un genre et particulières au comte ; je vous félicite d'avoir un Mécène comme lui et je le félicite au reversis d'avoir fait choix d'un homme comme vous ». Mais, sous ces apparences si captivantes, bouillonnait le sang turbulent des Waldstein. Né dans un siècle frivole et chef, dès son jeune âge, d'une puissante maison, ce noble personnage avait possédé trop d'autorité, trop de richesses et trop de facilités à satisfaire ses moindres caprices pour n'en pas abuser. Il gaspillait dans une existence désordonnée la fougue de son âme et gâchait dans la débauche, le jeu et l'insouciance, ses plus belles qualités. Sa mère se désolait qu'à trente ans, il ne fût pas devenu encore un homme sérieux, digne de son rang. C'était bien son dernier souci. L'aventurier Da Ponte écrivait en mai 1793 : « (Le comte de Waldstein) a mené à Londres une existence très obscure : mal logé, mal vêtu, mal servi ; toujours dans les cabarets, dans les lupanars, dans les cafés, avec des portefaix, des vauriens, avec... laissons le reste ; il a un cœur d'ange, un excellent caractère, mais une tête bien plus mauvaise que la nôtre (1). » Le même Da Ponte nous apprend

(1) Lettre à Casanova.

aussi que Waldstein, à Paris, aurait contribué à organiser la fuite de Louis XVI, et tenté de sauver la princesse de Lamballe. Mélange de bravoure et de veulerie, de finesse et de grossièreté, de prestige et de honte, tel fut le dernier protecteur de Casanova. Nul ne paraissait mieux désigné pour aider, comprendre, excuser et admirer un si plaisant original.

Le château de Dux, bâti à la française, dans le goût correct de l'art classique, développe ses façades dans une mesure et une élégance si parfaites qu'il atteint sans efforts le grandiose. L'heureuse proportion des lignes, la délicate sobriété de l'ornementation, l'envergure du plan, lui donnent cette allure majestueuse, cette pureté noble, cette beauté aisée qui s'imposent par leur propre harmonie. Vraie demeure de très grand seigneur qui aime à venir oublier les agitations du monde dans le calme de sa lointaine province.

La bibliothèque du château, largement éclairée par de vastes fenêtres à petits carreaux, s'étend, tout en longueur, sous une voûte surbaissée qui semble y concentrer la paix. 40.000 volumes l'envahissent de leur foule silencieuse discrètement animée par les nuances des maroquins ou des basanes et par les dorures des fers. Admirable refuge pour un philosophe qui veut vivre dans ses pensées et ses travaux.

Ce château luxueux, au fond d'un pays perdu, c'est la dernière patrie de Casanova expulsé par

l'Europe entière, et cette riche bibliothèque, son dernier abri contre les ennemis acharnés dont le château ne tarda pas à fourmiller.

L'arrivée du Vénitien en stupéfia le personnel. Ces gens qui, pendant les fréquentes absences de leur maître, n'avaient d'autre idéal que la paresse, la mangeaille et l'ivrognerie, furent désagréablement impressionnés par ce long vieillard osseux, aux yeux ardents, qui s'occupait de tout, critiquait tout, parlait seul, gesticulait en marchant et traitait un chacun du haut de sa grande taille et de son inadmissible importance. Il ne laissait pas d'ailleurs de se rendre un peu ridicule par ses prétentions, sa façon de parler et de se vêtir, ses manières de vieux galantin, ses révérences surannées. On ne tarda pas à lui faire sentir qu'il n'était après tout qu'un subalterne. Il eut le tort de se fâcher et de prêter le flanc à la raillerie par l'excès même d'une fureur impuisante. De ces premières escarmouches résulta entre Casanova et la gent du château une guerre continuelle, sournoise, exaspérante, allant de la piqure d'épingle à l'insulte, du mauvais procédé aux voies de fait, et dégénérant des chicanes mesquines aux pires avanies. Le bibliothécaire trépignait de rage en constatant presque journellement que ces lourdauds lui tenaient tête et parvenaient, avec une évidente satisfaction, à lui rendre la vie impossible. Quels jours atroces! Il est malade de colère et pense un moment au

suicide. Dégouté, acrimonieux, amer, il s'apitoie sur lui-même. Il est aigri de se voir réduit à cet état de demi-domesticité, aigri d'être traité en égal par ces brutes, aigri parce qu'il est pauvre, aigri parce qu'il est vieux. Il porte plainte au syndic Löser qui se moque de lui. Il écrit à ses amis qui s'égaient de ses mésaventures. Il écrit au comte de Waldstein qui sourit. Il écrit à la mère du comte qui prend des échappatoires : « Je vous plains, monsieur, d'être obligé de vivre avec de pareilles gens et en si mauvaise compagnie; mais mon fils n'oubliera pas ce qu'il se doit à lui-même et je suis sûre qu'il vous donnera telle satisfaction que vous exigerez (1). » Exaspéré par la méchanceté ou l'indifférence d'autrui, il jette sa rancœur sur le papier : « On dit que ce Dux est un endroit délicieux et je vois qu'il peut l'être pour plusieurs mais pas pour moi, car ce qui fait mes délices dans ma vieillesse, est indépendant du lieu que j'habite. Quand je ne dors pas, je rêve, et quand je suis las de rêver, je broie du noir sur du papier, puis je lis et le plus souvent je rejette ce que ma plume a vomi (2). »

Oui, sa vie se terminait au milieu de bien des ennuis et de bien des regrets. Cependant, il ne faudrait pas se laisser influencer à l'excès par certaines appréciations trop exploitées du prince de Ligne et s'imaginer que la vieillesse de Casanova

(1) Cf. Adnesse. *Op. cit.*, 92.

(2) A. Rava. *Studi Casanoviani*.

fut tout entière employée à lutter sans succès contre le maître d'hôtel Feltkirchner, le syndic Löser, le médecin O'Reilly, le courrier Wiederholt, Caroline la lingère, et quelques autres comparses. Leurs ricanements odieux, leur stupide malveillance, le rehaussaient à ses propres yeux : il pensait, avec juste raison, qu'être incompris de cette canaille, c'était aussi valoir infiniment mieux qu'elle. Son dégoût se changeait en mépris. Il avait d'ailleurs mille occasions d'employer mieux son temps qu'aux inepties d'une guerre intestine.

D'abord « lorsque Waldstein était à Dux, la vie était belle pour Casanova. Il s'asseyait chaque jour à la table seigneuriale, ce qui flattait infiniment son orgueil, tout en lui permettant de satisfaire son appétit, demeuré robuste, et une gourmandise invétérée. Il était de toutes les fêtes et se frottait voluptueusement à ce luxe princier, à ces manières de la bonne compagnie, où il retrouvait comme le parfum des élégances françaises, dont le souvenir lui était cher. L'esprit naturel, qui ne l'avait point abandonné, la sûreté de sa merveilleuse mémoire, le charme irrésistible qu'il mettait à raconter d'innombrables anecdotes en faisaient le héros de ces réunions mondaines. Il avait besoin de briller pour trouver encore du goût à l'existence. Il brillait, il était heureux (1). »

(1) Ch. Samaran, *op. cit.*, p. 426.

Ensuite, ce qui fait les délices de sa vieillesse, indépendamment du lieu qu'il habite, ce sont ses études. Pendant sa vie mouvementée, il n'avait pas toujours pu satisfaire, autant qu'il l'aurait voulu, son amour pour les lettres, les sciences et la philosophie. Mais à Dux, dans le calme de sa bibliothèque si fertile en richesses, il se rattrape avec frénésie. Il publie, en 1786, le *Soliloque d'un penseur*; en 1788, l'*Icosaméron* ou *Histoire d'Édouard et d'Élisabeth qui passèrent quatre-vingt-un ans chez les Mégamicres, habitants aborigènes du Protocosme, dans l'intérieur de notre globe*, pêle-mêle étrange d'aventures, de philosophie, de métaphysique, de théologie, de satire, de bien d'autres choses encore, et où même il est question d'employer les gaz asphyxiants en temps de guerre; en 1788 également, l'*Histoire de ma Fuite des prisons de la République de Venise qu'on appelle les Plombs*; en 1790, deux opuscules sur les mathématiques : *Solution du Problème Déliaque démontrée*, et *Deux corollaires à la duplication de l'hexaèdre*; en 1797, un autre opuscule : *Lettre à Léonard Snetlage* où la philologie se mêle à la morale. Mais tout cela n'est rien à côté des manuscrits inédits dont la plupart sont restés à Dux (1). Sa claire intelligence, sa vaste érudition, sa facilité d'assimilation et d'ex-

(1) Malher; *Catalogue des manuscrits de Casanova conservés à la bibliothèque de Dux*. (Revue des bibliothèques, 1905.)

pression lui permettaient de toucher aux sujets les plus variés.

Il entretenait aussi une ample correspondance avec des gens d'importance et de mérite divers, le comte et la comtesse de Lamberg, le prince de Ligne, la princesse Clari, le prince Belozelski, ambassadeur de Russie à Dresde, le comte Kœnig, la princesse Labkowitz, Opitz, Da Ponte, Zaguri, Memmo, l'abbé della Lena, Francesca Buschini, sa dernière amante de Venise, Cecilia Roggendorf et Elisa von der Recke, les amies des derniers jours, etc., etc.... Ne va-t-il pas jusqu'à écrire à Robespierre, en janvier 1793, une lettre de cent vingt pages in-folio pour lui exprimer son indignation au sujet des événements qui se passent en France (1). Il recevait aussi à Dux les visites d'amis personnels, d'amis du comte de Waldstein ou d'étrangers attirés par les trésors de la bibliothèque. Ses travaux, cette vaste correspondance, ses relations, lui permettaient bien souvent de passer l'éponge sur les vilénies de la vie journalière.

Mais son suprême bonheur et sa tâche la plus chérie, c'est la rédaction des *Mémoires*. Ils l'entraînent bien loin de Dux, de la misère et de la vieillesse, sur tous les chemins, dans toutes les villes, dans tous les pays qui virent ses exploits,

(1) Cette lettre a disparu, soit qu'elle ait été réellement envoyée, soit qu'elle ait été détruite par prudence. Voir, à ce sujet. Adnesse, *op. cit.*, p. 97.

ses amours, ses succès et les extraordinaires aventures de sa jeunesse ardente, de sa maturité prestigieuse et de son déclin incohérent : il y travaille avec acharnement. Durant toute sa vie, il avait accumulé les matériaux nécessaires à cet ouvrage : lettres de femmes, d'amis ou d'ennemis, documents de toutes sortes, notes prises sur le vif. Ces *Mémoires* étaient déjà commencés en 1791. En 1798, peu avant sa mort, il les retouchait encore. Il écrit avec délice sa propre histoire, la poursuit avec passion, la figrole avec tendresse. C'est une résurrection de lui-même et, pour Casanova, rien au monde ne vaut Casanova. Des feuillets du long manuscrit, il voit surgir sa silhouette délectable. Il s'admire, il s'aime, il s'attendrit et surtout il se divertit sans trêve. Parfois, saisi de scrupules rétrospectifs, il prétend brûler ces *Mémoires*. Allons donc ! Comment songer à cette espèce de suicide ? « Vous l'emportez sur Montagne », lui écrit le prince de Ligne. En 1797, il se décide à faire imprimer le premier tome. Malheureusement, la mort survint et l'ouvrage connut une autre destinée.

Cette réputation d'écrivain, de penseur et de savant, cette facilité à traiter tous les sujets avec aisance, cette idée audacieuse de mêler à sa vieillesse intelligente et studieuse la résurrection de son passé aventureux, provoquaient l'admiration de bien des gens. Aux yeux de ceux qui s'intéressent à lui, ce vieillard si lucide passe pour un

être supérieur. « J'ai trouvé en lui, écrit Opitz au début de sa liaison avec Casanova, l'homme digne de notre considération et de notre amour, un philosophe bienveillant dont la patrie est ce grand univers notre planète (et non le seul État de Venise) et qui, même dans les rois, n'estime que les hommes ». Le comte de Lamberg le cite comme « un homme connu en littérature, un homme de profond savoir ». Le prince de Ligne, dans son admiration toujours tempétueuse, s'écrie : « Casanova, cet esprit sans pareil, dont chaque mot est un trait, et chaque pensée un livre ! » Et Thérèse Boisson de Quency, la femme d'un autre aventurier notoire, lui mande : « Il y a longtemps que j'éprouve un désir tout particulier de vous témoigner l'estime due à votre esprit et à vos éminentes qualités... Vos aimables compliments à mon adresse m'engagent à prendre la plume pour vous renouveler l'assurance que vous avez en moi une sincère admiratrice de votre grand talent... Quand je veux citer une personne qui écrit et pense excellemment, je nomme M. Casanova. » On pourrait recueillir çà et là bien d'autres témoignages d'admiration et de respect, et lui-même ne manqua pas d'en recevoir un très grand nombre que nous ne connaissons jamais. Comme il devait s'y délecter et parfois même oublier, grâce à eux, les tristesses d'une existence diminuée et les amertumes de la vieillesse !

Il atteignait la célébrité, possédait l'estime et la considération d'une élite. Ne pouvant plus participer à l'agitation tapageuse du monde, il daignait adopter l'attitude du sage. Quand il faisait un retour sur lui-même, il ne manquait certainement pas de se comparer à ces philosophes antiques qui, supérieurs aux frivolités humaines, méprisaient la stupidité des ignorants comme la rage des fous au milieu de quelques disciples fervents. Car il poussait toujours les choses à l'extrême...

Jadis il avait rendu visite à Voltaire, aux Délices. De cette rencontre, il gardait une impression profonde. Ce souvenir le hantait. L'illustre vieillard lui était apparu dans sa solitude plus entouré et plus encensé que le plus glorieux des monarques dans la plus brillante des cours. Il l'avait vu grincheux et séduisant, familier et superbe, autoritaire et souple, rabrouant les uns, embrassant les autres, furibond pour une vétille et dédaigneux devant une catastrophe, réglant minutieusement des détails domestiques et dirigeant la pensée du monde, toujours plus actif, plus enthousiaste et plus jeune à mesure que les années s'accumulaient sur lui. Casanova savait que cette vie, où il avait pris part un instant, s'était continuée, éclatante, à Ferney. Il n'aimait pas Voltaire, mais il était jaloux du patriarche de Ferney. Entre leur situation respective, certains rapprochements s'imposaient. Comme Voltaire,

n'était-il pas exilé? comme lui, n'avait-il pas dû fuir l'arbitraire, et comme lui, ne s'était-il pas mis au-dessus des lois? N'avait-il pas, lui aussi, ses tracasseries journalières et, en même temps, cette activité de l'esprit, cette haute culture, ces vastes pensées, cette flamme intérieure qui pouvait bien être celle du génie? Comme Voltaire, n'avait-il pas déchaîné les jalousies, les calomnies, les colères, mais suscité la sympathie et l'amour? Pour Casanova, il n'y a pas de doute. Le patriarche de Dux fait pendant au patriarche de Ferney.

Voilà le dernier aspect de l'aventurier et l'ultime étape de sa personnalité.

Casanova tomba malade au commencement de l'année 1798. Tout de suite les choses prirent un caractère de gravité qui fit prévoir un dénouement rapide. Il le comprit et en avertit ses amis. « Avec un vif sentiment de douleur, j'apprends le coup qui vous afflige », lui écrit Zaguri. Et Elisa von der Recke : « Votre lettre, mon ami, m'a profondément attendrie. Quoique bien malade moi-même, le premier beau jour m'amènera encore dans ce monde à vos côtés. » On lui envoie des médicaments, on essaie de satisfaire ses fantaisies. La comtesse de Montboissier, fille de Malesherbes, et son mari, demandent à le voir. Il reçoit chaque jour des preuves d'affection et de dévouement qui adoucissent ses derniers jours.

Quelles pensées devait-il ruminer au moment de terminer une carrière si étrange ? Le prince de Ligne raconte qu'il se serait écrié : « J'ai vécu en philosophe et je meurs en chrétien ! » Il semble difficile d'y croire, comme à la plupart de ces paroles dramatiques que la légende met aux lèvres des mourants. Cette résignation n'était pas dans son caractère. Lui qui s'était cabré devant toutes les contraintes, devait se révolter devant la dernière et la plus inexorable. Si sa fin fut lucide, il faut croire que ce voluptueux devait être envahi par l'immense regret d'abandonner à jamais la fièvre et le tumulte de son existence. « La vie est le seul bien que l'homme possède », (Préface, 13), écrivait-il quelques années auparavant. Même mauvaise, dure, ingrate, elle est toujours adorable ou tout au moins intéressante : « La vie est comme une coquine que nous aimons, à laquelle nous accordons à la fin toutes les conditions qu'elle nous impose pourvu qu'elle ne nous quitte pas (1) ». S'il a vraiment prononcé les paroles rapportées par le prince de Ligne, ce fut dans une dernière et fausse ostentation.

Il s'éteignit le 4 juin 1798. On l'enterra selon toute probabilité au cimetière de Dux d'où son tombeau a disparu. Il ne reste plus qu'une modeste pierre commémorative, enchâssée il y a quelques années dans le mur extérieur de la cha-

(1) *Histoire de ma fuite...* Avant-propos, p. 7.

pelle Sainte-Barbe, et portant seulement son nom avec les lieux et dates de sa naissance et de sa mort.

C'est bien peu. Ses admirateurs ont manqué d'imagination. On voudrait voir surgir d'un médaillon en bas-relief son profil hardi entouré d'attributs symboliques, le masque vénitien, le fourneau de l'alchimiste, la cruche du prisonnier, le fouet du postillon, les dés du joueur, le livre et la plume d'oie ; le tout supporté par un soubassement où se jouerait, dans le marbre, une farandole d'espiègles amours, au rire fripon, aux yeux équivoques, dont le torse potelé se terminerait par la cuisse velue et le pied fourchu des satyres.



SA PHYSIONOMIE PSYCHOLOGIQUE

« Caractère équivoque, mêlé,
enveloppé ; une énigme, une ques-
tion presque Indécise. »

LA BRUYÈRE.

I

PORTRAITS CASANOVIENS

L'iconographie casanovienne est pauvre. Ce perpétuel agité disposait de trop faibles loisirs. Pour lui, les heures étaient brèves et le temps précieux. Sans doute estimait-il l'employer à un plus judicieux usage qu'à s'immobiliser sous les regards d'un peintre ou d'un dessinateur. Instable pendant la plus grande partie de son existence, il demeure presque insaisissable après sa mort. Hélas! que sont devenues les deux miniatures qu'il avait cependant commandées à « un habile Piémontais » et galamment adressées à ses belles amoureuses de Murano?

Pour le moment, nous ne connaissons ses traits que par une mauvaise peinture et une gravure médiocre. La première, brossée par son frère François, fait partie de la collection Dasch-

kof (1) à Saint-Pétersbourg. La seconde, due à Berka (2), orne l'Icosameron. Dans l'une il nous apparaît trop jeune et dans l'autre trop vieux (3).

Le portrait de la collection Daschkof (4), d'un art malhabile, fut probablement exécuté entre 1751 et 1753, soit à Paris, soit plutôt à Dresde. Pendant ce laps de temps, les deux frères vécurent côte à côte. A Dresde en particulier, ils menèrent auprès de leur mère une existence assez calme et presque familiale. « La vie que je menai à Dresde, écrit Jacques, n'offre rien d'extraordinaire ». (II, 280). On sait par les *Mémoires* que François employa ce séjour à perfectionner sa technique. La peinture en question n'est probablement qu'une étude, une sorte de divertissement profitable dans lequel l'aventurier se prête au rôle de modèle. Il est âgé de vingt-sept ou vingt-huit ans.

Ce portrait, en profil, ne comprend que la tête et la naissance du buste. Et parce qu'il nous

(1) Casanova fut en relations à Saint-Pétersbourg en 1763 et 1764 avec la princesse Daschkof, amie et complice de Catherine II.

(2) Berka (1758-1815), graveur tchèque.

(3) Il existe bien un buste, découvert au château de Waldstein; mais on ne sait trop s'il représente Jacques ou François Casanova. Peut-être ni l'un ni l'autre. De fait, le nez plus droit, la lèvre supérieure plus longue, le menton plus ramassé, la figure plus ronde, ne concordent guère avec les portraits de l'aventurier. Et puis, ce regard éteint, cette expression de fatigue, de tristesse et de lourdeur, semblent n'avoir rien de commun avec la physionomie aiguë de notre héros. Ce buste est reproduit dans l'ouvrage de Salv. Di Giacomo, *Historia della mia fuga*, et dans l'*Histoire de ma fuite*. (Edition Moquet, Bordeaux.)

(4) On trouve la reproduction de ce portrait dans l'ouvrage de Salv. Di Giacomo déjà cité et dans l'ouvrage de Mr J. F. H. Adnesse : *Casanova parès les Mémoires*.

révèle un Casanova encore insuffisamment façonné par la vie, il provoque, d'abord, une impression de surprise. L'aventurier apparaît soigné, élégant, sûr de sa beauté et de sa supériorité. Mais est-ce bien là cet homme tenace, retors, emporté, indomptable, de haute stature, de force et d'agilité peu communes, résistant avec entrain à tous les excès, prodigieux à table, étourdissant au lit? On s'attendait à une beauté plus mâle, plus accusée, plus impérieuse : le beau regard vif, velouté de longs cils, le sourcil d'une impeccable régularité, le nez grand, légèrement busqué, mais d'un dessin agréable, les lèvres ardentes, le front lisse, adouci par le gonflement de la perruque, les joues fermes, le menton correct, le cou d'un galbe élancé et d'une délicatesse juvénile, tout cela donne à cette physionomie un aspect un peu féminin, une expression de finesse, de grâce, de curiosité éveillée, comme à l'affût de toute initiation et de toute joie. Ah! le joli garçon! On comprend qu'il n'avait pas besoin d'une excessive diplomatie pour plaire aux femmes. Son physique, par lui-même assez éloquent, suffit à expliquer la fréquente facilité de ses succès et la promptitude de ses victoires.

Mais il faut mieux scruter ce visage sans se laisser captiver par ces heureuses apparences que la complaisance du peintre peut avoir exagérées. La pose manque de naturel : on la sent raidie dans une attitude voulue. Pour se donner

plus d'éclat, l'œil s'efforce à trop s'ouvrir et le regard y prend une fixité gênante. Le redressement forcé de la tête projette en avant, comme un rostre de proie, la forte arête du nez et diminue ainsi l'ampleur du front dont la ligne se manifeste fuyante. La narine épaisse apparaît vulgaire, la bouche devient inquiétante et le menton menaçant. Au fond, ce joli garçon n'est guère rassurant. Il ne peut dissimuler, sous les charmes de la jeunesse et la coquetterie des manières, ni ses imperfections innées, ni cette âpre volonté de paraître, de s'imposer, de s'assouvir par n'importe quel moyen, par n'importe quel trafic. Et ce portrait nous révèle déjà tout Casanova dans la complexité séduisante et forcée de son caractère.

La gravure de Berka (1) représente le Vénitien vers la fin de sa carrière aventureuse, à l'âge de soixante-trois ans. C'est l'époque de la débâcle, des revers et de la misère. C'est surtout l'époque de la vieillesse et des regrets obsédants du passé. « Peu de gens savent être vieux », constate La Rochefoucauld. Ce portrait trop exact, hélas ! Casanova dut le contempler bien souvent avec une mélancolie mêlée de désespoir. Et le distique amer dont il a souligné la gravure devient la triste antienne de son déclin :

(1) Elle est reproduite dans la réédition de l'*Histoire de ma fuite* (Bordeaux, 1884), dans le livre de M. J. F. H. Adnesse, et dans celui de S. di Giacomo.

*Altera nunc rerum facies : me quero : nec adsum
Non sum qui fueram non putor esse : fui.*

Oui, c'est un autre visage, presque une autre personnalité. Cette face sculptée par les tribulations, des rides profondes la ravagent. Le cou s'est tassé, les épaules se sont voûtées sous le poids de la destinée. Un rictus de désenchantement torture la bouche dont la commissure s'abaisse. Sous le front dégarni, sous le nez busqué davantage, sous les lèvres amincies, sous la peau desséchée des joues, partout l'ossature apparaît comme si déjà, aux appels toujours plus pressants de la mort, le squelette commençait à se dégager d'une inutile enveloppe de chair. Quelle désolation et quelle épouvante pour un libertin si furieusement attaché à tous les biens de la terre !

Mais s'il est hanté par la conscience intime de sa décrépitude, cet homme n'en veut pas moins jusqu'au bout sauver les apparences. La tête se redresse dans une attitude batailleuse ; l'œil brille d'arrogance et de morgue. Ne pouvant plus représenter l'aventurier du plaisir, Casanova s'est transformé en aventurier de l'esprit. Ne vient-il pas d'écrire l'*Icosameron* où il pense pour le moins égaler Voltaire ? Ne triomphe-t-il pas dans la littérature, le théâtre, les sciences, l'histoire, la philosophie et n'embrasse-t-il pas avec facilité l'ensemble des connaissances humaines ? La richesse, la beauté s'en sont allées ! Il

lui reste le savoir, l'expérience et la sagesse. C'est plus qu'il n'en faut pour prétendre au sublime. Cela suffit pour faire croire en son génie. Tout a croulé autour de lui : il a vu avorter un à un ses désirs, ses projets, ses rêves ; il a dû renoncer à la volupté, aliéner sa chère indépendance, délaisser ce qui semblait constituer le motif et l'intérêt de sa vie. Mais ni les déboires, ni les désastres, ni les plus dures leçons du temps, rien n'a pu ébrécher son intangible, son inaltérable, son éternelle vanité. Et ce piteux vieillard se galvanise dans un sursaut de fanfaronnade éperdue.



Malgré leur insuffisance, ces deux portraits nous documentent de façon précieuse sur l'aspect physique de Casanova et nous ouvrent déjà des perspectives sur son âme. Ils concrètent certains renseignements épars dans les *Mémoires* ou dans les écrits contemporains, et nous permettent ainsi d'imaginer avec précision les principaux aspects du personnage aux différentes étapes de sa vie.

L'expression agréable, futée et décidée du portrait de Saint-Pétersbourg convient à merveille au jeune clerc pommadé qui, dès l'âge de quinze ans, se pousse dans le monde vénitien. Elle illustre mieux encore cette page où Casanova se

dépeint lui-même, arrivant à Rome, vers dix-huit ans, pour y faire son chemin auprès de la cour pontificale :

« Me voilà donc à Rome, bien nippé, passablement fourni d'espèces, monté en bijoux, pourvu de quelque expérience, avec de bonnes lettres de recommandation, parfaitement libre et dans un âge où l'homme peut compter sur sa fortune, s'il a un peu de courage et une figure qui prévienne en sa faveur les personnes qu'il approche. J'avais non pas de la beauté, mais quelque chose qui vaut mieux, un certain je ne sais quoi qui force à la bienveillance, et je me sentais fait pour tout. » (I, 223.)

Quelques mois plus tard, rehaussé par le prestige d'un fringant uniforme, cette bonne mine s'avive de vanité naïve et d'arrogance juvénile : « Mon uniforme était blanc, veste bleue, avec un nœud d'épaule or et argent et une dragonne pareille. Je me munis d'une longue épée. Ma belle canne à la main, un chapeau bien retapé, avec une cocarde noire et une longue queue postiche, je sortis et j'allai faire le tour de la ville... » (I, 323.) Quelle jolie prestance et quelle charmante fatuité !

Mais deux ans après, à la suite de fortunes diverses et d'une expérience plus étendue, ce duvet d'adolescence tombe. Voici l'aventurier à vingt et un ans, au moment où, grâce à la protection et aux finances du sénateur Bragadin, il

mène à Venise une vie désordonnée. Les traits se précisent, la personnalité s'affermi. La fougue effrénée d'un tempérament qui ne se plie à aucune contrainte et méprise toute prudence, bouillonne en un libre cours sans se soucier des obstacles. Ce jouisseur impétueux ne voit en toutes choses que sa propre satisfaction. Peu importe si d'autres en sont lésés. Les jalousies, les colères, les haines lui indiffèrent. Il ne veut pas y penser. Les quelques lignes suivantes le montrent en action et tout frémissant d'intempéranes :

« Assez riche, doué par la nature d'un extérieur agréable et imposant, joueur déterminé, vrai panier percé, grand parleur toujours tranchant, rien moins que modeste, intrépide, courant les jolies femmes, supplantant les rivaux, ne connaissant pour bonne compagnie que celle qui me divertissait, je ne pouvais être que haï ; mais toujours prêt à payer de ma personne, je me croyais tout permis ; car l'abus qui me gênait me paraissait devoir être brusqué. » (I, 473.)

A vingt-huit ans, après un long séjour en France, en Allemagne et en Autriche, il revient à Venise plus frénétique encore d'outrecuidance et de témérité. Il le reconnaît, non sans vantardise :

« Je suis retourné (1) à ma patrie l'année 1753 assez instruit, plein de moi-même, étourdi,

(1) *Histoire de ma fuite...*, p. 11.

aimant le plaisir, ennemi de prévoir, parlant à tort et à travers, gai, hardi, vigoureux, et me moquant au milieu d'une bande d'amis de ma clique dont j'étais le gonfalonier, de tout ce qui paraissait sottise, soit sacrée, soit profane, appelant préjugé tout ce qui n'était pas connu aux sauvages, jouant gros jeu, trouvant égal le temps de la nuit à celui du jour, et ne respectant que l'honneur dont j'avais toujours le nom sur les lèvres plus par hauteur que par soumission, prêt pour garantir le mien de toute tache, à violer toutes les lois qui auraient pu m'empêcher une satisfaction, un dédommagement, une vengeance de tout ce qui avait l'apparence d'injure ou de violence. »

Ce qu'il appelle honneur, c'est un amour-propre excessif et une susceptibilité infiniment ombrageuse qui suscitaient autour de lui les pires inimitiés. L'abbé Chiari, son ennemi intime, exprimait les sentiments d'une majorité en peignant Casanova dans ces tonalités acides (1) :

« On ne connaît pas l'origine de M. Vanasio. (c'est Casanova), mais on le dit bâtard. Il est bien fait de sa personne, le teint olivâtre, affecté dans ses manières et d'une assurance incroyable. C'est un de ces astres qui brillent dans la société, sans qu'on sache d'où leur vient leur splendeur

(1) *Commediante in fortuna*, II, 130. Cf. Ch. Samaran : *Jacques Casanova, vénitien*, p. 105.

ni comment ils font pour vivre et pour vivre sans rien faire, n'ayant ni biens au soleil, ni emplois, ni capacités... Infatué jusqu'à la manie de tout ce qui vient d'outre-monts, il n'a jamais à la bouche que Londres et Paris, comme si, hors de ces fameuses capitales, il n'y avait plus rien au monde. De fait, il y a demeuré quelque temps, je ne sais sous quel habit, ni avec quel succès. Il faut que Londres et Paris entrent dans tout ce qu'il dit. Londres et Paris lui servent de modèle pour son genre de vie, pour ses vêtements, pour ses études, en un mot pour ses sottises. Toujours soigné comme un Narcisse, il se rengorge : un ballon n'est pas plus gonflé d'air que lui de vanité ; un moulin n'est pas plus agité. Il n'a de cesse qu'il ne se faufille partout, qu'il ne fasse la cour à toutes les femmes, qu'il ne saisisse toutes les occasions favorables ou de se procurer de l'argent, ou de se servir de ses succès amoureux pour se pousser. Avec les avarés il fait l'alchimiste, avec les belles le poète, avec les grands le politique, avec tous tout. »

Le prince de Ligne confirme les appréciations précédentes et trace à son tour le portrait de l'aventurier au temps de sa jeunesse endiablée :

« Epigrammes, chansons, propos légers, indiscretions, bavardages sur le Gouvernement... Casanova ne se refuse rien : amour, jalousie, imprudences, échelles de soie, gondoliers gagnés, aventures de toute espèce. Casanova fait le sei-

gneur et a un habit de lustrine grise à ramages avec un grand et large point d'Espagne en argent comme sur son chapeau à plume, veste jaune, culotte de soie cramoisie, tel enfin qu'il est représenté en tête de son ouvrage de la *Fuite des Plombs* (1). »

Il « fait le seigneur » avec plus de maîtrise encore lorsqu'après son évasion il parcourt l'Europe en brillant apparat et dissimule sous l'opulence l'équivoque de ses entreprises :

« Il m'annonça pour riche et j'en avais l'air. Mon luxe était éblouissant. Mes bagues, mes tabatières, mes chaînes de montre en brillants, ma croix de diamants et de rubis que je portais en sautoir à un large ruban ponceau, tout cela me donnait l'air d'un personnage important. » (V, 236.)

Il a trente-sept ans. Il vient de se griser des plus extraordinaires succès et continue à mettre à profit son prestige. Hélas ! le beau rêve va s'effondrer et la vie devenir dure. Désormais, nous découvrirons un Casanova plutôt calamiteux, et luttant pied à pied contre le mauvais sort. En 1770, Alexandre Verri écrit à son frère Pierre qu'il vient de voir à Rome « un homme extraordinaire par ses aventures, le sieur Casanova,

(1) Le prince de Ligne fait allusion à une illustration de Berka qui orne l'*Histoire de ma Fuite*. Cette gravure représente Casanova au moment où, prisonnier de *Messer Grande*, il est amené au Palais Ducal devant le secrétaire des Inquisiteurs d'Etat. Celui-ci livre l'aventurier au géolier Laurent en disant : « E quello : mettetelo in deposito ». Cette composition est de pure fantaisie.

Vénitien. Il est plein d'esprit et de vivacité » quoique « fort pauvre ». L'année suivante, il s'intéresse encore à cet extravagant, besogneux, déconsidéré, mais d'autant plus terrible pour la bourse d'autrui. Et il raconte par quelles impressionnantes simagrées l'aventurier a soulagé de vingt sequins la bourse d'un excellent ecclésiastique (1).

En 1772, Bandiera, Résident de la République à Ancône, signalait au Conseil des Dix la présence de Casanova dans cette ville. Son rapport est plein d'intérêt :

« ...Ce triste contumax de la justice de l'auguste Conseil va et vient en tous lieux, l'air assuré, la tête haute et en bon équipage. Il est reçu dans beaucoup de maisons... C'est un homme de quarante ans au plus, de haute stature, d'excellente apparence, vigoureux, très brun de teint, l'œil vif. Il porte une perruque courte de couleur châtain. On prétend qu'il est d'un caractère hautain et dédaigneux. Il parle beaucoup, et sa conversation est érudite et spirituelle (2). »

Toujours la même verve, la même manière de s'imposer et de se faire valoir. Toujours la même prestance et la même vigueur. Il a près de cinquante ans et on lui en donne à peine quarante.

(1) *Lettres des frères Verri*. Voir Salv. Di Giacomo : *op. cit.*, p. 184 et sq.

(2) Lettre d'information envoyée par Giorgio M. Bandiera, Résident de la République à Ancône, au très illustre Jean Zon, secrétaire du Conseil des Dix, à Venise. 2 octobre 1772. Cf. Salv. Di Giacomo, *op. cit.*, p. 189.

Cependant les flétrissures notées par Berka vont peu à peu envahir son visage. Mais il ne veut pas se laisser démonter. A Venise, vers 1780, malgré la ruine, l'adversité, les humiliations, on le voit parader dans les vêtements usagés qu'il s'est procuré à bon compte chez le fripier Abraham (1). Pendant ses dernières années, ridé, persécuté, furieux, il conserve encore, par certains côtés, cette ardeur de vivre et ce souci de représenter. La femme de Da Ponte reste étonnée « de l'éloquence, de la faconde, de la vivacité et de toutes les manières de cet extraordinaire vieillard (2) ». Le prince de Ligne lui écrit : « On n'est jamais vieux avec votre cœur, votre génie et votre estomac (3). » Et il nous raconte ailleurs : « Les mères du village se plaignent que Casanova veut apprendre des sottises à toutes les petites filles (4). » Non, Casanova ne veut pas renoncer à être Casanova et restera Casanova jusqu'à la fin. Voici les fragments essentiels du portrait que le prince de Ligne a tracé de l'aventurier alors réfugié à Dux. La figure figée et un peu sinistre, dessinée par Berka, s'y anime et, tour à tour, se contracte dans l'amertume ou se détend dans un sourire :

« Ce serait un bien bel homme s'il n'était pas

(1) Lettres de Francesca Buschini. Cf. Adnesse, p. 33.

(2) Da Ponte, *Mémoires II*, 17. Cf. Ph. Monnier : *Venise au XVIII^e siècle*, p. 305.

(3) Cf. Ph. Monnier, *op. cit.*, p. 313.

(4) *Mémoires du prince de Ligne*.

laid : il est grand, bâti en hercule ; mais un teint africain, des yeux vifs, plein d'esprit à la vérité, mais qui annoncent toujours la susceptibilité, l'inquiétude ou la rancune, lui donnent un peu l'air féroce. Plus facile à être mis en colère qu'en gaieté, il rit peu mais il fait rire... Il est sensible et reconnaissant, mais pour peu qu'on lui déplaise il est méchant, hargneux et détestable ; un million qu'on lui donnerait ne rachèterait pas une petite plaisanterie qu'on lui aurait faite... Il aime, il convoite tout, et, après avoir usé de tout, il sait se passer de tout. Les femmes et les petites filles surtout sont dans sa tête... Ne pouvant plus être un Dieu dans les jardins, un satyre dans les forêts, c'est un loup à table... Il est fier parce qu'il n'est rien et qu'il n'a rien... Mais qu'on ne le contrarie pas, surtout que l'on ne rie point ; mais qu'on le lise ou qu'on l'écoute, car son amour-propre est toujours sous les armes. Ne manquez pas de lui faire la révérence, car un rien vous en fera un ennemi (1). »

*
* *

Tous ces portraits, d'origines si diverses, ne se ressemblent-ils pas ? Qu'ils soient dus au pinceau ou au burin, qu'ils émanent de la plume d'un

(1) Mémoires du prince de Ligne.

ami, d'un ennemi, d'un indifférent ou de celle de Casanova lui-même ; qu'ils nous représentent l'aspect extérieur de l'aventurier, les détails de son visage et de son costume ou qu'ils interprètent son âme ; qu'ils proviennent d'une confession, d'une satire, d'un bavardage ou d'un rapport officiel ; qu'ils nous montrent le personnage paré de grâces juvéniles, resplendissant dans l'éclat de la fortune ou rongé par son frein dans la caducité, tous concordent, tous se contrôlent, tous précisent à leur façon les traits caractéristiques de cette physionomie originale et de ce tempérament impétueux.

On peut assembler ces documents épars.

Casanova était très grand. Outre l'unanimité des témoignages qui précèdent, il nous a laissé lui-même la mensuration de sa taille : lors de son premier séjour à Paris, ayant rencontré, chez la comédienne Silvia, Crébillon le Tragique, il écrit avec une admiration où perce un peu de dépit : « Crébillon était un colosse, il avait six pieds ; il me surpassait de trois pouces (II, 205). » Dans un autre ouvrage, il prétend mesurer cinq pieds et neuf pouces (1). Le pied équivaut à 0^m 32484 ; le pouce est la douzième partie du pied. Ce qui porte la taille de Casanova à 1^m 86. Cette superbe stature contribua pour beaucoup à ses succès et à son prestige. Elle lui donnait cet « extérieur

(1) *Histoire de ma fuite...*, p. 28.

imposant » dont il profita si souvent pour inspirer le respect, la crainte ou l'admiration.

Avec cela, une bonne tournure, d'excellentes proportions, de l'agilité, de la sveltesse, une élégance désinvolte. Sur son visage, en même temps que son grand nez hardi, deux choses frappent : le teint et le regard. Le teint, provenant sans doute de quelque ancêtre espagnol, est très foncé, brun olivâtre, inaccessible à la rougeur ou à la pâleur, vrai teint d'aventurier ; vrai teint de voyageur aussi, rôti par tous les soleils, durci par toutes les intempéries, hâlé par tous les embruns, basané par tous les vents ; un teint spécial, impressionnant, qui vaut à Casanova le surnom de « Goulenoire », dans le charabia mi-français, mi-italien de son ennemi Passano (1), mais auquel il doit, en revanche, les caressantes appellations de la belle M. M... : « Mon cher brunet, mon charmant brunet » (II, 430-431).

Sur ce teint sombre, les yeux brillent avec plus d'éclat. Ils sont très beaux, grands, bien fendus, vifs, extraordinairement expressifs, pleins d'intelligence, de chaude animation, de passion. Jaillissement spontané d'une âme turbulente, ce regard en manifeste, avec une exubérance tout italienne, les sympathies et les haines, les tendresses et les colères. Mais il n'est pas seulement

1) Lettres de Passano à Mme d'Urfé, découvertes à la Bibliothèque municipale de Montbrison, rapportées par Ch. Samaran : *op. cit.*, chap. XIII

un reflet. Il devient surtout un moyen, et l'aventurier excelle à le rendre, selon les circonstances, voluptueux dans l'amour, inspiré dans la pratique de la cabale, hautain dans le rôle de grand seigneur, pétillant de malice avec les gens d'esprit, fermé et froid aux heures de défiance ou de circonspection. C'est, avec sa facilité de parole, son meilleur artifice de séduction.

Sa vigueur physique paraît exceptionnelle. Mais c'est une vigueur souple, due à des muscles alertes comme à un système nerveux complaisant. Casanova se joue de la fatigue. Il peut fournir de longues étapes à pied, de dures courses à cheval, d'interminables randonnées en voiture sur des routes abominables; ramer avec une farouche ténacité sur la lagune dans une gondole assaillie par la tempête; déployer en une courte nuit les efforts surhumains qu'exige la fuite des Plombs; jouer au piquet pendant quarante-deux heures consécutives jusqu'à ce que son adversaire s'effondre; danser avec brio et presque sans reprendre haleine pendant toute la durée d'un bal; passer, après des journées éreintantes, des nuits blanches qu'il n'emploie pas à rêver aux étoiles; renouveler avec une prolixité déconcertante toute la série des exploits amoureux; mener allègrement, de l'Université de Padoue à la bibliothèque de Dux, l'existence enragée d'un insatiable viveur. Il est capable de bien d'autres choses encore! Pour réparer les dépenses physiologiques de ce

grand corps perpétuellement agité, il possède un excellent estomac qui accepte les nourritures les plus diverses et se contente de la quantité quand la qualité fait défaut. Gourmand, sans doute, mais peu raffiné, il se montre facilement glouton et plutôt grossier dans ses appétits : « J'ai aimé les mets de haut goût : le pâté de macaroni, fait par un bon cuisinier napolitain, l'*olla putrida* des Espagnols, la morue de Terre-Neuve bien gluante, le gibier au fumet bien prononcé, et les fromages dont la perfection se manifeste quand les petits êtres qui s'y forment commencent à devenir visibles. » (Préface, 9). Il peut tenir tête à n'importe qui, le verre à la main.

Il dort d'un sommeil profond, calme, un sommeil d'enfant, que rien ne vient interrompre, ni les bruits extérieurs, ni les préoccupations en cours. Dès que ses yeux se ferment, tout disparaît réellement pour lui, même le danger. A la lecture des Mémoires, on rencontre bien souvent cette phrase : « Je dormis neuf, ou dix, ou douze heures d'un bon sommeil. » Une fois, à Saint-Pétersbourg, il dort en une seule traite, durant trente-deux heures. Pendant ces bienheureux sommeils, ses muscles se détendent, ses nerfs se calment, son cerveau se repose et notre homme se réveille dispos, lucide, prêt à de nouveaux exploits ou à d'autres excès.

Grâce à cette robustesse que n'altère aucune tare physiologique ou pathologique, il jouit d'une

magnifique santé. Car ce n'est pas être physiquement diminué que de souffrir incidemment d'hémorroïdes, de se voir quelquefois malmené par Vénus, ou, vers la soixantaine, de porter un dentier. La seule maladie grave qui interrompit momentanément ses aventures fut une pneumonie contractée à Aix-en-Provence, en 1768, et dont il se tira sans complications. Il conserva dans l'âge mûr les apparences de la jeunesse et celles de l'âge mûr jusqu'assez avant dans la vieillesse. Cette belle vigueur, il la considérait à juste titre, comme un inappréciable avantage : « La santé est l'âme de la vie », écrivait-il à Opitz. Pareil à la plupart des gens bien portants, il craint la souffrance et se montre, devant elle, dépourvu de stoïcisme. Il avait acquis (à l'Université de Padoue probablement) certains principes généraux de médecine dont le principal consistait à fuir les médecins. Quand, par hasard, il est malade, il se traite lui-même, et si quelque chirurgien trop entreprenant se mêle de vouloir coûte que coûte le saigner, il l'accueille d'un coup de pistolet (II, 293). A part cela, il s'administre un vomitif ou un purgatif, se condamne à une diète rigoureuse, garde le lit et reste dans son coin, replié sur lui-même. La bonne nature et son énergique complexion font le reste, et le font à merveille.

Oui, certes, Casanova est un bel homme, bien bâti, admirablement constitué, solide, dont les

organes fonctionnent avec gaité et qui peut gaspiller sans compter tout un superflu de force et de vie. Malgré ses vicissitudes, ses chagrins, ses colères, et ses rides, il est resté actif, lesté de corps, de cœur et de pensée jusqu'aux derniers jours de sa prodigieuse existence : « Il y a des hommes, disait-il, qui se sentent jeunes toute leur vie : mon heureuse organisation m'a mis de ce nombre (VI, 313). »

II

SES DONS NATURELS

Physionomie attrayante, nature riche, mentalité agile et puissante ; de quelque côté qu'on examine cette personnalité pourtant si complexe, on demeure frappé par l'extraordinaire abondance de ses dons naturels.

Casanova possède d'abord au suprême degré les qualités d'ordre physique qui tiennent à sa constitution même. Nous les connaissons déjà. C'est un beau mâle, de haute taille et de fière prestance. Il s'impose par ses allures décidées, son profil impérieux, son regard droit. Mais ces dehors altiers sont immédiatement tempérés par l'aisance du maintien, l'élégance des manières, la coquetterie de la mise, l'expression de ses grands yeux vifs, le charme d'une physionomie mobile. Il montre la gaieté spontanée, la vivacité, l'entrain

des gens qui se portent bien, digèrent allègrement et dorment à poings fermés. De toute sa personne émane une impression de force souple et la manifestation constante d'un bel équilibre entre un cerveau toujours lucide et des organes toujours dispos. Casanova, par ses seules apparences extérieures, compte parmi ceux qui se révèlent d'emblée et ne peuvent rester inaperçus quels que soient le milieu ou les circonstances.

*
* *

Favorisé par sa bonne tournure, ignorant la timidité, aidé par une hardiesse de bon aloi, il attire plus encore l'attention dès qu'il met en jeu ses qualités de sociabilité. Elles sont des plus heureuses et des plus agréables.

Aimable, prévenant, courtois, il sait fort bien garder les distances, parler à chacun comme il convient, se plier à toutes les circonstances. En outre, beaucoup d'esprit, un esprit prompt, délié, amusant, fertile en mots heureux, en comparaisons justes, en ripostes immédiates, rien de cet esprit de l'escalier dont s'affligeait si fort le malheureux Jean-Jacques. Il s'exprime avec facilité, avec abondance, avec originalité. Le langage courant ne lui suffit pas, car les termes en sont trop usés et trop inexpressifs ; ses discours s'émaillent de citations qui embellissent, de néologismes ou

d'italianismes qui peignent, de termes d'argot parfois qui vivifient sa pensée. En parlant, il s'échauffe, souligne ses phrases de grands gestes, les anime d'une mimique caractéristique, ou au contraire, affecte une impassibilité de pince-sans-rire plus divertissante encore. Possédant au suprême degré l'art d'intéresser, il fait passer dans l'âme de ses auditeurs sa conviction et son ardeur. Il emploie au bon moment la phrase pompeuse ou plaisante, le compliment approprié, le sonnet flatteur, l'épigramme qui provoque un sourire, sait cajoler les personnes présentes, et défendre parfois les absents qu'on critique. Avec cela, serviable, se mettant en quatre pour satisfaire une fantaisie, réaliser un caprice, rendre un service, recommander quelqu'un, le protéger de son influence ou l'aider de son argent.

Sa générosité est réelle, parfois magnifique. Les infortunes le touchent vivement et il s'efforce de les soulager : « La bienfaisance surtout, dit-il, a constamment eu des charmes pour moi et je n'ai jamais négligé de l'exercer dans l'occasion. » C'est vrai ; il en rapporte de multiples exemples. Naturellement bienveillant pour les malheureux, il manifeste parfois à leur égard une véritable bonté, non celle qui abonde en paroles et en conseils, mais celle qui est effective, agissante et fructueuse en résultats.

De son côté, il a gardé une profonde reconnaissance aux personnes qui l'ont aidé, qui se sont

intéressées à lui et sont parvenues à l'aimer sans choquer sa susceptibilité ombrageuse ou son amour-propre si sensible ; sa grand'mère Farusi, M. de Bragadin, M^{me} Manzoni, la comédienne Silvia Balletti, tiennent dans son cœur une place sacrée et toujours vénérée.

Très dévoué à ses amis, il partage leurs sympathies, s'associe à leurs projets, favorise leurs amours, frémit de leurs haines, prend à son compte leurs querelles jusqu'au jour où, à tort ou à raison, sa méfiance s'allume. Il est surtout parfait camarade, excellent commensal, joyeux compagnon de plaisir, plein d'allant, de gaieté, d'humeur endiablée, bon garçon, bon vivant, le cœur sur la main. Et envers les femmes, combien empressé, galant, tendre, passionné!... Bref, il tient avec brio sa place dans la société et dans la conversation, et possède toutes les qualités de politesse, d'amabilité et de charme qui en font, en même temps qu'un parfait homme du monde, un personnage très attachant, dont le premier aspect est infiniment sympathique et particulièrement séduisant.

*
* *

Ces brillantes qualités de sociabilité ont pour beaucoup contribué à ses succès, mais les dons plus

réels encore de son intelligence ont suscité l'admiration de ses contemporains et assuré sa renommée. Si l'intelligence consiste dans la rapidité des associations d'idées, la facilité d'assimilation, l'étendue des connaissances, la clarté des conceptions et l'aptitude à la généralisation, Casanova se place, sans nul doute, parmi les hommes les plus intelligents de son temps. Il possède un cerveau merveilleusement organisé et richement orné. Sans doute, il n'est pas de ces esprits robustes qui poursuivent un système pendant toute une vie, le développent par des études approfondies ou des travaux innombrables et le conduisent jusqu'en ses extrêmes conséquences. Casanova n'a rien d'un Descartes, d'un Pascal ou d'un Auguste Comte. Ses idées ne dominant pas sa vie. Il les a acceptées toutes faites. Son originalité consiste dans la souplesse de son organisation cérébrale, son étonnante faculté d'assimilation et cette espèce de prestidigitation mentale qui lui permet de s'approprier, presque à son insu, ce qu'il a grapillé un peu partout. Ses idées, il les tient de seconde main, mais il les marque de son caractère et les anime de sa conviction. Avec une désinvolture un peu déconcertante, et non moins d'habileté, il touche à tous les sujets et pénètre dans tous les domaines, depuis celui de la basse satire jusqu'à celui des mathématiques transcendantes. Sa longue et désordonnée carrière d'aventurier n'a jamais entravé chez lui ni

la culture de l'esprit, ni même le travail intellectuel proprement dit.

Mais il manifeste surtout cette intelligence pratique qui s'applique aux faits plutôt qu'aux idées et s'utilise à tous les instants de la vie journalière. Elle consiste dans une vivacité particulière de l'esprit, jointe à une vision claire des événements et à une perspicacité spéciale qui permettent de juger net et de prévoir juste. C'est l'intelligence des affaires. Malgré la perpétuelle instabilité de son humeur et de son existence, Casanova montra souvent à quel haut degré il la possédait. Il serait même allé certainement très loin dans la voie des réalisations, et aurait édifié une fortune des plus brillantes et des plus solides, s'il avait pu réfréner les désordres de son tempérament, ses exigences toujours plus impérieuses d'argent et de plaisirs, et s'il avait exercé ses talents dans des entreprises autres que l'escroquerie, la fantasmagorie et le vol plus ou moins déguisé.

*
* *

Cette intelligence était servie par une vive aptitude à l'observation.

Une curiosité incessante et toujours en éveil a poussé Casanova de son enfance à son extrême vieillesse, vers tous les milieux, tous les pays,

tous les livres, toutes les femmes, toutes les entreprises.

Mais la curiosité se satisfait par elle-même et s'épuise aussitôt que son but est atteint. L'observation, au contraire, formée par plusieurs manifestations de la curiosité qui se comparent entre elles, permet des déductions, des conclusions et se renouvelle sans cesse. Casanova n'est pas un simple curieux : il ne se contente pas de regarder autour de lui ; il saisit les origines, les rapports et les conséquences des phénomènes. C'est un observateur très pénétrant.

Sa perspicacité s'exerce en particulier dans ses relations avec ses semblables, c'est-à-dire, dans le domaine de l'observation psychologique. En rien de temps, il scrute un personnage, le déshabille du regard, pèse sa valeur intellectuelle et morale, s'informe de ses travers, ses manies, ses vices, ses qualités ou ses vertus, flaire les dessous de sa vie, et déduit une appréciation presque toujours exacte sur son caractère et sur son humeur. Le moindre indice lui dénonce l'ambition de celui-ci, la vanité de celle-là ou la sottise de cet autre. Les *Mémoires* fourmillent de portraits extrêmement précis et vivants : sachant bien voir les hommes et distinguer en eux le trait distinctif qui anime et personnifie, il n'avait pas de peine à trouver spontanément la phrase qui dessine, l'épithète qui peint : physionomiste de premier ordre.

Il ne s'en tient pas, d'ailleurs, à jauger les individus. Il élargit le champ de ses investigations et saisit avec une extraordinaire aisance la mentalité d'un groupe, le ton d'un salon, l'esprit d'une coterie, les mœurs d'une ville, le tempérament d'un peuple. Pour lui, tout ce qui est humain présente un intérêt. Attentif aux usages, aux coutumes, aux mille détails des mœurs, toujours à l'affût des pensées cachées, des sentiments intimes, de ces mouvements spontanés, de ces gestes réflexes, de ces paroles échappées qui dévoilent le fond d'une âme ou l'obscur conscience d'une race, il apparaît comme un psychologue très malin et très avisé, qui pénètre admirablement les secrets rouges de l'homme et de la société. En utilisant à la moindre occasion cette précieuse faculté d'analyse, il agit pour son propre compte en toute connaissance de cause et peut à merveille, selon l'occurrence, flatter, éblouir, discourir ou se taire, approuver ou railler, inspirer la confiance ou la crainte. C'est à cette clairvoyance qu'il doit les plus beaux succès de sa carrière et de sa vie.

*
* *

Une riche imagination vivifie cet ensemble de qualités naturelles. Elle les coordonne et leur permet de se réaliser avec éclat. Mettant à profit

les données de l'observation, elle les groupe, les objective et fournit les ressources inventives nécessaires à la réussite du projet actuel. Grâce à la précision et à la netteté de ses facultés représentatives, Casanova perçoit clairement les situations et s'identifie avec facilité aux différents personnages qu'il désire représenter sur la scène du monde. Il ressemble à ces acteurs convaincus qui, ayant dépouillé dans leur loge le veston et le chapeau mou, entrent tout entiers dans une nouvelle personnalité en chaussant le cothurne ou en passant l'habit aux rubans verts et, de huit heures à minuit, deviennent Œdipe lui-même ou Alceste en chair et en os. Au cours de ses années aventureuses, Casanova joua tour à tour les Scapin, les Turcaret, les Léandre ou les Gêronte. Ne l'oublions pas : il était fils de comédien et de comédienne, il fréquenta toute sa vie le monde des théâtres, et, à l'occasion, entr'autres talents, il figurait avec succès sur les planches.

Cette facilité à s'adapter à des rôles parfois fort différents nous stupéfie tout d'abord, mais s'explique à l'analyse. L'imagination de Casanova est si fortement représentative qu'elle occasionne parfois en lui un véritable dédoublement de la personnalité. Étant donné telle situation, tel milieu, tels désirs, *il se voit par avance* agissant dans cette situation, se mouvant dans ce milieu, réalisant ces projets. Puis, poursuivant cette vision de lui-même, il agit, se meut, atteint le

but selon cette vision. Chez lui, en quelque sorte, l'esprit précède le corps. Ses paroles, ses gestes, ses actes réalisent les paroles, les gestes, les actes de ce type idéal auquel il s'est si bien conformé et qui n'est autre que lui-même. Son modèle en toutes choses consiste dans une projection anticipée de sa propre personnalité. Sans doute les circonstances ne lui sont pas toujours favorables, et parfois des obstacles imprévus viennent barrer sa route. Mais son imagination est si souple, si vivace, qu'à l'image devenue irréalisable, à l'attitude rendue impossible, se substituent une autre image, une nouvelle attitude plus adéquates aux événements. Il prétend souvent suivre les suggestions d'un génie bienveillant. Son génie, il n'est pas autre chose que cette représentation de lui-même habilement et sans cesse adaptée au temps et au lieu.

Il s'est présenté un jour un Casanova sanglé dans un brillant uniforme d'officier, le torse cambré, le jarret tendu, la main fièrement posée sur le pommeau d'une longue épée : il a revêtu un brillant uniforme, cambré son torse, tendu le jarret et fait l'emplette d'une longue épée. A plus tard la préoccupation de trouver une place d'enseigne dans l'armée vénitienne ! Et ce jour-là, d'ailleurs, il s'est transformé avec la plus grande aisance en un bel officier aussi pimpant, aussi autoritaire, aussi outrecuidant, aussi détaché des obligations de la discipline et négligent de ses

devoirs professionnels que la plupart de ses camarades. — Il s'est représenté encore un Casanova doué d'une puissance mystérieuse, ami des esprits infernaux, investigateur des arcanes occultes, tout cela pour son plus grand profit; il a consulté des grimoires, improvisé des formules étranges, combiné des chiffres fantaisistes, pris des allures d'initié, fait des gestes propitiatoires, et, sans sourciller, il a deviné le passé, débrouillé le présent, prédit l'avenir pour garnir sa bourse, durant toute sa vie, au dépens des naïfs. — Il s'est représenté une autre fois un Casanova opulent, grand seigneur, se passant toutes ses fantaisies, cultivant tous les plaisirs, viveur élégant, joueur impavide, grand brasseur d'affaires, voyageur intrépide; et il a trouvé de l'or, il l'a jeté par les fenêtres, il a brillé d'un luxe inouï, il s'est régala des joies les plus délicates comme des orgies les plus grossières, il s'est lancé dans les entreprises les plus inattendues ainsi que dans les parolis les plus téméraires, et durant de longues années, il a fait résonner les routes de l'Europe du roulement de sa berline et du tintamarre de sa personnalité. — Enfin, au château de Waldstein, il s'est représenté un Casanova supérieur aux contingences déplaisantes, trop élevé pour ne point susciter l'envie, trop philosophe pour être compris du vulgaire, d'ailleurs désabusé de tout, hors du vrai et du juste; et, sans aucun effort, il est devenu le patriarche de Dux. Ainsi son imagina-

tion lui fournit la trame même de la réalité et comme le fil conducteur de sa vie.

En effet, il ne faut pas croire que l'imagination casanovienne soit forcément une imagination désordonnée. Bien au contraire. Elle est active, audacieuse, non débridée. Elle emporte bien rarement notre héros vers des rêves irréalisables ou d'inaccessibles spéculations. Elle ne crée pas toujours des chimères. Servie par cette intelligence pratique et cette aptitude à l'observation psychologique que nous connaissons déjà, elle sait rester dans le domaine du possible. Les combinaisons par elle élaborées, partent des faits et demeurent assujetties aux règles qui régissent ces faits. Elle travaille comme l'imagination du savant dans la création d'une hypothèse scientifique dont chaque terme est constamment soumis aux lois immuables du monde et contrôlable par les vérifications de l'expérience. L'imagination de Casanova procède pas à pas et étape par étape. Pour faire de nouvelles conquêtes, elle s'appuie toujours sur des réalités dûment acquises. Ainsi s'expliquent des succès si prolongés et si extraordinaires en apparence, qu'on est tenté de n'y point croire. « L'imagination, dit J.-J. Rousseau, étend la mesure du possible. » Rien n'est plus rigoureusement exact pour Casanova.

Mais si, chez lui, la folle du logis n'est pas dépourvue de sagesse, ce serait une grosse erreur

de croire qu'elle est toujours glacée dans des calculs. Quand il n'a pas besoin de l'employer dans l'échafaudage et l'invention de ses projets, et qu'il la laisse vagabonder en liberté, elle est infiniment fougueuse et se plaît aux fantaisies les plus extravagantes. Elle travaille alors comme l'imagination de l'artiste qui crée des situations ou des types entièrement fictifs. Elle atteint, dans ce cas, une vivacité singulière de représentation. En voici un exemple entre mille :

Casanova villégiature dans les environs de Milan. On le mène dans un couvent de *repenties* où, entre autres pensionnaires, se trouve enfermée, sur l'ordre de l'impératrice Marie-Thérèse (1), une courtisane célèbre par sa beauté et ses succès. Casanova adore les jolies femmes libérales de leurs charmes et il déteste Marie-Thérèse qui prétend réglementer la prostitution. Qu'il serait beau de rendre cette fille à la volupté, et bon de mener, en toute liberté, joyeuse vie dans les États d'Autriche ! Sur ces données, son imagination galope à fond de train : « Si j'avais eu le bonheur d'entrer à Milan à la tête d'une armée victorieuse, il est certain que ma première démarche aurait été d'arracher cette infortunée au supplice qu'un tyran femelle lui avait infligé ; j'aurais sanglé de coups de cravache la miel-

(1) Le Milanaïs appartint à l'Autriche de 1713 à 1796 à la suite du traité d'Utrecht.

leuse abbesse si elle avait fait mine de s'opposer à sa volonté. (V, 319). » Eh bien ! ce n'est pas là un développement de rhétorique. Casanova nous fait part de ce que réellement il s'est représenté. Sur un incident banal, un autre construirait un roman, lui s'embarque dans l'épopée. Un court instant, il s'est vu en imagination envahissant victorieusement le Milanais ; il est descendu de cheval à la porte du couvent ; il a parlé à l'abbesse qui cherchait des échappatoires ; il a perçu dans sa main le poids frémissant de la cravache ; et tout à coup son bras s'est dressé ; il a frappé cette abbesse affolée et hurlante avec la force décuplée de la colère ; il a entendu le sifflement du jonc et senti chaque coup s'aplatir dans la robe ; il a vécu en esprit, pendant quelques secondes, le rôle de justicier vengeur. Et, plus tard, en écrivant cette scène, ses doigts ont dû se crispier sur sa plume et ses pieds trépigner sous la table. Car ces visions imaginatives jaillirent avec une telle intensité qu'il les a conservées intactes. Ni les événements, ni le temps, ne sont parvenus à les atténuer.

De ces deux variétés d'imagination, Casanova a su tirer parti. La première, audacieuse mais disciplinée, lui permit d'extraordinaires succès. La seconde, par sa richesse et sa vivacité, multiplia ses sensations et ses jouissances. Toutes deux nous le montrent sans cesse exubérant de vie, et contribuent pour beaucoup à son charme parti-

culier. L'imagination est le plus beau rayonnement de la jeunesse et ce diable d'homme resta jeune toute sa vie.

*
* *

Enfin, Casanova est un homme d'action. Depuis le jour où il s'éveilla du sommeil inconscient de l'enfance jusqu'à sa plus extrême vieillesse, il éprouva sans cesse le besoin d'agir et de se dépenser. Que ce soit en bien ou en mal, peu lui importe pourvu qu'il fasse quelque chose. Il considère la paresse comme une disgrâce, le repos comme une calamité. Sa souffrance la plus pénible, pendant son incarcération, avant d'avoir organisé sa fuite, c'est le désœuvrement. Son tempérament robuste, la multiplicité de ses appétits, la surabondance de ses sensations, sentiments et idées, accumulent en lui des réserves d'énergie : il faut qu'il épanche au dehors sous forme d'actes cette force potentielle sans cesse emmagasinée dans son cerveau, ses nerfs et ses muscles.

Mais un acte est une résultante due à l'élaboration des influences déterminantes. Entre le moment où ces influences sont perçues par un organisme et le moment où cet organisme se meut, il s'écoule toujours un temps plus ou moins bref selon la nature ou la complexité des

éléments en jeu. L'acte réflexe semble presque spontané; il sort rarement du domaine physiologique. L'acte instinctif est en général rapide, quoique déjà plus compliqué, puisqu'il assure la conservation de l'individu et celle de son espèce. Quant à l'acte volontaire, il apparaît beaucoup plus lent : un travail cérébral, conscient ou obscur, le précède toujours et constitue une période psychologique préparatoire pendant laquelle l'esprit examine les différents mobiles de cet acte, en conçoit les modalités, en envisage les inconvénients, les avantages et les conséquences. Après ce travail seulement vient la réalisation. D'où il résulte que les esprits spéculatifs, ceux qui sont habitués à l'auto-observation psychologique et chez lesquels le champ de la conscience empiète sans cesse sur les domaines du subconscient, ceux qui réfrènt leurs passions, réfléchissent avec calme et possèdent une imagination vaste, ceux-là manifestent souvent des volontés débiles. Ils laissent longtemps un acte en suspens, précisément parce qu'ils le considèrent sous toutes ses faces avant de l'accomplir, et découvrent toujours quelque nouvel élément d'inhibition. Il semble que la rapidité de la détermination soit en raison inverse de la lucidité des conceptions, de l'étendue des représentations et de l'empire sur les passions.

Casanova n'est pas un spéculatif. Chez lui le stade préparatoire se réduit au minimum. Ses

décisions résultent de mobiles en général simples et très puissants (sensualité, amour-propre...) et ses actions sont déterminées par une passion dominante qui supprime tout, hors elle-même. D'autre part, son imagination, nous l'avons vu, est très intense, mais plus précise qu'étendue. Il se représente son propre moi très vivement, dans une attitude bien définie qui n'admet pas d'autres possibilités et qui crée chez lui une espèce de suggestion. En dehors du but fixé, il ne voit pas d'autre but ; et il ne doute ni de lui-même, ni du succès final. Jamais il ne se perd dans les à-côtés ou les tergiversations : il ne pense même pas qu'il puisse en exister. Quand il lui faut exécuter un acte, une seule voie est ouverte devant lui, celle précisément qui conduit à cet acte. Le champ de son énergie psychique et physique se trouve entièrement occupé par le projet en cours. « Pour bien vous conduire, disait son ami le Prince de Ligne, gardez-vous de réfléchir ; mais suivez un mouvement d'instinct. Chacun a le sien. Saisissez-en le moment. Prenez votre parti. C'est par inspiration que vous ferez juste ce que l'on doit faire. » Et c'est à ces proportions, en effet, que se réduit le plus souvent, chez Casanova, la délibération. Il exige l'immédiate satisfaction de ses appétences. Donc pas d'atermoiement : agir de suite, sans s'arrêter à des considérations superflues, à des scrupules ou à des doutes. L'incuba-

tion psychologique de l'acte devient ainsi excessivement courte. Or, c'est à la brièveté de cette période préparatoire qu'est due la décision du caractère. Casanova est, avant tout, un homme décidé.

Sitôt son parti pris, il emploie à le réaliser toutes ses ressources physiques et intellectuelles. Il s'y consacre en entier avec une incroyable ténacité : « J'ai toujours cru que lorsqu'un homme se met dans la tête de venir à bout de quelque chose, et qu'il ne s'occupe que de la poursuite de son dessein, il doit parvenir malgré toutes les difficultés. » (III, 62) Seulement, comme l'exécution de ses projets dépasse en général ses propres forces, il s'ingénie pour y intéresser autrui. Ainsi, à son effort particulier, s'ajoutent l'aide, la faveur ou la protection des collaborateurs les plus divers. Il sait discerner dans chacun la part d'utilité possible et l'emploie à bon escient. Les yeux toujours fixés sur le but à atteindre, l'esprit constamment aux aguets, plein d'initiative et de savoir faire, il déploie tant d'habileté, tant d'audace et tant d'aisance que la réussite semble toute naturelle et ne sent rien des intrigues qu'elle a coûtées.

Mais précisément parce que ses décisions sont trop rapides, leur réalisation devient parfois défectueuse. La chance est une infidèle. Il ne l'ignore pas. « J'avais appris dans le grand livre de l'expérience qu'il ne faut point consulter pour les

grandes entreprises, mais qu'il fallait les exécuter sans contester à la fortune l'empire qu'elle a sur toutes les entreprises humaines. » (III, 113). Si la fortune se montre hostile ou les circonstances fâcheuses, il faut savoir ne pas s'acharner à poursuivre un but inaccessible. La difficulté consiste à distinguer le moment où une entreprise devient mauvaise : c'est là qu'interviennent ses dons d'intelligence, d'observation et ce flair pénétrant dont il a si souvent fait preuve. Dès qu'il se rend compte que le projet caressé est voué à l'échec, notre homme tout à coup change ses batteries et renonce sur l'heure aux désirs qu'il avait passionnément convoités.

Car s'il est très actif, il est aussi fort pratique. Cette affirmation peut sembler paradoxale quand il s'agit d'un personnage qui passe pour le plus extravagant des fantaisistes et envers lequel on montre une grande indulgence parce qu'on le suppose un peu fou. Lui-même aimait à se donner cette attitude, et il a laissé croire qu'il agissait toujours sous l'empire d'un tempérament trop ardent. Que ce tempérament lui ait joué parfois de mauvais tours, c'est indiscutable. Mais remarquons-le : il veut d'abord toucher au but et goûter au succès. Alors, mais alors seulement, il se permet des incartades. Bien au contraire, dans la conduite de sa vie, quelle attention constante à profiter des moindres circonstances, quels déploiements de ruse, d'ingéniosité, de patience

pour contourner un obstacle ou réduire à néant une difficulté, quelle fertilité de moyens, quelle abondance d'activité pour arriver à ses fins ! Pratique, il l'a été dans l'utilisation de ses nombreuses aptitudes ; dans l'emploi de ses qualités de bel homme pour conquérir les femmes ; dans son amabilité, sa séduction de mondain pour se créer d'utiles relations ; dans sa serviabilité et même sa bonté pour susciter des amitiés ; dans les ressources de son intelligence appliquées à la conception de ses affaires ; dans sa perspicacité d'observateur pour tâter le terrain et peser les individus ; dans la richesse de son imagination pour édifier ses plans ; dans sa promptitude de détermination et dans la claire adaptation de ses actes aux circonstances et aux milieux. Il s'est montré, malgré les apparences, pratique dans ses projets les plus extravagants, pratique dans ses combinaisons les plus folles, pratique dans ses réalisations les plus insensées.

Il le fallait. S'il voyait grand, il ne pouvait cependant viser trop haut. Sans cesse il engageait forte partie pour lutter contre ceux dont il voulait la place ou batailler contre les routines, les préjugés, les usages et les lois. La fortune, les succès, les honneurs, tout ce qu'il briguait avec une âpre avidité, tout cela il fallait l'acquérir par d'incessantes compétitions. Parti de très bas, il atteignit certains sommets ; ne possédant rien, il vécut de longues années dans le

luxe, le plaisir, l'opulence. On n'obtient pas un pareil résultat par la simple chance ou par une exceptionnelle série de coïncidences heureuses. Autres choses sont nécessaires, en particulier le sens aigu du réel et l'utilisation opportune des événements. Gagner une fortune, se pousser dans le monde, en un mot arriver, cela demande de ne jamais faire fi, ni des mesquineries journalières, ni des contingences terre à terre, ni des petitessees humaines, ni de la valeur d'un écu. L'aventurier le sait et ne l'a jamais oublié. Que les moyens par lui employés pour réussir soient fantaisistes, bizarres ou impressionnants, c'est l'évidence même; mais ces moyens constituent seulement sa manière particulière et son procédé personnel. Casanova possède un grand bon sens servi par des extravagances. Voilà peut-être la principale cause de son originalité.

*
* *

Belle apparence physique, charme communicatif, clarté de l'intelligence, acuité de l'observation, vivacité de l'imagination, rectitude du jugement, décision de la volonté, promptitude dans l'action, et du bon sens par-dessus le marché, il est rare de voir, réunie chez un même individu, une aussi riche collection de qualités précieuses et variées. Chose plus admirable encore, ces quali-

tés s'équilibrent entr'elles, et s'entraident les unes les autres au lieu de se porter réciproquement tort : car il est fréquent que les imaginatifs se montrent peu pratiques et que les hommes d'action négligent la pensée. Mais tout afflue chez Casanova. Il semble que la plupart des fées bienfaisantes se soient données rendez-vous à son berceau pour le gratifier chacune d'une faveur spéciale et incomparable.

Ces qualités exceptionnelles, on va voir comment il s'en est servi.

III

SA VANITÉ ET SON ÉGOÏSME

Il était trop bien doué. Il possédait d'incontestables aptitudes. La conscience qu'il en prit lui porta le plus grand tort. Dès son début dans la vie, il s'émerveillait lui-même de la rapidité avec laquelle il égalait et dépassait ses condisciples. Puis, introduit dans un milieu réputé supérieur, il ne tardait pas à s'apercevoir que ces hommes en vue, ces vieillards considérables, ces dames de grand mérite, ces porteurs de noms illustres ou de titres éclatants, restaient au fond, pour la plupart, d'assez minces personnages. Grâce à sa perspicacité, il trouvait aisément, chez les uns et les autres, le défaut de la cuirasse, discernait le vice essentiel et découvrait la tare qui ruinait tout le bel édifice des renommées. Il constatait que les capacités des gens en place, l'honneur

des puissants, l'intelligence des savants, la réputation des artistes, la probité des hommes d'affaires, la vertu des femmes, se réduisaient trop souvent à de bien maigres réalités. Il ne voyait guère autour de lui qu'indifférence au bien, sournoise hostilité contre la vérité, veulerie, médiocrité universelles.

Pourquoi se serait-il échiné à poursuivre un idéal chimérique, à conquérir des vertus superflues ? Il se sentait plein de force, d'activité, d'intelligence. Mieux valait employer ces atouts aux réalisations immédiates et faciles. Ce que les autres accomplissaient avec difficulté, lui l'exécutait d'emblée. Les livres les plus ardues, il les dévorait avec passion ; les connaissances les plus compliquées, il les acquérait en se jouant. Son admirable organisation se riait des obstacles. Parlait-il ? des mots persuasifs sortaient de sa bouche ; écrivait-il ? les vers s'alignaient, abondants, sur le papier ; se penchait-il vers quelque oreille féminine ? des sourires prometteurs lui répondaient. Grisé de présomption, il pouvait dire jeune encore : « Je me sentais supérieur à presque tous mes égaux ». Ses constatations pessimistes au sujet des individus et de la société renforçaient son optimisme envers lui-même. Son ingéniosité lui faisait croire à son génie. Fier de sa constitution robuste, et glorieux de sa cérébralité à la fois souple et forte, il jugea qu'il pourrait toujours compter sur ses qualités innées sans tenter de

les perfectionner davantage puisqu'elles lui assureraient si commodément la réussite en toutes choses.

La facilité de ses premiers succès lui donna donc une inébranlable assurance en lui-même. C'était franchir une importante étape vers l'habituel contentement de soi. Certes, il connut parfois les disgrâces du sort. Mais sa mentalité fonctionne de telle sorte que les revers ne le désespèrent jamais complètement. Subit-il un avatar ? il estime que ce n'est point sa faute, mais celle de la fortune, divinité aveugle et bornée, la seule qu'il paraisse craindre, encore qu'il se flatte de savoir la conduire à son gré. Une fois la blessure de son amour-propre cicatrisée, l'échec ne constitue pour lui qu'un avertissement, une expérience et comme une condition de ses victoires futures.

Sa confiance en sa propre valeur est absolue. Tout ce qu'il fait lui semble bien fait. Seul il se croit capable de penser avec logique et d'agir avec discernement. Les autres, aussi haut placés qu'ils soient, il les considère en général comme des craintifs, des imbéciles ou des fous. Il est facile de mener les premiers, d'en imposer aux seconds et de se servir des derniers pour tirer les marrons du feu en flattant opportunément leurs manies.

D'ailleurs il s'applique à fréquenter les médiocres. S'il rencontre par hasard un homme

fort, un caractère d'énergie et de volonté, il s'en écarte avec prudence et presque inconsciemment : car, pour aimer la lutte, il n'en évite pas moins celle où ses chances se trouveraient diminuées. Il se lie avec des gens légers, crédules, indécis ; il évolue dans une sphère où il s'assure une facile domination en utilisant pour son compte ses surabondantes capacités. « Je crois, dit-il, que tromper un sot est un exploit digne d'un homme d'esprit » (Préface, IV). Ses plus brillantes réussites résultent en effet de duperies admirablement appropriées à la nullité de ses victimes. Seulement, il prend ses expédients pour des actions d'éclat, sa chance pour du mérite, ses succès pour une légitime récompense. Infatué de lui-même jusqu'à l'excès, il se délecte sans répit aux chatouillements d'une incommensurable vanité.

Casanova personnifie le type même du vaniteux. C'est par la vanité qu'en lui tout se résume et tout s'explique. Elle est le pivot de son caractère, l'axe de sa personnalité, le centre autour duquel tout évolue et tout se condense.

La vanité, non l'orgueil.

Du vaniteux il a l'aspect avantageux, le regard assuré, la mine florissante, l'air de satisfaction, la lèvre facilement dédaigneuse. Sa mise est séduisante ou magnifique. Il se rit de ces sermonneurs qui blâment la parure et le faste extérieur. Pauvres naïfs ! Comme il avait l'esprit chagrin et

désuet des petites gens, le moraliste qui écrit l'apostrophe célèbre : « Tu te trompes, Philémon, si avec ce carosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage : l'on écarte cet appareil qui t'est étranger pour pénétrer jusqu'à toi qui n'es qu'un fat. » Qui écarte cet appareil et qui pénètre jusqu'à l'insuffisance du resplendissant Philémon? Vous peut-être, monsieur de La Bruyère, qui êtes un sage averti et passablement quinteux. Mais le commun des mortels, les cent, les mille, les dix mille personnes devant lesquelles Philémon se pavane, restent impressionnées par l'or qui éclate sur ses habits, par ses broderies et ses ornements, par la beauté de sa montre, l'onyx qui forme la garde de son épée et le gros brillant qui scintille à son doigt (1). L'habit? Mais c'est par lui qu'un individu se classe et s'impose. Il avantage les qualités physiques et parvient à donner de la grâce ou de l'assurance à ceux qui en sont dépourvus : Toutes choses égales d'ailleurs, on constate trop souvent en ce bas monde qu'un homme bien habillé l'emporte sur un homme bien né. Sottise évidente. Mais imaginerait-on par hasard, qu'au XVIII^e siècle, comme à n'importe quelle époque, la majorité de la foule n'ait été composée de sots? Et Casanova en profite.

(1) La Bruyère : *Du mérite personnel*.

Sa coquetterie est excessive. Petit abbé musqué, sémillant militaire, séduisant amant de maintes belles, riche financier ou voyageur prestigieux, il se vêt, chaque fois qu'il le peut, avec un suprême raffinement et selon les exigences de la dernière mode. Source d'une perpétuelle satisfaction! S'il fait la roue devant autrui, il parade également devant lui-même; il se regarde dans les glaces: « J'aime à me rappeler encore l'agréable impression que je me fis à moi-même lorsque je pus m'admirer à mon aise dans une belle glace. Je me ravissais! je me paraissais étonnant... » Il faut qu'il tombe bien bas pour ne pas être tiré à quatre épingles. Cet homme qui ne rougit pas d'une mauvaise action, se morfond à porter un habit élimé. A certaines heures critiques, réduit aux extrémités, il se demande avec angoisse de quoi il vivra le lendemain, mais il emploie sans hésiter ses dernières ressources à se parer avec magnificence. Frédéric II lui dit à brûle pourpoint: « Vous êtes un bel homme, monsieur Casanova ». Compliment qui consacre une longue carrière d'élégances et l'oblige à soutenir sa réputation. Aussi prend-il congé de sa Majesté prussienne « tout habillé de neuf des pieds à la tête, en taffetas puce, avec des bagues à tous les doigts, mes deux montres d'or et ma croix. » Il exhibe précisément trop de bagues, trop de montres, et mit longtemps à comprendre que cette fameuse croix de l'Éperon d'or

lui octroyait beaucoup de ridicule et peu de relief. Son luxe s'exagère dans un éclat par trop voyant. Il va baiser la main du roi de Naples en habit de velours rose brodé de paillettes d'or : une aussi tendre couleur devait singulièrement contraster avec son teint basané, sa stature athlétique ; et ce trait nous révèle un Casanova endimanché qui ne laisse pas d'être réjouissant. Mais lui se croyait admirable et son « ravissement » continuait.

Il ne s'en tient pas seulement au costume dans l'organisation de sa garde-robe. Avec une fatuité de petit-maitre, il soigne ses dessous. Ne contribuent-ils pas à ces triomphes intimes si grisants et si délicieux ? Linge de belle toile hollandaise, fine bonneterie, mouchoirs délicats, déshabillés galants prennent parmi ses préoccupations une place de choix. Il utilise cent recettes pour rendre la peau douce, les ongles brillants, les dents belles, l'haleine pure. Il connaît des pâtes infailibles, des pommades compliquées, des parfums inédits, des bains favorables et ces bonbons secrets qui contraignent Eros. Quels charmants sujets d'entretien avec une jolie femme et quelle exquise récompense quand il provoque ainsi son étonnement et son admiration !

Mais le luxe de la parure et des bijoux ne lui suffit pas. Il désire un faste plus positif et plus stable : un bel appartement richement meublé, une « folie », des domestiques impeccables.

Avant que Mercier l'écrive, il sait que « le mérite, le talent, le génie, la vertu ne sont rien chez l'homme qui va à pied » ; et aussi qu' « une voiture est le but où veut atteindre chaque homme dans le chemin scabreux de la fortune (1) ». Il en a deux à Paris et n'hésite pas à crever ses chevaux pour aller ventre à terre malgré l'encombrement des rues. Rien ne lui est plus agréable que de donner un repas où la belle ordonnance des services, l'abondance des mets, la profusion des vins le disputent à l'élégance des cristaux comme à la richesse de l'argenterie. Il jouit démesurément quand, de passage dans une ville, il rend les politesses qui lui ont été faites avec la même magnificence et le même appareil que s'il avait possédé toujours en cet endroit maison montée et serviteurs diligents.

Attirer l'attention, se mettre en évidence, voilà le mobile intime de sa vie. Sur la scène du monde, il veut représenter les personnages de premier plan et non ces figurants anonymes aux gestes synchrones, aux attitudes figées, dont la voix prudente se fond dans l'ensemble des chœurs. Il exige que sa personnalité paraisse toujours en vedette. Dans un salon, il triomphe par son élégance, son charme, son esprit ; dans la ville où il séjourne, il ébahit les habitants par son luxe, ses folies, ses dépenses ; dans les hôtelleries, il

(1) Mercier. *Tableau de Paris*.

bouleverse le personnel par son train, son tapage, ses exigences; dans le tête-à-tête amoureux, il se dévoile le plus vigoureux des mâles, et parmi les coquins il en remontre aux plus habiles. Dons naturels, originalité des manières, excentricité des moyens, il emploie tout en faveur de cette continuelle parade. Craignant sans cesse de passer inaperçu, il n'hésite jamais ni à exalter lui-même son mérite, ni à prononcer en tous lieux sa propre apologie. C'est un vantard. Il entretient le monde entier de ses exploits, de ses amours, de ses projets. A la moindre occasion, il se met en avant, se propose en exemple, déploie ses talents, ses avantages, sa supériorité. Quoi qu'il arrive, il sait se présenter sous un jour favorable. Jamais il ne se laisse voir dans une posture infamante, jamais il n'avoue une faiblesse irrémédiable. Constamment préoccupé de sa réputation, il va jusqu'à se prévaloir de ses méfaits, quand il craint, à juste raison, qu'on ne lui en fasse un grief. Le mal qu'il a commis, il l'assimile à une bagatelle sans importance; il se garde de s'y appesantir ou l'enveloppe habilement d'une infinité de circonstances atténuantes et de prétextes fallacieux.

Il lui faut une galerie : prolix et actif, il ne parle et n'agit que pour elle. C'est pour la galerie qu'il est prodigue, double ses mises et perd en souriant des sommes excessives. C'est pour la galerie, de préférence à son intérêt, qu'il exécute

ses machinations cabalistiques, se prévalant ainsi d'un pouvoir inconnu de tous. C'est pour la galerie, presque toujours, qu'il se montre généreux, bienveillant; pour elle qu'il cultive son esprit et meuble sa mémoire; pour elle qu'il est beau, pour elle qu'il est brave.

Et la galerie applaudit. « Les applaudissements me mirent au faite du bonheur (I, 38). » Pour eux, il a tout entrepris et tout sacrifié. Ils provoquent en lui un indicible enivrement. On a toujours représenté Casanova comme un jouisseur effréné, constamment à l'affût de tout ce qui est distractions, délices, gaieté, joie; il a été baptisé « Chevalier du plaisir (1) ». Exacte et charmante définition! Mais il ne faut pas oublier qu'à ses yeux le plaisir le plus incomparable, celui qui domine tous les autres, celui qui contient en lui-même toutes les jouissances, toutes les voluptés, tous les bonheurs, c'est la satisfaction de sa vanité.

Il ressemble au toréador dans l'arène : sous mille et mille regards, il a combattu le monstre avec une grâce précise, une agilité téméraire; il l'a étourdi, éreinté, meurtri, abattu. Et pendant que la brute agonise, il se redresse, doré, svelte, glorieux, se cambre en une pose avantageuse et salue dans un geste théâtral l'enthousiasme de la

(1) Ph. Monnier : *Venise au XVIII^e siècle*, p. 314.

foule, le tumulte des mains battantes et le délire des vivats.

Grisé par les applaudissements, ensorcelé par les mots flatteurs, les sourires bienveillants, les mines approbatrices, les compliments enchanteurs, Casanova perd la tête. Il perd surtout la mesure : ses habits deviennent plus riches, ses bijoux plus nombreux, ses prétentions plus hautes. Sa confiance en soi tourne en fatuité, en outrecuidance. Il devient le pire des fanfarons, le dernier des cabotins. Prétentieux, arrogant, insupportable, il en arrive effrontément à s'estimer le plus malin et le plus séduisant des hommes. Un jour, ayant ébloui quelques nigauds en organisant une opération cabalistique qui est une immense pantalonnade, il nous confie : « ...ravi de mon rôle de magicien dans lequel j'étais tout étonné de me trouver aussi habile (II, 70). » Une autre fois, il entreprend de circonvenir une belle voyageuse accompagnée d'un barbon, et il écrit sans sourciller : « Je possédais au physique tout ce qui peut constituer un amant parfait (II, 97). » Au moment de partir pour son premier voyage en Hollande, croyant tenir en main les destinées du royaume, il déclare : « Ayant informé M^{me} d'Urfé que j'allais en Hollande pour le bien de la France... (III, 302). » Enfin, après lecture de l'Iliade et de l'Odyssée, pendant huit jours de sagesse forcée, il pense avoir découvert

des aperçus curieux, nouveaux et inédits qui vont révolutionner les commentateurs d'Homère!

Ses gestes, ses paroles, ses pensées, ses entreprises, tout ce qui émane de sa personne lui semble sublime. Son amour-propre s'exagère en manie. Sa suffisance tourne en sottise. Il devient fou de gloriole, d'ostentation, fou d'insolence et d'impudence, fou jusqu'à gâcher pour une minute d'exaltation le succès parfois si patiemment acquis. Sa vanité, rendue frénétique, prend les proportions d'une passion déchaînée. Elle le rend odieux, grotesque même, et fait oublier ses qualités les plus évidentes : « Si la vanité ne renverse pas toutes les vertus, au moins elle les ébranle toutes (1). » Elle obscurcit même le clair regard qu'il sait jeter sur les hommes et sur les événements. Dans l'incessante lutte pour la vie, et surtout la vie d'aventures, elle lui enlève ses moyens, subtilise sa chance et le laisse désarmé devant cette galerie pour laquelle il paraissait naguère. Ainsi, ce même torero qui aspirait hier à pleine poitrine le vent triomphal de l'ovation, demain, s'il se fie trop à lui-même, s'il manque d'une ligne une volte, une passe, une estocade, se laissera surprendre par la brusque fureur du taureau, roulera pantelant dans l'arène ou fuira, éperdu, sous les huées, les quolibets et les sifflets de la foule.

(1) La Rochefoucauld.

Ces chutes sont cruelles à Casanova. Mais il est Casanova, c'est-à-dire l'homme aux perpétuels recommencements. Phénix de la vanité, il renaît toujours de ses cendres pour se délecter indéfiniment de fanfaronnades et de jactance : « Les passions les plus violentes, dit La Rochefoucauld, nous laissent quelquefois du relâche, mais la vanité nous agite toujours. »

*
* *

A cette insatiable vanité, l'aventurier joint un égoïsme abusif.

Quoi? Ne connaissons-nous pas un Casanova digne d'estime par sa bonté, son indulgence, sa générosité? Ne le savons-nous pas capable de dévouement? N'a-t-il pas écrit à la fin de sa vie : « Il est si doux de faire quelque bien, qu'aujourd'hui que je n'ai plus rien, le souvenir des heureux que j'ai faits, souvent à peu de frais, est à peu près la seule volupté que je goûte? » (IV, 464). Mais nous le connaissons aussi comme un excellent comédien, aimant à vanter à tout propos la sensibilité de son âme, et n'hésitant jamais à tirer du style larmoyant quelques jolis effets. Quel homme n'accumule les contrastes et même les contradictions? A l'analyse, sa générosité apparaît comme un incident, quand elle n'est pas un calcul. L'égoïsme constitue le fond de cette nature.

Egoïste, il l'est profondément, intensément. Il attire à lui, pour son seul usage, tout ce qu'il peut acquérir dans le domaine de l'utile ou dans celui de l'agréable. Sa personnalité devient son propre objet, son but et sa fin, son moi seul suscite quelque intérêt. Au déclin de la vie, il écrivait à Opitz avec un cynisme agrémenté de préciosité : « Je me suis aperçu sans rougir que je m'aime plus que personne; mais notez que je rougis de ce que je ne rougis pas; et cette érubescence secondaire me justifie vis-à-vis de moi-même car des autres je ne me soucie pas (1) ». Il n'a pas attendu l'âge de soixante-six ans pour faire cette constatation.

Sans doute, tout être vivant doit assurer les fonctions de son organisme et l'épanouissement de sa personnalité : c'est une condition indispensable à sa conservation, une nécessité légitime, un droit. Et, comme l'homme vit en société, il peut exiger l'aide et la protection de ses semblables. Mais, à son tour, il assume le devoir de les aider et de les protéger dans la mesure de ses moyens. Ainsi, l'intérêt particulier se fond dans l'intérêt général.

L'égoïste revendique ses droits et refuse d'accomplir ses devoirs. Il prend et ne veut pas donner. Il ressemble à l'avare qui enfouit l'or dans ses coffres sans le faire fructifier, et ne s'aperçoit pas

(1) Lettre à Opitz du 11 juillet 1791.

qu'en agissant ainsi il porte tort à tous et surtout à lui-même, car cet or, mis dans la circulation, le rendrait plus riche encore en favorisant le travail et la production d'autrui. L'égoïste veut ignorer la grande loi des échanges : c'est à lui seul qu'il rétrécit son horizon ; c'est sur lui seul qu'il concentre tout le produit de son activité et tout ce qu'il confisque à l'activité des autres. Il manque de ce noble rayonnement qui éclaire l'œil des héros, illumine l'auréole des saints, ou, plus simplement, harmonise dans la concorde la vie des hommes bienveillants.

Tout a contribué, il est vrai, à rendre Casanova le plus parfait des égoïstes. Enfant, il ne sentit autour de lui qu'indifférence, sauf peut-être chez Marzia et M. Baffo, trop âgés pour l'influencer. Parmi ses camarades, ses maîtres ou ses protecteurs, qui aurait pu lui donner en exemple, le désintéressement et la véritable bonté ? Ses contemporains avaient l'attendrissement et les larmes aussi faciles que factices ; au-dessous, des cœurs froids et fermés. Jeté dans la vie sans ressources, sans soutien, il dut s'ingénier pour vivre comme pour jouir, et s'accoutuma de bonne heure à tout rapporter à ses besoins et à son plaisir. N'ayant pas fondé de foyer, il ne soupçonna jamais les sacrifices nécessaires à la protection d'une famille, à l'éducation des enfants ; il a ignoré ce dévouement simple et naturel journallement manifesté dans les traverses, les peines, les mala-

dies de ceux qui nous sont chers. Même les obligations contractées entre concitoyens, entre voisins, restèrent étrangères à cet éternel vagabond. Il se libéra de tout souci, hors pour lui-même. Il contracta très tôt et conserva toujours une mentalité de vieux garçon confiné dans le cercle étroit de la satisfaction personnelle et immédiate. Son altruisme se passe en phrases ou en velléités.

Il pense à lui, uniquement à lui, toujours à lui. Sa propre personne devient la chose la plus précieuse, la plus choyée et la plus admirée de la terre : ce qui la flatte, la caresse ou l'exalte est bon ; ce qui la contrarie, la déprécie, la blesse est mauvais. Ainsi, l'égoïsme, chez Casanova, devient la pierre de touche de tout jugement et de toute action. Cet égoïsme est si réel, si convaincu, si enraciné, qu'il atteint l'inconscience et aboutit à un cynisme naïf. On en trouve une preuve, entre cent autres, dans les amours de l'aventurier avec Lucie.

Jeune adolescent, il villégiature chez de riches Vénitiens en leur villa de Paséan. Lucie, fille du concierge, assure son service particulier. Elle est charmante, mais Canasova, bien timide encore, n'ose pas dépasser avec elle certaines privautés cependant assez lestes. La belle enfant, mise en goût, désirait probablement mieux. Quoi qu'il en soit, après le départ du jeune homme, elle se laissa enlever par le premier venu, en l'espèce une brute. Et notre héros de

se lamenter : « Ce qui me désolait, c'était de voir en perspective cette malheureuse fille dans la misère et peut-être dans l'opprobre, détester mon souvenir et me haïr comme première cause de son malheur. » (I, 122.) Donc ce n'est pas l'infortune de Lucie qui le touche, ni sa déchéance, dont il aura quelques années plus tard la confirmation dans un mauvais lieu de Hollande; ce qui le peine, c'est l'idée de se sentir critiqué, et surtout ce qui le vexe, c'est d'avoir agi en béjaune. Tout l'égoïsme vaniteux de Casanova ressort de ces quelques lignes.

Plus tard, il s'évitera pareils regrets en montrant plus de décision et moins de scrupules. Pour arriver à ses fins, tous les moyens lui seront bons. On sait lesquels : ils constituent la cuisine préparatoire qui lui permet de mettre ventre à table au festin de la vie. Ils sont justifiés à ses yeux par le résultat convoité, c'est-à-dire son propre intérêt et sa perpétuelle satisfaction. Il prend son bien où il le trouve. Bonheur, richesse, joie, seront, à son avis, bien mieux goûtés par lui que par n'importe qui. Il ressemble à cet écrivain qui ne rendait jamais les livres empruntés sous prétexte de les utiliser avec discernement au lieu de les laisser moisir dans une bibliothèque inviolée. Casanova édifie sa fortune et son plaisir aux dépens de la fortune et du plaisir d'autrui. Il trouve cela tout naturel.

Il exploite ses semblables avec sérénité. Mais

son arrivisme se pare d'agréments et de séductions. Il réalise ce prodige d'enjoliver la passion la plus méprisable en mettant au service de son égoïsme un véritable génie. Il rend le vice sympathique, le cynisme aimable, la honte gaie, avec un art incomparable. Et pendant presque toute son existence, il a seulement provoqué, à la place de la colère ou de l'indignation, quelques haussements d'épaule accompagnés de sourires indulgents et un peu complices. C'est le plus merveilleux comme le plus paradoxal de ses triomphes.

IV

SON INDÉPENDANCE

Par sa nature, par son éducation, par le développement même de sa personnalité, et plus encore pour satisfaire sa vanité comme son égoïsme, Casanova est l'homme le plus indépendant du monde. Il ne peut supporter ni gêne, ni contrainte, ni morale, ni lois. Il veut se sentir à l'aise aussi bien dans sa voiture et dans son lit que dans l'exécution de ses entreprises ou la réalisation de ses canailleries. Mis en présence d'un obstacle, il le brise ou le tourne, mais passe outre. A tout âge, à quinze ans comme à soixante-dix, il s'est efforcé d'acquérir ou de proclamer cette chère indépendance. Il l'a manifestée dans ses passions, ses idées, ses mœurs, ses actions. Quand, par hasard, les circonstances l'obligeaient momentanément à plier l'échine, il se

croyait le plus malheureux des humains jusqu'au jour où il pouvait s'émanciper à nouveau. Il prétendait avoir ses coudées franches, et faisait tout pour y parvenir.

Seulement, sa conception de la liberté était un peu spéciale. Il lui donnait une valeur excessive, une étendue sans limites. Grâce à elle, tout lui semblait permis. Il la revendiquait bien haut, mais sans s'inquiéter de celle d'autrui. C'est à la jouissance d'une émancipation intégrale et complète qu'il a consacré la majeure partie de son activité. Inutile de dire qu'il ne l'a trouvée nulle part, même pas en lui-même. Il s'en est toutefois donné l'illusion. Et s'il n'a pu acquérir la liberté, au moins s'est-il octroyé toutes les libertés possibles.

L'organisation entière de sa vie tend à l'indépendance. Dans son jeune âge, ses parents le laissent végéter à sa guise et sa grand'mère Farusi l'admire trop pour lui imposer une discipline quelconque. Ses frères, ses sœurs tentent l'aventure chacun de son côté ou se casent sans qu'il ait à s'en préoccuper. Il ne consentit jamais au mariage, estimant que la plus indulgente épouse serait encore un embarras. Plus tard, au cours de ses pérégrinations, s'il rencontre parfois quelqu'un des bâtards dont il sema le monde, ils'exclame, admire, larmoise, donne une somme d'argent, part et n'y pense plus. Chaque fois qu'il le peut, il évite soigneusement tout

emploi ou profession qui serait susceptible de le retenir quelque part et l'attacher à quelque chose. Avoir un domicile fixe, c'est même pour lui sujétion inconnue; sa vie se déroule au hasard des chambres d'auberge, des locations plus ou moins confortables et des hospitalités plus ou généreuses. N'appartenant à aucune cité, à aucune patrie, il n'accorde qu'une obéissance minime et passagère aux lois et aux coutumes des pays traversés. « Plaisante justice, qu'une rivière ou une montagne borne! » La célèbre boutade de Pascal semble lui dicter sa conduite. Ainsi se trouve-t-il dans les meilleures conditions pour agir à sa guise et faire ce qui lui plaît.

La liberté de l'aventure renouvelée sans répit devient indispensable à son genre de vie. Il importe qu'il soit son maître, qu'il puisse à son gré se trouver aujourd'hui à Paris, dans huit jours à Lyon, dans un mois à Rome pour jouir de tous les plaisirs, utiliser les avantages de toutes les situations. Rien ne peut s'opposer à son indomptable indépendance. Il a trompé la surveillance des mères, des tuteurs, des maris, des amants, triché au jeu, renié sa parole ou sa signature, mais il est arrivé à son but qui consiste à se divertir sans entraves et sans modération. D'ailleurs, l'objet de ses passions ne le domine guère qu'au moment où il en profite. Une fois assouvi, il se détache de la satisfaction acquise pour chercher autre part, en toute latitude, un divertissement

plus vif et pour varier ses exploits. Même les femmes dont la possession lui avait demandé de longs et patients efforts ne le retenaient guère. Il a écrit en toute sincérité : « J'ai aimé les femmes à la folie, mais je leur ai toujours préféré la liberté (II, 250). »

Il se montrait également jaloux de sa liberté de pensée.

En lui, point de philosophie originale ou simplement logique ; ses idées sont en général avancées, mais peu stables, et varient au hasard de ses lectures ou de ses conversations. Pour qu'une idée lui plaise et qu'il l'accueille avec faveur, il suffit précisément qu'elle lui paraisse affranchie des vieux dogmes, des anciennes métaphysiques, et qu'elle porte un cachet d'indépendance batailleuse. A cette condition seulement, il se dira « philosophe ». C'est une appellation reluisante, mais vague. Elle lui permet d'emprunter tour à tour le déisme de Voltaire et l'athéisme de Diderot, la critique de Bayle et le matérialisme du baron d'Holbach. Avec les éléments les plus divers, il se compose un mobilier philosophique assez riche, quoique un peu dépareillé et sentant le bric-à-brac. Comme beaucoup de ses contemporains, il a vite fait d'expliquer Dieu, l'âme ou le monde par une entité aussi mystérieuse : la nature. Quand il se trouve à court, il remplace les raisonnements par des

sophismes et les arguments par des traits d'esprit. A un homme « instruit dans l'ancien goût » il objecte : « Je lui répondis que ce système (de Copernic) ne pouvait être que celui de Dieu puisqu'il était celui de la nature, et que l'Écriture Sainte n'était pas le livre dans lequel les chrétiens pouvaient apprendre la physique. » (II-119). Au fond, la spéculation pure lui importe peu. Il est trop positif pour s'embarasser de métaphysique et préfère la réalité à ses causes. Il pensait avoir assez philosophé quand il avait bâti quelque beau raisonnement bien spécieux, quand il avait enfermé son adversaire dans un dilemme, en un mot, quand il avait brillé et cru manifester les pensées et l'intelligence d'un homme libre.

Si sa métaphysique reste indécise, sa morale apparaît pleine de précisions. La conquête du bonheur constitue le but suprême de la vie. Quiconque n'admet pas cet axiome est un imprudent ou un sot. A chacun de rechercher ce bonheur où bon lui semble ; et cependant il ne consiste ni dans de vaines rêveries, ni dans d'inaccessibles visées. Nous le trouvons tout près de nous ; encore, s'agit-il de savoir le cueillir au moment voulu et d'en profiter à temps. Il existe tout entier dans le plaisir, en particulier dans celui des sens. Eux-seuls ne nous trompent pas : « J'aimais, j'étais aimé, je me portais bien, j'avais beaucoup d'argent, je le prodiguais pour mon plaisir et j'étais heureux. » (V-368). Telle est la

conception casanovienne du bonheur. La vie se fait belle pour qui sait en user. Hâtons-nous d'en profiter, mais surtout, mettons-nous dans des conditions suffisantes d'indépendance pour pouvoir en jouir à notre aise. La mort viendra toujours trop tôt, et la mort est la fin de tout. L'essentiel consiste à considérer les choses avec un optimisme averti : « Il est certain que personne n'est également heureux ; qui pourrait juger du bonheur de son semblable ? C'est un objet purement relatif et qui dépend du caractère autant que du concours des circonstances, c'est-à-dire, du hasard. Vous ne prouverez pas davantage que la vertu seule rend heureux ; il faut laisser cette croyance consolante, mais absurde, à des pythagoriciens encroûtés, car il est des vertus dont la pratique exige des combats et cause de la douleur ; or, douleur et bonheur sont deux termes qui s'excluent. » (VI, 407). Donc, point de vaines formules. La vertu, on la pratiquera par surcroît si elle ajoute aux jouissances actuelles un plaisir surérogatoire. C'est tout. Mais c'est assez pour montrer Casanova comme le champion le plus convaincu et le plus actif de l'indépendance individuelle en morale théorique et pratique. A vrai dire, nous étions déjà suffisamment éclairés sur ce point.

En matière de religion, Casanova affecte une complète incrédulité. S'il affiche incidemment

une certaine tolérance, c'est par prudence ou par calcul. Mais il possède trop d'impétuosité naturelle et trop de confiance en lui pour adopter longtemps cette attitude. Il veut secouer tous les dogmes parce qu'ils constituent, à son avis, de funestes entraves à la liberté de la pensée et à celle de la passion. Adversaire acharné des croyances révélées, il ne peut s'empêcher de proclamer sa conviction. Pour lui, religion égale fanatisme; c'est une sorte de maladie répugnante dont il faut se garder si l'on tient à conserver sa dignité d'homme. « Vous savez, mon cher lecteur, que rien ne se communique aussi facilement que la peste. Or, le fanatisme, quel qu'il soit, qu'est-il sinon une infection de l'esprit? » (II, 158). Il s'estime trop instruit et trop averti pour tomber dans un pareil vice. Infatué des doctrines nouvelles autant par snobisme que par persuasion, il pense avoir atteint la vérité par la force de la raison et les ressources de la critique. Il pose à l'esprit fort, blâme avec ostentation les préjugés du vulgaire, accable de sarcasmes les déshérités qui ne possèdent point ses lumières et raille sans discrétion, sans mesure, tout ce qui provoque la vénération des croyants. On trouve un peu partout dans les Mémoires ce ton de persiflage; il n'est pas toujours dépourvu de sel, mais il s'abaisse par trop souvent aux plaisanteries les plus piétres, aux équivoques les plus lourdes, sans valeur aucune,

sinon pour prouver que cet intransigeant esprit fort manquait parfois d'esprit.

Ces sottises auraient-elles été dictées par la jalousie mêlée d'admiration que l'aventurier éprouvait pour Voltaire? Pensait-il, en l'imitant dans ses gamineries, l'égaliser dans son génie? Procédé regrettable! Casanova, adepte éclairé du rationalisme scientifique alors à son aurore, avait assez d'intelligence, assez de savoir, pour parler avec plus d'autorité et plus de sérieux. Sans vouloir discuter la valeur de ses doctrines, il n'en était pas moins placé à l'avant-garde de son temps au milieu d'une élite qui commençait à découvrir à la pensée humaine de libres perspectives. Mais, une fois de plus, sa vaine jactance l'a desservi et conduit à des maladroites.

Indépendant, il l'est aussi dans ses idées politiques. De même qu'il abomine les dogmes et les préjugés, reliquats de croyances mortes, de même il hait le despotisme et l'arbitraire qui violent la liberté individuelle et ne correspondent plus aux aspirations modernes. Il se montre trop bien informé des nécessités sociales pour ne pas saisir les imperfections des différents régimes politiques en vigueur : vice de cette monarchie absolue qui agonise en France par la veulerie, l'égoïsme d'un Louis XV et l'incapacité d'un Louis XVI; décadence de la République Vénitienne dirigée par une aristocratie devenue sceptique; ruine de l'Espagne figée dans un stérile

intolérance; tracasseries du militarisme prussien; terribles fantaisies de l'autocratie russe. Gouvernements, institutions, lois, ne se soutiennent plus que par la force acquise et par la résignation des peuples. Il prévoit l'écroulement prochain des vieilles institutions européennes.

Mais, dans le trouble de l'heure présente, quelles vertus remplaceront les vices anciens? Casanova manifeste une confiance très limitée dans l'intelligence, la bonne volonté ou le désintéressement humain, surtout quand il s'agit de choses de l'État. L'histoire lui a révélé la longue série d'exactions, de violences, d'injustices déroulées dans la suite des âges, et, fort de cette expérience, il refuse aux temps nouveaux le privilège d'apporter aux hommes la paix et le bonheur. Il sait qu'aux époques de perturbations sociales, bien rares sont les dirigeants dont le regard aigu peut discerner la lumière, et la poigne solide imposer l'ordre. Il n'ignore pas non plus que la gloire d'un siècle provoque fréquemment la débâcle du siècle suivant. Aussi se garde-t-il de proposer une formule. Il attend cependant l'ère de la liberté individuelle où chacun pourra contribuer à la grandeur et à la prospérité publiques selon ses moyens et selon ses talents. L'important, c'est d'affranchir le citoyen de l'arbitraire. Tout ce qui sent la tyrannie paraît odieux à Casanova. Mais il ne veut pas voir la tyrannie actuelle remplacée par de nouvelles

vexations. Enfermé au château de Dux, il suivait avec angoisse les progrès et les fureurs de la révolution française, poursuivie par quelques énergumènes à l'avantage de quelques profiteurs. Il en était navré jusqu'à l'écoeurement, et pendant les dernières années de sa vie, il n'imaginait pas d'épithète plus injurieuse et plus péjorative que le terme de « jacobin ».

Comme les despotismes qui oppriment, il exécra les servilités qui dégradent. Que sont ces grands dont l'honneur suprême consiste à tenir l'étrier du Roi ou à lui passer sa chemise ? Il voit avec pitié Louis XV appuyé sur l'épaule d'un d'Argenson comme sur celle d'un valet ; il souffre d'entendre le maréchal comte de Löwendal, vainqueur de Berg-op-Zoom, répondre sur un ton protocolaire à la reine de France que le ragoût dont elle se délecte est effectivement une fricassee de poulets. Si la faculté de se montrer plat courtisan devient le plus bel attribut de la puissance ou de la gloire, que penser de ceux qui avilissent à tel point cette puissance et cette gloire ? Casanova aperçoit chaque classe de la société prosternée devant la classe supérieure. Ainsi du plus petit au plus puissant, tous s'inclinent dans une attitude d'humiliation et de mensonge. Que chacun reprenne sa dignité et soit honoré selon ses œuvres et ses mérites. Et la pensée du Vénitien va rejoindre, à travers les temps, la sagesse et l'harmonie des Républiques

antiques... En attendant il joue des coudes pour s'assurer la liberté d'acquérir, au milieu du trouble actuel, honneurs, richesses et succès.

*
* *

Au fond, toutes les idées philosophiques, morales, religieuses ou politiques de Casanova apparaissent superficielles, déclamatoires, en un mot banales. Pourquoi préféra-t-il ces idées-là et non pas d'autres? D'abord par conviction, à cause de sa très réelle indépendance d'esprit. Ensuite par commodité, car elles convenaient parfaitement à son genre de vie. Enfin (et peut-être surtout) par ostentation, parce qu'elles lui permettaient de se distinguer du vulgaire, même au dépens de quelque scandale, ce qui ne lui déplaisait pas. En tout cas, une fois adoptée cette attitude d'émancipation, il ne manqua pas de revendiquer très haut, aussi souvent que possible, sa liberté de conscience, de pensée et d'action.

Cela n'allait pas sans danger et, partant, sans mérite. Si ses intempérances d'action lui donnaient parfois maille à partir avec la police ou les tribunaux, c'étaient, en quelque sorte, inconvénients prévus et risques professionnels. Mais ses intempérances intellectuelles et morales offensaient de trop grands intérêts et choquaient des

puissances trop redoutables pour ne pas comporter de graves conséquences. Il se heurtait sans cesse aux prérogatives de l'Église et de la tradition. Que Malesherbes ait, malgré son mandat, favorisé l'Encyclopédie; que Voltaire ait pu batailler toute sa vie contre les despotismes; Malesherbes était Malesherbes, Voltaire était Voltaire. Mais Casanova n'était que Casanova, un assez pauvre diable que l'on pouvait supprimer, s'il devenait trop gênant, sans alarmer beaucoup l'opinion publique. Dans ce siècle où tous semblent impunément se moquer des vieux principes et des pouvoirs établis, quelques-uns cependant paient cher leurs imprudences. Pour ne parler que de la France, c'est en 1749 que Danry, soi-disant chevalier de Latude, fut embastillé pour une mauvaise plaisanterie envers M^{me} de Pompadour; c'est en 1762 que Calas fut roué vif pour avoir affiché un calvinisme irréductible; c'est en 1766 que La Barre, presque un enfant, fut décapité et brûlé pour quelques fanfaronnades irréligieuses. Casanova ne devait pas ignorer ces tragiques histoires et bien d'autres encore. Et, précisément, la période la plus active de sa vie, celle où il se montre avec affectation, philosophe, franc-maçon, magicien, athée, libertin, cette période s'étend de l'emprisonnement de Latude au supplice de La Barre.

Il est le perpétuel indiscipliné, le perpétuel révolté. Il prend le contre-pied de toute règle et

de tout principe, proteste avec véhémence contre les prétentions du douanier qui veut fouiller sa malle et contre l'autorité du Pape. Il ne manque pas une irrévérence, pas une insulte. Il s'affiche, cultive le dérèglement et la rébellion, recherche la compagnie de quelques agités, exaspère des ses rodomontades les gens qu'il a jugés fanatiques ou rétrogrades. Ceux-ci ont la rancune tenace et la dent dure. Il le sait, les brave quand même et emploie son ingéniosité à esquiver leurs représailles. Il n'en a pas moins été jeté sous les Plombs pour « mépris public de la Sainte Religion ». Et l'on ne peut s'empêcher de penser que s'il connut les prisons de Madrid et de Barcelone, ce fut bien moins pour les motifs romanesques exposés dans les *Mémoires*, qu'à cause de sa réputation d'homme impie et dangereux.

Tout ce qui peut attenter à sa chère liberté provoque en lui une immédiate réaction de défense. Sans cesse il se tient sur ses gardes et reste méfiant au milieu même des abandons et des succès. Mais, chez lui, cette méfiance se double d'une susceptibilité d'écorché vif. Il n'accepte aucune contradiction, aucune remontrance. Un geste, un regard, un sourire, l'aparté de deux personnes qui parlent bas, tout lui semble évoque, suspect, tout prend à ses yeux les apparences d'une menaçante contrainte. La notion d'un pareil danger ne l'abandonne jamais. S'il croit le sentir quelque part, s'il soupçonne quel-

qu'un de pouvoir empiéter sur son indépendance, sa première impulsion le porte à foncer sur l'obstacle. Hautain, grandiloquent, indigné, il vitupère, déclame, s'excite, invoque la raison, la légalité, la justice dans les circonstances où elles semblent le plus étrangères, en appelle au commandant de la place, au gouverneur de la province, à l'ambassadeur, au ministre, au prince, met en avant son influence, ses relations, ses protections, et parvient ainsi, par son arrogance et son audace, à intimider parfois les tièdes et les faibles. Mais qu'il se heurte à l'inflexibilité d'une consigne, à l'inviolabilité d'un édit, à l'entêtement ou à la force, en définitive à tout ce qui l'incommode et le blesse, alors ce sont des colères épouvantables, des fureurs qui l'étranglent. L'amour-propre s'en mêle. Ceux qui entravent sa liberté de jouir, de paraître, ceux qui ne se plient pas à sa volonté ou à ses caprices, ceux-là sont des misérables. Même s'il a tort, surtout s'il a tort, il leur souhaite du plus profond de son cœur les pires catastrophes. Il s'exalte à se représenter les désastres, les tortures dont il voudrait les accabler : « Je brûlais du désir de vengeance... Je me voyais à la tête du peuple prêt à exterminer le gouvernement qui m'opprimait : je massacrais sans pitié les aristocrates. Tout devait être pulvérisé. J'avais la fièvre du délire ; je connaissais les auteurs de mon mal et mon imagination en détruisait la source... » (III, 49). L'échec le

plus insignifiant, l'assujettissement le plus banal prennent à ses yeux les proportions de désastreuses humiliations et déchaînent sa rage. Quelque cinquante ans après son premier dépit amoureux, il sent encore vivement l'outrage en songeant au galopin qui l'a supplanté auprès de la jolie Bettine, et il écrit : « Trompé, humilié, maltraité, devenu un objet de mépris pour un Cordiani heureux et triomphant, je passai trois heures à ruminer les plus noirs projets de vengeance. Les empoisonner tous deux me paraissait peu de chose dans ce terrible et malheureux moment. » (I, 44).

La colère chez lui devient si violente, elle bouleverse à tel point son système nerveux qu'elle s'accompagne de malaises physiques : « Je sentis en même temps frémir mes cheveux et j'éprouvai une affreuse douleur à la plante des pieds. » (VI, 44). Pour cette âme immodérée, la vengeance apparaissait comme un bienfait, une incomparable compensation : « Soit vice, soit vertu, la vengeance ne s'éteint jamais dans mon cœur que lorsqu'elle est satisfaite. » (V, 122). Il ne disposait pas heureusement d'un pouvoir suffisant pour la satisfaire toujours. Mais il a conservé de terribles rancunes. C'est en les entretenant, en les caressant jusqu'à sa fin, que cet indépendant s'est procuré dans les ruines mêmes de sa liberté, ses dernières et ses plus âpres jouissances.

*
* *

Vanité, égoïsme, indépendance, voilà les expressions essentielles de la personnalité casanovienne. Si l'aventurier nous amuse et, trop souvent, nous horripile par sa vanité fanfaronne, s'il nous répugne par son égoïsme, il est certain aussi qu'il nous plaît par son perpétuel appétit de liberté et par la crânerie avec laquelle il le manifeste et le défend. Cette passion d'indépendance imprègne sa personnalité et lui communique un cachet, un relief distinctifs. Sans doute, il l'utilisa trop souvent à l'assouvissement de convoitises abjectes et à l'accomplissement de vilaines actions. Mais elle a dissimulé ses vices et ses méfaits sous cette belle allure entreprenante et hardie qui lui est particulière. Elle lui donne du panache. Les aventuriers de son temps, cependant nombreux et divers, ont quelque chose de plus incomplet, de plus contraint. Malgré leurs efforts, ils sentent davantage la crapule et les bas calculs. Ou, s'ils possèdent plus de force dans le mal et, pour ainsi dire, plus de fond, ils se montrent plus sombres, plus nerveux, plus brutaux. Aucun ne peut égaler Casanova parce qu'aucun ne parvient à atteindre un si haut degré de désinvolture aussi bien dans la pensée que dans les actes. C'est le secret de son charme et de son attrait.

V

LE VRAI CASANOVA

« Me voici, moi ! et je ne puis être autrement. »

(Paroles prononcées par Luther à la Diète de Worms).

Bien des sages ont dit : « Je sens deux hommes en moi ». Formule assez heureuse si l'on entend mettre en relief le conflit incessant qui oppose les instincts de l'individu aux lois religieuses ou sociales destinées à les réfréner. C'est un raccourci imagé, une manière de personnification de la lutte éternelle entre le bien et le mal, la chair et l'esprit, l'ange et la bête. Saint Paul écrivait aux Romains : « Je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas (1) ». Cette répartition des valeurs place la victoire ou la défaillance de la volonté sur le terrain d'une morale déterminée, rapporte toute

(1) *Épître aux Romains*, VII, 17.

manifestation individuelle à une série d'actes-types, et permet de classer ceux qui les accomplissent parmi les bons ou parmi les méchants.

Il n'en est pas de même au point de vue psychologique. Un dualisme aussi étroit ne saurait convenir à la multiplicité des éléments dont la texture toujours complexe constitue notre personnalité. Celle-ci comporte, en effet, non seulement une succession d'orientations parfois divergentes, mais elle admet encore la coexistence d'états psychologiques assez dissemblables entre eux. Elle peut varier d'un instant à l'autre d'après les affinités spéciales au sujet, l'originalité de ses réactions propres, le degré de souplesse ou d'étendue de ses qualités particulières; elle se trouve également influencée par les milieux fréquentés, les besognes accomplies, l'atmosphère respirée, l'époque traversée; elle pousse enfin des racines vigoureuses jusque dans le subconscient de l'individu et le domaine obscur de son hérédité. L'action tantôt successive, tantôt simultanée de ces divers éléments, leur flux et leur reflux, leurs remous imprévus, leurs alternatives et leur continuel balancement, composent ce produit toujours instable et cet ensemble toujours mouvant désignés sous le nom de physionomie psychologique. Qu'une qualité ou un vice prédominant puisse façonner cette physionomie au point de lui donner, en gros, un cachet définitif, cela se

voit quelquefois, bien que la chose soit assez rare. Tout personnage possède, en quelque sorte, plusieurs personnalités qui empiètent sans cesse les unes sur les autres.

Ceci est particulièrement perceptible chez Casanova. Il ne suffit donc pas, après avoir étudié ses qualités et ses défauts, d'en dresser deux listes, de les mettre en parallèle, puis de se demander ce qui l'emporte chez lui du bien ou du mal. Ce n'est pas la question ici. Il ne s'agit pas de juger : nous n'en avons ni les éléments, ni peut-être le droit. Il s'agit seulement d'utiliser les matériaux des précédents chapitres, de les coordonner, de les équilibrer pour tenter de saisir la clef de cette étrange personnalité.

Car, à travers les étapes de sa vie comme dans l'analyse de ses fonctions psychologiques, Casanova nous est jusqu'à présent apparu sous les aspects les plus divers et les plus opposés; dominant les événements et mené par eux; plein de sève, d'ardeur, et roulant dans d'étranges faiblesses; pourvu de dons incomparables qu'il utilise à tort et à travers, de qualités précieuses qui le conduisent aux pires fautes et de vices impétueux qui se compliquent de vertus inattendues. Approfondir séparément les principales de ses aptitudes ou mettre en évidence les expressions les plus saillantes de son caractère, constituait un travail indispensable sans doute, mais un peu factice, précisément parce que Casanova

est un fouillis toujours compliqué, un pandemonium plein de confusion où les voix les plus disparates se font entendre à la fois. L'analyse l'a désorganisé. Maintenant qu'il se trouve en quelque sorte épars devant nous, ses contradictions nous apparaissent plus graves et plus dérouterantes. Il faut éclairer ce désordre, ramasser ces membres disjoints pour les remettre chacun à sa place, reconstituer en un mot cette poupée si brillante qui vient de nous montrer quelques-uns de ses ressorts et lui donner sa véritable signification.

Casanova apparaît comme un homme infiniment séduisant qui gagne à être vu, mais qui perd à être connu.

Dès le premier contact, il captive. Avenant, gai, spirituel, très liant, il se met à la portée de tous, reste au diapason voulu et plaît aussi bien à la grande dame et au ministre qu'à l'aventurière et au filou. Il suscite une sympathie immédiate par son enjouement, son charme, sa pratique avisée des hommes et son expérience souriante de la vie. Ses incontestables qualités naturelles le placent au-dessus du vulgaire et le vulgaire s'incline devant sa supériorité précisément parce qu'elle se fait accessible. Aussi, tous ceux qui le connaissent de fraîche date raffolent-ils de lui. Il attire l'attention, s'acquiert la bienveillance et crée autour de sa personne une atmosphère de cordialité dont il tire d'ailleurs un excellent pro-

fit. Il fallait pas mal de temps ou quelque événement imprévu pour constater que ce bel étalage cachait de graves imperfections.

Ses qualités intrinsèques sont réelles, indiscutables. Seulement, il ne les développe pas et ne fait rien pour les cultiver, les condenser ou les affiner. La vie intérieure lui est inconnue. Il ignore les disciplines intellectuelles ou morales qui bandent les ressorts de l'esprit et du cœur et qui sont la source du véritable mérite. Jamais il n'a spontanément manifesté cette force d'âme, qui n'est pas toujours aimable, mais qui est virile. Tout chez lui reste en surface. C'est un dilettante et un impulsif. Aucune suite dans les idées, aucune règle dans la conduite. Il va au gré des circonstances et ne se plaît qu'à la folie du moment. Nettement favorisé, au milieu de l'extraordinaire indulgence de son siècle, par les aptitudes les plus heureuses et par une surprenante ingéniosité, il aurait dû parvenir à la fortune, aux honneurs, à la puissance, même à la vraie considération, et s'y maintenir. Sa légèreté l'a perdu. Se contentant sans cesse d'à peu près, il s'est montré tout au plus bohème assez divertissant et jouisseur assez frivole.

Il fascine comme ces beaux portraits qu'il faut regarder de loin. Grâce au modelé des chairs, à la saillie des reliefs, à la dégradation des contours, à la profondeur de la perspective, une physionomie se détache et paraît vivante au

milieu de l'air ambiant. Approchez : les lignes se brouillent, les couleurs s'empâtent. Touchez : c'est une surface plane. Tournez le tableau : c'est un simple coutil tendu sur un châssis. Casanova perd à être scruté. Il a donné toute sa mesure au premier abord. Si l'on gratte ce vernis élégant pour pénétrer jusqu'à la trame, on s'aperçoit que cette trame, malgré sa bonne qualité, ne contient entre ses fils qu'un peu de poussière et de vide.

Il a tellement négligé son perfectionnement intime que ses qualités les plus marquantes ne tardent pas à dégénérer en médiocrité. Cet homme qui se liait si facilement, qui avait fréquenté des gens si différents et sympathisé avec tant de compagnons de plaisir ou d'infortune, combien eut-il de vrais amis ? On se disputait Casanova parce qu'il était un merveilleux boute-en-train, un esprit amusant, un personnage original ; on le considérait comme un bon camarade ; et cependant, avec lui, on se tenait toujours plus ou moins sur ses gardes. Il ne manquait pas une occasion d'être agréable, serviable, généreux même. Mais à qui a-t-il jamais ouvert son cœur, à qui a-t-il parlé en toute franchise et en tout désintéressement, pour qui s'est-il dévoué sans arrière-pensée ? Il n'a pas connu la véritable amitié. Et les femmes ? Ses innombrables aventures galantes apparaissent presque toutes uniquement sensuelles. Parfois des aspirations

vagues semblent bien l'avoir élevé au-dessus du simple désir. Mais en pareil cas, il fait preuve de vanité, d'imagination, de beaucoup de littérature et de bien peu de passion. Ainsi que l'amitié, il a ignoré l'amour.

Si on le suit pas à pas dans les manifestations habituelles de sa personnalité, on voit sans cesse les qualités faciles, factices et superficielles se substituer aux qualités solides et profondes. De même qu'il remplace l'amitié par la camaraderie et l'amour par la sensualité, de même il se révèle malin plutôt qu'intelligent, pédant plutôt que savant, outrecuidant plutôt que fier, bravache plutôt que brave, impulsif plutôt que décidé, têtu plutôt que volontaire. Capricieux, hurluberlu, ne poussant jamais les choses à fond, il est l'extravagance même. Ses fureurs comme ses admirations sont excessives mais passagères et le conduisent à l'incohérence de pensée et à l'instabilité d'humeur. On a vu avec quelle prudence il évite ceux qui lui sont supérieurs pour triompher auprès des ignorants, des faibles ou des naïfs : ainsi, le plus souvent, son apparente supériorité n'est qu'une insuffisance déguisée. Il manque de cette noblesse intérieure qui s'affirme en toutes circonstances et qui survit aux catastrophes. Si, de temps à autre, il révèle d'incontestables sentiments de délicatesse, s'il se laisse aller à des mouvements de générosité et de bonté, ils sont de bien courte durée, parce que trop immédia-

tement subordonnés à son intérêt et dominés par son égoïsme étroit qui gâche tout. Incapable de se plier à aucune règle, aucune contrainte, il a tout entrepris et n'a rien achevé. Son activité n'est qu'une vaine agitation. Ayant en lui le principe de toutes les ressources, Casanova est tombé dans toutes les défaillances. Il reste un médiocre, médiocre dans ses sentiments, médiocre dans ses pensées, médiocre dans ses actions, médiocre dans tout le cours de son existence qui cependant, de loin, brille de tant d'éclat. C'est un perpétuel raté.

Comment donc expliquer l'indéniable attrait de l'aventurier ? Par l'éclat et l'originalité de ses apparences. C'est la parure reluisante sous laquelle il dissimule sa défectuosité foncière ; c'est le bel habit chargé de dorures dont il revêt tant d'imperfections et tant de vilénies. L'extérieur, la façade, la série de ses différents aspects, voilà ce qui frappe en lui. Ses seules allures de crânerie et de bravade en font déjà un personnage peu banal : nous sympathisons toujours avec celui qui nargue l'autorité, rosse le guet et n'en fait qu'à sa tête, même s'il est le plus mauvais garnement du monde, à condition qu'il soit plaisant. Casanova nous intéresse également par l'ingéniosité, la diversité des procédés mis au service de ses appétits. Nous savons qu'il n'est rien, qu'il ne vaut rien et qu'il ne veut rien de bon, et cependant il reste un maître dans l'utilisation de

ses qualités spontanées d'intelligence, d'imagination et d'action. Il nous captive par sa fantaisie, son agitation et même son impudence. C'est un problème continuel et des plus divertissants de se demander jusqu'où elles iront, quel mauvais tour le Vénitien pourra bien sortir encore de son sac et par quel nouveau subterfuge il entreprendra de se tirer d'affaire. Toute cette vie prend l'ingénieux aspect d'un décor très subtilement agencé : vu de la salle, il resplendit de belles couleurs, d'agréables proportions et même de magnificence ; hélas ! vu des coulisses, ce ne sont que portants aux formes étranges et loques dépenaillées.

Casanova est arrivé à ce résultat paradoxal de se constituer une personnalité attrayante sur un fond bien mesquin et même assez vil. Ainsi Venise, sa cité natale, semble soutenue par la masse fluide des eaux et paraît flotter sur la saumâtre inconsistance de ses lagunes. Mais elle se cramponne à quelques cent vingt îlots par un nombre incalculable de pilotis qui, malgré les eaux et les vases, vont l'unir à la masse résistante des fonds. La personnalité de Casanova, prestigieuse par ses dehors, s'appuie seulement sur une base indécise et sur quelques pilotis pourris.

*
* *

Pour éclaircir ce paradoxe et justifier ces contradictions, pourquoi ne pas aller du particulier

au général en plaçant l'individu dans sa race? Pourquoi ne pas interroger la substance obscure de la personnalité casanovienne, celle qu'il doit à l'héritage des générations antérieures bien plus qu'à ses gains personnels? C'est déceler, non l'explication dernière de ce caractère, mais quelques directives générales de son orientation psychologique.

Élégance frivole, incessant besoin de briller, appétit de jouissances qui recherche la profusion plutôt que la qualité du plaisir, raffinement un peu superficiel, goût de luxe qui s'accommode de clinquant, aisance à s'exprimer qui dégénère en bavardage, esprit facile, bienveillance intéressée, spontanéité à s'émouvoir qui ne persiste pas, facilité à comprendre qui n'approfondit guère, ardeur à concevoir plus qu'à exécuter, imagination trop vive, gaité dans la fantaisie, souplesse dans l'action, désinvolture dans les mœurs, tout cela ne représente-t-il pas, dans ses grandes lignes, la mentalité des peuples méditerranéens?

Sans doute chacun de ces peuples possède son génie propre. Mais les uns et les autres, depuis des siècles et des siècles, se trouvent en relations si constantes par le voisinage, l'intérêt, le négoce, les religions, les guerres ou les alliances, les exodes ou les invasions, que, par-dessus les caractères nationaux, s'est formé un caractère ethnographique, un type synthétique bien tranché et facilement reconnaissable. Il apparente le

Napolitain et le Tunisien, le Provençal et le Grec, le Vénitien et le Levantin, l'Arabe et l'Espagnol. Il en fait, sinon des frères, du moins des cousins. Tous ces gens-là sont plus ou moins croisés entre eux, tous ont respiré le même air, joui du même soleil. Tous ont vécu de l'existence facile qu'assure à ses riverains la belle mer favorisée, berceau de nos civilisations. Ils ont derrière eux la gloire, la richesse, la splendeur d'Athènes, de Rome, de Carthage, d'Alexandrie, de Byzance et de Fez. Pendant des générations innombrables, ils donnèrent au monde une philosophie, un art, des lois, et furent les dépositaires d'une certaine forme de vérité, de beauté et de bonheur. Qu'ils aient dégénéré, c'est une conséquence inévitable de la loi d'évolution. Mais ils tiennent de leurs ancêtres et des magnifiques civilisations au milieu desquelles ceux-ci ont vécu, des qualités développées dans la suite des âges, définitivement acquises et devenues innées. Chacun d'eux possède, en proportions variables, un peu de la lucidité hellénique, de la pondération latine, de l'habileté phénicienne, de la cautèle juive, de l'ingéniosité égyptienne, de la sagesse mahométane, de l'emphase espagnole et de la grâce italienne. Même déchus, ces hommes conservent la distinction native et la finesse aristocratique des vieilles races; mais ils accusent aussi les vices, les corruptions ou simplement la légèreté des civilisations finissantes.

Que l'un d'eux plus intelligent, plus actif, mieux doué encore que ses pareils, ajoute à ces prédispositions ataviques une expérience aiguë des temps présents pour pousser à ses extrêmes limites le besoin de paraître et la passion de jouir, il en résultera cet être distingué et désordonné, estimable et amoral, trop complexe pour être équilibré, trop ardent pour être sage, trop fécond pour être harmonieux, ce mélange de bien et de mal, ce tissu de contradictions, cet individu où se heurtent toutes les qualités, tous les vices, toutes les aspirations, toutes les lies, cet homme chez qui les plus belles facultés sont mises au service des instincts les plus crapuleux et chez qui les pires fumiers se couvrent des fleurs les plus riches, le prodigieux, l'incohérent, l'incomparable Casanova.

*
* *

Du fait qu'il est essentiellement polymorphe, qu'il contient toutes les oppositions et tous les mélanges, qu'il se montre tour à tour sympathique et répugnant, subtil et trivial, raisonnable et fou, généreux avec l'argent volé, sensible au milieu du plus parfait égoïsme, délicat dans la bassesse, pointilleux dans la malhonnêteté; du fait que l'on peut trouver en lui toutes les vertus et tous les vices selon le point de vue sous lequel

on le considère, Casanova déchaîne les admirations les plus enthousiastes et les critiques les plus cinglantes. De son temps déjà, partout où il passa, il suscita des engouements et des colères : on le traita couramment de filou, de coquin et on le vénéra comme un homme excellent, un esprit supérieur. Sans doute, ceux qu'il avait trompés, escroqués, bafoués ou ridiculisés, lui rendaient la monnaie de sa pièce. Mais pour avoir acquis, pendant un temps plus ou moins long, l'estime et la considération de personnages comme Baffo, Bragadin, Bernis, le comte de Lamberg, le comte de Waldstein, Opitz, le prince de Ligne, et tant d'autres, il avait dû manifester quelques mérites évidents. Certes, ces gens-là ne sont pas eux-mêmes toujours recommandables, mais enfin, ils ne sont pas les premiers venus et leur appréciation conserve sa valeur.

Faut-il invoquer le témoignage des femmes ? Celui de Manon Balletti ou de Francesca Buschini, dont les lettres si passionnément admiratives sont parvenues jusqu'à nous ? Celui de la mystérieuse Henriette qui lui écrivait, paraît-il, après quinze ans de séparation : « Au plus loyal des hommes ? » ou celui d'Elisa von der Recke dont la sollicitude adoucit ses derniers jours ?

Quand, longtemps après la mort de Casanova, parurent les différentes éditions des *Mémoires*, l'opinion fut très partagée et l'ingénieux Vénitien,

comme de son vivant, rencontra l'accueil le plus sympathique à côté de la réprobation la plus indignée. Sainte-Beuve ne peut se défendre d'un certain penchant pour ce grand voluptueux qui ne se laissait pas dominer par les femmes ; Jules Janin le tient pour un simple farceur, animé d'appétits grossiers ; P. Lacroix, séduit mais défiant, suppose ses récits apocryphes et pense reconnaître en eux une mauvaise plaisanterie littéraire de Stendhal ; Fr. Masson, l'historien de Bernis, n'y voit que mensonges et les rejette avec mépris. Mais à mesure que des recherches intelligentes et fructueuses mettaient davantage en lumière la valeur et l'authenticité de l'ouvrage, la personnalité de celui qui l'avait composé, attirait plus intensément l'attention. Certains Casanovistes avouent la séduction infinie de leur héros, et trouvent des excuses pour ses plus incontestables méfaits. D'autres, charmés peut-être, se récrient au nom de la morale. Et M. Octave Uzanne de plaider (1) : « Peut-on reprocher à ce Pétrone du siècle de Louis XV d'avoir montré et avoué une morale aussi décadente que celle des plus hauts personnages qu'il met en scène ?... Avons-nous le droit de discuter par une analyse trop sévère les plaisirs qu'il nous procure par la lecture de ses *Mémoires* et d'enquêter sur ses mauvaises mœurs individuelles ?... On conçoit

(1) *Revue du XVIII^e siècle*, livraison de juillet-décembre 1917.

mal la sévérité à la fois pédantesque, doctorale et hautaine avec laquelle certains des exégètes et des scolastes de ses *Mémoires* et de son œuvre parlent de ses fredaines, de ses vagabondages et de ses mauvais tours. Avec des allures de professeurs bourgeois et effarouchés, beaucoup croient, se montrant distants, éviter de se compromettre en sa société. Ils jettent du lest aux yeux de leurs lecteurs en s'efforçant de stigmatiser notre Vénitien de ces dédaigneux qualificatifs : ce *drôle*, ce *chenapan*, ce *fripou*, ce *sacripant*, et autres mots amènes réservés aux pires mauvais sujets, mis à l'index de la classe avec un bonnet d'âne.

« Il y a quelque tristesse à constater ces simulations et ces restrictions mentales auxquelles se croient condamnés, dans notre société, des esprits de moyenne envolée, qu'on se plaît à juger indépendants... Notre Giacomo ne fut cependant ni meilleur ni pire que les plus illustres personnages de la comédie humaine du xviii^e siècle ».

Ainsi, Casanova ne cesse de provoquer les discussions. Avec cet homme excessif, il semble qu'il n'y ait pas de milieu entre l'amour ou la haine, la louange ou l'insulte.

A quoi bon? Pourquoi l'accuser sans relâche ou bien l'excuser malgré tout? Pourquoi exalter ses qualités au point de dissimuler ses défauts, ou amplifier ses défauts jusqu'à effacer ses vertus? Pourquoi refuser de le voir dans son ensemble qui est une perpétuelle contradiction, une inces-

sante incohérence ? Pourquoi céder à cette manie de vouloir classer toujours, juger sans cesse, et raidir dans une attitude forcément contrainte ce qu'il y a de plus insaisissable, de plus fluide, de plus complexe, de plus déconcertant : une personnalité humaine ? Comment exiger qu'une vie de soixante-treize ans écoulee dans le siècle le plus imprévoyant de l'histoire, se soit déroulée dans l'unité et la logique ? Quand a-t-on rencontré, ailleurs que dans certains romans, un caractère tout d'une pièce ? Qui a vu un homme parfait dans le bien ou dans le mal ? Quel saint n'a jamais montré de faiblesses ou quel bandit de l'émotion ? Casanova est un homme, tout simplement : voilà le secret de ses contradictions. Il apparaît successivement bon et méchant selon l'oscillation des circonstances. Il nous intéresse par le mélange, les proportions, le dosage de ses qualités et de ses défauts. Il vit. Tout est là.

Il semble que le recul des temps soit à présent assez considérable pour éviter de prendre parti pour ou contre l'aventurier. Acceptons-le tel qu'il est, sans enthousiasme intempestif comme sans vaines récriminations. En lui se jouent les passions éternelles qui conduiront toujours l'humanité. Elles ont déterminé les fluctuations de son existence. Il faut lui savoir gré de nous les montrer sans ambages et sans fausse pudeur. Il faut lui savoir gré surtout de nous les conserver parées des expressions particulières à son

siècle et tout imprégnées encore par les parfums d'une époque abolie. Dans ses pensées, dans ses actions, Casanova montre la même insouciance, la même légèreté, le même cynisme que la plupart de ses contemporains. Il use et abuse des préjugés et des coutumes du moment. Comme tant d'autres, il utilise pour son compte « cette espèce de philosophie pratique qui, réduisant l'égoïsme en système, regarde la société humaine comme une guerre de ruse, le succès comme la règle du juste et de l'injuste, la probité comme une affaire de goût et de bienséance et le monde comme le patrimoine de filous adroits (1) ». Philosophie plus que modeste ! Casanova ne l'a pas inventée ; il l'a copieusement mise à contribution. Il est le personnage le plus représentatif du XVIII^e siècle libertin. Peut-on rendre un miroir responsable des sourires ou des grimaces qu'il reflète ? Non. Mais qu'il est intéressant parfois d'y regarder !

(1) Maximilien Robespierre : *Discours à la Convention*, le 18 floréa an II.

LES DEUX PRINCIPALES FORMES
DE L'ACTIVITÉ CASANOVIENNE

I

CASANOVA ET LES FEMMES

« L'amour est un grand recommenceur. »
BUSSY-RABUTIN.

Il semble au premier abord que Casanova ait écrit ses *Mémoires* uniquement pour y rapporter la longue série de ses bonnes fortunes. De fait, elles y occupent au moins les trois quarts de l'ouvrage, et celui-ci s'arrête au moment où les exploits amoureux du Vénitien s'essouffent dans l'insuffisance. Ainsi, les femmes ont certainement occupé les trois quarts de sa vie. Tout le portait vers elles, les exemples donnés à son enfance, l'influence des milieux dissolus qu'il avait constamment fréquentés, les mœurs relâchées de son siècle, l'atmosphère licencieuse de Venise comme l'air libertin de Paris, enfin son tempérament même et son perpétuel appétit de volupté. Suivre le bel aventurier dans ses amours, c'est le voir agir en pleine spontanéité ; c'est aussi saisir sur le vif les caractéristiques de sa per-

sonnalité, tout en illustrant sa psychologie de quelques galantes images.

« Zelmis, comme vous le savez, mesdames, est un cavalier qui plaît d'abord. C'est assez de le voir une fois pour le remarquer et sa bonne mine est si avantageuse qu'il ne faut pas chercher avec soin les endroits de sa personne pour le trouver aimable; il faut seulement se défendre de le trop aimer (1). »

Il « plaît d'abord », qualité essentielle en ce siècle étourdi où tout s'envole et se disperse dans un perpétuel tourbillon. Le temps manque pour disserter, sophistiquer comme jadis et parcourir pas à pas la carte du Tendre; ou pour s'engager, comme plus tard, dans des serments tellement éternels qu'on trouvera toujours le moment de les accomplir. Règne de la fantaisie! Un caprice naît et se réalise. Qu'importe à une femme d'assujettir celui qui, tout à l'heure, ce soir ou demain, deviendra son amant! Il plaît et l'on verra bien à l'usage si cette impression persistera quelques heures, quelques jours, quelques semaines ou quelques mois!

Casanova, nous le savons, est merveilleusement organisé pour donner au premier aspect une excellente opinion de lui-même. A chaque étape de sa destinée, il s'impose au beau sexe par un charme particulier variant avec l'âge : frai-

(1) Regnard : *La Provençale*.

cheur un peu équivoque de l'adolescent, grâce cavalière de l'officier, désinvolture du viveur, aisance de l'homme du monde, prestige du voyageur, originalité du philosophe. Sa vie est une continuelle séduction. Il attire l'attention des belles par sa bonne mine, ses dehors avantageux, sa prestance, sa coquetterie, son raffinement et par sa vigueur prometteuse. Il les enchante par sa vivacité, son enjouement, ses prévenances. Il les impressionne par la chaleur de ses déclarations, l'opportunité de ses attaques, l'audace de ses gestes, la brusquerie de ses victoires. Les femmes le chérissent parce qu'il sait leur parler, les deviner, les comprendre, s'occuper d'elles et les satisfaire sans cesse depuis le plus léger caprice jusqu'à la volupté la plus éperdue. Elles se le disputent parce qu'il est un homme à la mode et que la notoriété de ses bonnes fortunes devient un puissant excitant de leur curiosité ou de leur perversité. Elles l'adorent enfin, peut-être parce qu'en dernière analyse, malgré ses petits soins et ses folies, il se montre toujours leur maître, supérieur à l'amour au milieu de la passion même, et que, s'il se donne sans cesse, il ne s'abandonne jamais.

Tout en lui est organisé pour les succès féminins. Une longue liste amoureuse encombre les pages des *Mémoires* et cependant, ô surprise! on apprend que ce bavard impétueux, ce vantard émérite a fait parfois preuve de discrétion et dis-

simulé plus d'une conquête. Ses admiratrices appartiennent à toutes les classes, à tous les âges, à toutes les conditions, à tous les milieux, à tous les pays : aventurières, demoiselles du meilleur ton, sa gouvernante, sa cuisinière, des quantités de filles publiques, la femme de son capitaine, Nina Bergonzi entretenue par le vice-roi de Catalogne, Justinienne Wynne, future comtesse de Rosenberg, les couturières de Casopo, les employées de sa manufacture parisienne, les ouvrières de Turin, les cinq sœurs hanovriennes de Londres, les trois amies de Genève, cette petite sauvagesse de Zaïre à Saint-Pétersbourg, la prestigieuse M. M..., la célèbre Silvia, M^{me} d'Urfé si folle, M^{me} Dubois si sage, Nanette et Marton, Tonine et Barberine, Thérèse, M^{lle} Vézian, Esther, Rosalie, Lia, la servante du prêtre d'Orsora, la femme du bourgmestre de Cologne, Francesca Buschini, consolatrice des mauvais jours, cette étourdie de Caton qui embrase sa soixantaine... et tant, tant et tant d'autres ! Toutes celles que nous connaissons, toutes celles que nous ne connaissons pas, toutes celles qui lui ont cédé, toutes celles qui lui ont accordé seulement quelques menues faveurs, toutes celles même dont il ne soupçonna jamais le tendre intérêt, toutes, certes, n'ont pas eu à chercher beaucoup pour le trouver aimable et bien peu ont regretté de l'avoir trop aimé. Il n'a pas seulement inspiré des caprices. Il fut aussi l'objet de passions

très sincères comme celle d'Henriette ou de dona Lucrezia, et même de tendresses très pures comme celle de Manon Balletti. Les diverses variétés du désir féminin lui sont familières; il en reçut les témoignages les plus différents et il les accepta avec une ardeur égale : « Dans ma longue carrière libertine, pendant laquelle mon penchant irrésistible pour le beau sexe m'a fait mettre en usage tous les moyens de séduction, j'ai fait tourner la tête à quelques centaines de femmes dont les charmes s'étaient emparés de ma raison (V, 175). »

Car il y a réciprocité : s'il plaît aux femmes, les femmes lui plaisent infiniment.

Elles représentent pour lui l'instrument délicat et parfait de la satisfaction physique, l'agréable nécessité de sa constitution robuste, la vibration indispensable de ses sens. Il ne peut pas davantage s'abstenir de leurs charmes que de se priver d'aliments. Elles sont les dispensatrices d'un plaisir toujours délectable et constituent, à parler sans détours, une bienfaisante hygiène : « Cultiver le plaisir des sens fut toujours ma principale affaire : Je n'en eus jamais de plus importante. » (Préface, IX). Seulement, comme cette sensualité réalise une des fins de la nature humaine, elle prend, à ses yeux, une signification de haute importance, domine l'existence de sa délicieuse tyrannie, l'agrément d'illusions et suscite une multitude d'émotions exquisés. « L'amour exerce

un magnétisme auquel la brute même n'est pas insensible et je regarde comme des natures manquées celles que la sensualité ne saurait émouvoir (V, 389). »

Casanova se laisse émouvoir à l'excès. Les moindres agréments de celle qu'il convoite lui procurent des joies incomparables : « Quand une femme est jolie, il ne faut qu'un instant pour la trouver telle (IV, 494). » Mais, quelle longue suite de plaisirs subtils et délicats à détailler cette impression d'ensemble ! Jolis yeux, lèvres fraîches, belles dents, teint enchanteur, gorge divine, proportions harmonieuses, le tout rehaussé par les artifices de la coiffure, l'élégance des ajustements ou les révélations d'un piquant déshabillé. Et bien vite ces plaisirs s'aiguisent, car il excelle à plonger ses regards, de haut, dans un corsage ou à les diriger, d'en bas, sous des paniers. Au contact magique du désir, tout se pare de séduction et de grâce, tout, jusqu'aux imperfections : « J'ai toujours trouvé suave l'odeur de celles que j'ai aimées (Préface, X) ». Les objets familiers d'une jolie personne, l'atmosphère même qu'elle respire, s'imprègnent d'attraits capiteux : « Il y a dans l'air de la chambre à coucher de la femme qu'on aime quelque chose de si intime, un air si balsamique, des émanations si voluptueuses, qu'un amant obligé d'opter entre le ciel et ce lieu de délices ne balancerait pas un instant dans son choix (III, 505) ».

Cependant, il réclame bientôt des satisfactions plus positives. Ses mains s'impatientent. Toucher, c'est réaliser la volupté incomparable d'une première possession. Nul n'est plus habile à frôler une chevelure, une gorge, un genou. Il est toujours prêt à nouer un ruban, lacer un corset, essayer lui-même les bas qu'il apporte en cadeau, ou placer au bon endroit de superbes jarretières ornées de devises galantes.

Ces petits jeux l'enchantent. Connaissant à fond l'art des préliminaires, il en apprécie toute la saveur, comme ces fins gourmets, qui, avant d'absorber un vin rare, contemplent sa couleur et sa transparence, hument son arôme et tâtent savamment son bouquet de leurs papilles averties. Préliminaires passionnants, mais trop vifs pour qu'il s'y attarde ! Ne supposent-ils pas, d'ailleurs, chez la belle enjôlée un consentement plus ou moins déguisé ?

La jouissance et les désirs,
Sont ce que l'homme a de plus rare ;
Mais ce ne sont pas vrais plaisirs
Dès le moment qu'on les sépare.

Casanova se grise ; il devient fou. Il fouille avec des doigts de fièvre, pénètre de regards de feu les plus ensorcelants retraits. Dans cet « état d'irritation » extrême, rien ne peut plus le retenir. Sa force se tend. Athlète de Vénus, toujours dispos, jamais satisfait, il renouvelle et multiplie les prouesses.

Son imagination se met de la partie. Et, naturellement, il outrepassa toute mesure. Écoutons son lyrisme s'épancher en vers exécrables, mais suggestifs :

Quand tu me vois, Caton, te peindre mon amour,
 Te le prouver par de tendres caresses,
 Ressentir du plaisir les plus vives détresses,
 Brûler, frissonner tour à tour,
 Te serrer dans mes bras, t'arroser de mes larmes,
 Donner mille baisers à chacun de tes charmes,
 Vouloir en même temps toucher tous tes appas,
 Être jaloux de ceux dont je ne jouis pas...
 Quitter encore ceux-là pour ceux que j'ai quittés,
 Posséder tout, et vouloir davantage,
 Enfin, anéanti par tant de voluptés,
 Ne plus trouver d'autre langage
 Pour t'exprimer tout l'excès de mes feux,
 Que des soupirs tumultueux ;
 Alors tu crois, Caton, lire au fond de mon âme,
 Tu crois y découvrir tout l'amour qui m'enflamme.
 Eh bien ! détrompes-toi, ces désirs, ces baisers,
 Ces transports, ces soupirs, ces pleurs ne sont encore
 Du feu qui dévore
 Que des indices bien légers (1) !

C'est clair : malgré cette frénésie oratoire, il cherche avant tout l'apaisement de désirs hypersthésiés. Mais il se prévaut aussi de cette gloire particulière qui consiste à stupéfier sa partenaire par les manifestations répétées de son exceptionnelle vigueur. Le beau sujet de vantardise ! Les

(1) Vers trouvés dans les papiers de Dux.

femmes le passionnent parce qu'elles sont les moyens et surtout les témoins de ses talents physiologiques. Ses victoires lui procurent les plus vives satisfactions d'amour-propre, et l'assouvissement de sa vanité l'emporte sur celui de sa sensualité. Il en arrive à s'étonner lui-même. Les Mémoires abondent en copieux panégyriques de ses mérites spéciaux. Personne ne se laisse prendre à de telles exagérations. Mais personne ne doute aussi que la réalité ne fût pour lui des plus flatteuses.

Parmi les diversités de la beauté féminine, quel est donc son type préféré? Question en apparence difficile à résoudre quand il s'agit d'un homme qui s'éprit des plus dissemblables amantes. La nouvelle venue semble toujours incomparable, du moment qu'elle ranime son désir et met en jeu son humeur aventureuse. Cependant, si ses vigoureux appétits lui permettent, à l'occasion, de ne point se montrer difficile, il n'en révèle pas moins, dans ses galanteries, un goût personnel plutôt fertile en exigences.

Il déteste la fadeur, la nonchalance, la mollesse, celle du caractère comme celle des chairs. Un jour, au hasard des relais, il rencontre sur la route de Rome, une cantatrice en renom qui lui manifeste un tendre intérêt. Casanova goûtait fort les actrices. Celle-ci est jolie, élégante, aimable, et cependant il la dédaigne :

« Quoique jeune et belle, elle ne me revenait pas ; elle était très blonde et trop grasse. En revanche, la femme de chambre, belle brune élancée, aux formes rondes et à l'œil vif, excitait vivement ma convoitise. » (V, 9). Et c'est à cette dernière qu'il fait des propositions.

Il n'aime pas non plus les femmes qui se tiennent sur la réserve par bêtise ou par pruderie ; ni celles qui, au contraire, affectent de la prétention : « La pire espèce de femme, c'est la maussade ; la pédante ne vient qu'après. » (VI, 116). Il craint aussi les manifestations d'une tendresse trop convaincue, partant exclusive et jalouse ; la pauvre Manon Balletti, cette Lespinasse illettrée, fut délaissée pour avoir témoigné au brillant inconstant une affection trop encombrante.

Ce qu'il lui faut, c'est la gaité, l'entrain, la spontanéité, la naïveté sans fard comme le cynisme sans voiles. Les minois roucouleurs d'un Greuze ne l'attirent pas davantage que les physionomies simples et graves d'un Chardin. Il recherche la vivacité, l'animation, la verve des femmes créées par Fragonard, leur joie, leur franche malice, leur grâce ferme et souple, leurs gestes prompts et un peu fous, leur activité incessante, ces yeux d'intelligence, ce sourire amusé, cet air de fièvre et d'allégresse, tous ces dons de charme exalté qui les rendent pareillement séduisantes dans leur ardeur de vivre et leur bonheur

d'aimer. Ce qu'il désire, c'est le naturel dans l'expression, la désinvolture dans l'élégance, l'aisance dans le plaisir, l'enjouement dans la tendresse et la fougue dans la volupté. Ce qu'il préfère, c'est une beauté fringante, nerveuse, épanouie dans l'éclat de la jeunesse et de la santé. Ainsi Lia : « Elle était éblouissante. Elle pouvait avoir au plus vingt-deux ans. Sa taille svelte, élancée en nymphe, une chevelure superbe du plus beau noir, un teint de lis et de roses, les yeux les plus beaux, pleins d'esprit et de feu, de longues paupières et des sourcils si bien arqués qu'ils semblaient vouloir déclarer la guerre à tous ceux qui prétendaient à la conquête de tant de charmes ; tout en elle annonçait l'éducation et l'usage du monde. » (V, 38). Car il n'existe pas de véritable beauté sans bon ton naturel et sans élégance innée. « Elle avait en outre, dit-il de Charlotte Lamotte, ce qui n'accompagne pas toujours la beauté, et ce qui, à mon sens, vaut mieux qu'elle, je veux dire beaucoup de distinction dans les manières, dans l'air, dans le regard et jusque dans le son de sa voix. » (VI, 199).

Cependant, tant de qualités ne suffisent pas toujours à son raffinement. Il veut à la femme élue de la conversation, de l'esprit, du savoir. Certes, il n'a pas échappé à l'ordinaire médiocrité des amours. Pécores ou simples débauchées encomrent sa carrière galante. Son désir et son imagination les paraient d'un prestige illusoire, jusqu'au jour plus

ou moins lointain où la réalité se révélait dans sa pauvreté et dans sa tristesse.

Mais il a rencontré quelques femmes d'une incontestable supériorité : Esther, dont la finesse le ravit pendant ses séjours en Hollande ; la jeune comtesse Clémentine, passionnée de lectures ; M^{me} Dubois, admirable de raison claire, de jugement droit, et qui pratique Locke ; Hedvige, férue de théologie ; et surtout la belle recluse de Murano, l'incomparable M. M. — Dans la galerie des amours casanoviennes, elle prend la première place. Elle possède à la fois la beauté élégante de Lia, le charme d'Esther, les aptitudes intellectuelles de Clémentine, la raison de M^{me} Dubois, la dialectique d'Hedvige. Mieux encore : elle est la plus ardente, la plus audacieuse, la plus énigmatique des femmes.

Que croire de cette passion si romanesque ? En admettant que le récit n'en ait pas été inventé de toutes pièces, nul doute que l'imagination et la fantaisie n'y tiennent une grande part. Cependant, vécue ou rêvée, cette histoire incarne, avec le maximum de perfection, l'idéal féminin du Vénitien.

Charme extérieur, ardeur des sens, volonté hardie et prestige inné, telle se caractérise M. M... Grande, élancée, avec une magnifique chevelure châtain, un teint délicat, des yeux bleus, des lèvres humides et des dents éclatantes, la main fine, la gorge parfaite, la physionomie ouverte, le regard décidé, elle joint à une réelle

beauté plastique une grande distinction de manières, une élégance naturelle, une aisance aristocratique. En outre, une intelligence lucide, de l'instruction qu'elle puise aux ouvrages les plus sérieux, de l'esprit et du meilleur. Robuste de santé, adorant l'aventure, le plaisir est son but, sa loi, sa religion. Elle atteint la plénitude de la jeunesse et de la passion, l'âge véhément où les femmes apprécient les réalités de l'amour. N'ayant plus rien à apprendre, elle veut tout savourer. Elle répand autour d'elle un suggestif rayonnement de volupté et s'embarque avec autant de fougue pour Cythère que pour Lesbos. Mais toujours maîtresse d'elle-même, elle conserve dans les suprêmes abandons une incontestable dignité. Figure étrange et passionnante! Pour satisfaire son perpétuel besoin de jouissance, elle emploie toutes les ruses et toutes les audaces, et pour le justifier, tous les sophismes et tous les paradoxes. Les obstacles, les dangers irritent ses désirs et rendent ses voluptés plus intenses. Elle mène une double vie de contrainte et de liberté, vêtue de bure le jour, somptueusement parée, la nuit, de robes précieuses et d'admirables bijoux, courant sous le masque les théâtres et les salles de jeu, ou bien arrivant au rendez-vous, derrière la statue du Colleone, en pimpant costume de cavalier. En toute circonstance, elle manifeste l'autorité d'une grande dame et déploie les ressources d'une aventurière.

Rien ne pouvait plaire davantage à Casanova. Aucune de ses conquêtes ne l'enchantait si pleinement. Tout le ravissait dans ce roman hasardeux et extravagant : la beauté et l'esprit de sa maîtresse, le danger des rencontres, l'inédit de la situation, le luxe du casino plein de jolis meubles, de gravures libertines, de livres polissons, de lourdes argenteries, de divans propices et de larges lits, tout, jusqu'à la présence invisible du puissant personnage dont la dépravation favorisait leurs amours. Jamais plus beau couple ne fut plus parfaitement assorti. Tous deux possèdent la même beauté élégante et forte, la même science de la volupté, la même conception du bonheur, la même absence de scrupules et le même génie de l'intrigue ; mais M. M... est plus intelligente, plus adroite, plus politique, avec quelque chose de plus concentré, de plus énergique dans la supériorité.

Oui, M. M... est la femme qui convient le mieux au tempérament comme au goût de Casanova. Elle le satisfait et elle le flatte. Les amours vénitienes de sa trentième année semblent avoir été les plus parfaites, les plus savoureuses, les plus complètes, les plus conformes à ses désirs, celles où il s'est montré le plus brillant, le plus averti des amants, celles qui réunissent dans un passionnant mystère les voluptés les plus vives et les mieux partagées :

A l'âge où l'on est aimable
Rien n'est si beau que d'aimer (1).

*
* *

Cet homme si inflammable et si recherché, comment se comporte-t-il avec les femmes? En quoi consiste sa tactique amoureuse et quel est le secret de sa séduction?

On a souvent représenté Casanova comme un gaillard déterminé qui aime à la hussarde, au hasard de ses randonnées, sans s'inquiéter des dénouements ou se préoccuper des conséquences, toujours prêt à trousser une jupe, qu'elle soit de brocart, de bure ou de futaine. Ses perpétuelles fringales et la facilité habituelle de ses contemporaines permettent cette conception; certaines pages des Mémoires semblent même la confirmer.

Un jour il va, par voie de terre, de Padoue à Venise. Passe un cabriolet conduit à grande allure et qui verse. Une jeune femme en est projetée dans le plus délicieux désordre, et Casanova aperçoit sous le ciel lumineux d'Italie ce que les dames ne dévoilent que dans les chambres les mieux closes. Le galant Vénitien s'empresse, relève l'accidentée, l'époussette et l'aide à remonter dans le cabriolet remis d'aplomb. Le lendemain, on se rencontre sous les Procuraties :

(1) Molière : *La Princesse d'Elide*. Prologue. Scène I.

remerciements, compliments, invitation à dîner. On monte en gondole pour assister à la cérémonie des Épousailles de la mer, car c'est précisément tel jour de fête. Et Casanova, après des tentatives immédiates et de brèves escarmouches : « J'ose espérer, dit-il, que vous me donnerez dès aujourd'hui des marques de vos bontés, ou, après le dîner, j'aurai l'honneur de vous tirer ma révérence. » (II, 301).

Une autre fois, il se trouve seul à seule en voiture avec une charmante fille qu'il a jusqu'alors courtisée sans succès. Tout à coup éclate un violent orage. La belle, terrifiée par les éclairs et les tonnerres, se presse contre son compagnon. Quelle imprudence ! Celui-ci, d'une main sournoise, prépare le terrain, puis, brusquement passe à l'attaque. La foudre accroit son tintamarre. Le postillon, qui fait le dos rond sous l'averse, peut tourner la tête au moindre indice suspect. Mais, cynique, Casanova poursuit son entreprise et remporte « la victoire la plus complète » sur sa victime affolée.

Cette hâte sent le goujat. Empressons-nous de le dire : ce n'est pas la manière usuelle du galant Vénitien.

Sans doute, il n'entreprendra pas de parti pris, comme le Valmont des *Liaisons dangereuses*, de séduire une présidente de Tourvel. Ses conquêtes sont en général plus aisées. Mais s'il use de femmes faciles ou de celles chez qui l'argent

donne droit à toutes les exigences, c'est par intermède ou par désœuvrement : ces amours-là ne l'intéressent guère. Une femme, en s'offrant, perd le plus puissant de ses attraits. Ce qui le passionne au contraire, c'est une certaine résistance, une lutte contre la pudeur ou la volonté de celle qu'il désire, ou du moins un conflit avec des circonstances défavorables. Il n'admet pas de vaincre sans combattre.

A cet aventurier, il faut l'aventure perpétuelle. Les aventures amoureuses sont les plus palpitantes comme aussi les plus heureusement réalisables. Il adore l'imprévu, le risque, et ces occasions fortuites qui surgissent au milieu du danger : « Il est impossible, dit-il, de bien sentir un plaisir quand il n'a pas été précédé de quelques peines et les jouissances ne sont grandes qu'en proportion des privations qu'on a souffertes. » (I, 404). Des machinations compliquées, des déguisements, des escapades en masque, tout un monde secret de casinos mystérieux, de gondoles furtives à Venise, de fiacres clandestins à Paris, de rendez-vous étranges un peu partout, voilà qui corse agréablement les banalités de la possession. Pour séduire une femme à la barbe de son mari ou de son amant, pour initier de curieuses enfants au mystère d'Éros malgré la vigilance de leur mère, pour tâter une fiancée au matin même de ses noces, pour agrémenter les fugues de quelque

impatiente cloîtrée, il déploie toutes les audaces ou se plie à toutes les temporisations. Au milieu de pareilles besognes, il est dans son élément : il se lance dans l'inconnu avec une joie fanfaronne, avec une tactique de coups de tête, de décisions brusques, insouciant du péril, utilisant à merveille les moindres circonstances, plein d'énergie, de ténacité, de ressources. Ces intrigues, où il se plaît tant, lui valent d'ailleurs, d'exquises récompenses.

S'il montre beaucoup d'habileté pour vaincre les obstacles matériels, il fait preuve de plus d'adresse encore dans la séduction même. Pour diriger son choix, il possède un véritable instinct, un flair particulier. C'est ce flair spécial qui lui permet de deviner sous les apparences de Bellino la tendre Thérèse, sous son déguisement d'officier la sensible Henriette, et, sous son air distant, la nature voluptueuse de Mme F. Grâce à cette finesse de discernement il peut pousser ses affaires, ou bien arrêter les frais. Quoique fort séduisant, il n'était pas irrésistible. Mais il savait adresser ses hommages à celles qui précisément devaient les agréer.

Quand il reste indécis sur les sentiments d'une femme, il adopte une conduite d'expectative assez simple : il se fait son cavalier servant.

Le sigisbéisme, très en faveur à Venise au XVIII^e siècle, constitue une forme extravagante de la galanterie. Le parfait sigisbée se consacre

aveuglément au service d'une dame. Plein de prévenances, d'affabilité, toujours aux petits soins, prêt à exécuter sans discussion les ordres les plus fantasques, à satisfaire les plus bizarres désirs, c'est lui qui règle les divertissements, médite un menu, présente le masque et fait avancer la gondole. Il accompagne la belle au théâtre, au bal, au jeu, navigue avec elle sur la lagune et, si l'on gagne la terre ferme, prend place à ses côtés dans la berline. Sa discrète sollicitude s'arrête, le soir, au seuil de la chambre à coucher ; mais, dès le matin, le zélé personnage attend au vestibule que l'intéressante endormie daigne se réveiller. Il assiste au petit lever, dit la couleur du temps, apporte les nouvelles récentes, donne un conseil sur le choix de la robe, tire avec gravité sur le lacet d'un corset. Nul ne saurait s'en offusquer. Il fait preuve sans cesse de vigilance et de tact. Il n'est pas l'amant. C'est un personnage étrange, presque irréel, moitié sérieux, moitié burlesque, romanesque et pratique à la fois, vrai héros de comédie italienne, qui tient du maître Jacques, du page et un peu de la duègne. Il accomplit une fonction : « Quelle folie est la nôtre, s'écrie un sigisbée de Goldoni, d'être esclaves pour nous divertir et de nous soumettre aux ridicules extravagances d'une femme pour avoir le grand honneur d'être au nombre de ses cavaliers servants ! (1). »

(1) Goldoni : *Le Cavalier et la dame ou les Sigisbées*, acte I, scène X.

Evidemment, ce rôle passif et respectueux ne peut convenir longtemps à Casanova. Il s'y cantonne en attendant mieux, comme en un poste excellent d'observation. Son privilège de sigisbée, il l'utilise à l'insensible progression de ses amours.

Ce jouisseur devient un amoureux plein de délicatesses, de jolis sentiments. Ce hussard ne hussarde plus et retarde volontairement l'heure de son plaisir. Il craint de tout gâter en allant trop vite et ne veut choquer en rien la susceptibilité ou la pudeur de celle dont il désire éveiller l'intérêt. Il prétend mériter l'amour qu'il demande, et souhaite qu'une femme se donne en toute connaissance de cause dans une sorte de spontanéité réfléchie. C'est pourquoi, bien souvent, il semble si peu pressé de réaliser ses conquêtes. Il se contente chaque jour d'un gain nouveau. Ce sont des compliments, des services rendus, des présents; puis des confidences, des allusions discrètes, quelques menues privautés; puis des soupirs, des déclarations, des déclamations. Jamais il ne fait un pas en arrière. Il s'arrange pour que la femme désirée s'engage petit à petit et ne puisse se reprendre. Diplomate de premier ordre, il sait si bien enjôler, circonvenir, que la réalisation de son désir devient inévitable et, pour ainsi dire, logique. Cette tactique amoureuse est celle dont il usa dans les cas les plus difficiles et les plus intéressants de sa carrière galante.

Elle demande une grande expérience des femmes. Mais qui connaissait mieux les mystères de leur cœur et les caprices de leurs sens ? Avec une infinie variété de moyens, il séduit chacune d'elles en se conformant à son humeur et en flattant ses secrets désirs. Avec Henriette il emploie la délicatesse, avec Esther l'esprit, avec M^{me} Du-bois la franchise, avec M. M... l'intrigue. C'est par des voies diverses, mais toujours favorables, qu'il avance vers le même but, voilant avec une étonnante maîtrise l'approche des réalisations amoureuses sous les apparences les plus alléchantes.

Pourquoi toutes ces savantes manœuvres chez un homme qui réclame avant tout la volupté ? C'est parce que ces manœuvres contiennent déjà en elles-mêmes de très intenses voluptés. C'est aussi parce que Casanova apprécie trop le plaisir pour ne pas faire une distinction entre les différentes catégories de jouissances. Mais la vraie raison de tant de précautions et de tant de subtilités, il faut précisément la chercher en lui-même.

S'il connaît bien les femmes, il se connaît mieux encore. Rien ne le vexe comme un échec, ne l'affecte comme un affront. Ce qu'il ménage, ce n'est pas la pudeur ou la délicatesse féminines, c'est son amour-propre. Le meilleur cavalier sait fort bien qu'il peut un jour ou l'autre se voir désarçonner par un animal difficile, mais il n'en

demeure pas moins penaud s'il lui arrive de vider les étriers devant témoins. Casanova ne veut pas être désarçonné. Il ne veut pas qu'une femme, créature inférieure à son avis, le mortifie par un refus. Voilà pourquoi il choisit ses sujets avec tant de soin, ne s'engage qu'avec circonspection, n'agit qu'avec discernement et ne prétend aller à la victoire que d'un pas prudent mais sûr. Cette crainte de l'humiliation explique comment avec Lucie à Paséan, avec la marquise G... à Rome, avec Esther, avec bien d'autres, il s'est contenté de simples privautés quand il aurait pu escompter les plus belles victoires. Ce n'est pas par timidité, certes, ni par absence de désirs. C'est par excès de vanité. Tout ce qui endommage cette vanité, représente pour lui la blessure la plus vive et la plus sensible. Et si, par hasard, il s'engage à faux, s'il se heurte à une Charpillon qui résiste et se moque, il déraisonne de rage et devient malade de dépit.

En tout cas, quels que soient les motifs de son amabilité envers les femmes, il n'en reste pas moins un incomparable séducteur. On peut même dire qu'il en incarne le type entre 1750 et 1760. Il affiche l'excessive liberté de mœurs qui prit naissance en France au temps de la Régence pour se répandre ensuite sur l'Europe entière; mais son cynisme est moins brutal et ses débauches moins bruyantes. D'autre part, il ignore encore

ce te sentimentalité de mauvais aloi qui va devenir à la mode sous l'influence de la *Nouvelle Héloïse* (1). Il n'apparaît jamais pompeux, tragique, jaloux ou pleurard. Il est gai, d'une gaieté spontanée, franche, naturelle, qui ne se guinde pas jusqu'à la préciosité, et qui ne descend pas à l'obscénité systématique. Pour lui, l'amour est un amusement, un plaisir exquis, toujours nouveau, toujours fertile par cela même qu'il subsiste. Il n'outrepasse guère l'accomplissement d'une fonction, mais s'agrémente de prévenances, de délicatesses, de fantaisie, se pare de grâce et s'embellit d'esprit. C'est une curiosité qui se satisfait pour renaître plus vive encore, un caprice qui s'approprie toutes les libertés et provoque toutes les indulgences, un rêve heureux où se mêlent aux imaginations les plus imprévues les présents d'une délectable réalité. Chacun y apporte sa part de charme et de joie. Pas de conséquences éloignées, pas d'engagements solennels, rien d'outré, rien qui soit au-dessus de l'humaine nature. Si cet amour semble excessif en quelque chose, c'est uniquement dans la volupté. Aussi, quand survient la satiété, quand le bien commun se trouve épuisé, aucune tentative pour ranimer ce qui est mort, aucun regret intempestif. Ces amants ne sont point assez naïfs pour prétendre retenir les heures exquisés, car

(1) Publiée en 1761.

ils savent que toutes, les meilleures comme les pires, marchent d'un pas égal vers le passé. L'inévitable destinée, il vaut mieux l'accepter avec un sourire qu'avec d'inutiles protestations. Quelle sagesse dans cette folie et combien ces capricieux se montrent raisonnables ! D'une liaison passagère, ils prétendent conserver uniquement les souvenirs harmonieux. Ils sont de tels dilettantes du plaisir qu'ils veulent dégager la joie actuelle de toute contrainte, et ménagent par avance l'intégrité des futures délices. Egoïstes charmants, et combien subtils !

En fait, quel autre idéal pourraient-ils concevoir en cette époque de frivolité ? Plus tard, l'amour se fondera sur l'estime réciproque, en particulier sur celle qui provient des qualités morales. Aux environs de 1750, il ne s'agit pas d'estime, mais de volupté. Comment compter sur ces femmes légères, sur ces hommes papillonnants ? Les cœurs sont secs, les esprits ouverts à d'autres préoccupations. Restent les sens : l'amour se borne à la seule sensualité avec ce qu'elle comporte de brièveté et d'instabilité. Cette passion, tout en surface, se contente des apparences extérieures et ne s'inquiète pas du fond. Qu'une femme soit jolie par son corps, avenante par ses manières, cela suffit. D'après Laclos, la beauté consiste dans « l'apparence la plus favorable à la jouissance, la manière d'être qui fait espérer la jouissance la plus délicieuse ». L'être

intérieur ne compte pas. Une fois le plaisir éprouvé, qu'importe tout le reste, sauf une chose : recommencer ici ou ailleurs.

Dans ce siècle si courtois, les cavaliers adressent aux dames révérences et protestations : elles dissimulent à peine du mépris. Tous les artifices de la séduction ne sont que simagrées auxquelles il convient de ne point se laisser duper une seule fois : « L'homme qui se déclare amoureux d'une femme autrement qu'en pantomime, dit Casanova, a besoin d'aller à l'école ». Voilà l'intime pensée de ces fringants personnages. Pour eux la femme est un objet de luxe, de joie, quelque chose comme un animal gracieux dont on se divertit dans la mesure où il devient agréable de le faire. Casanova n'aimait pas les femmes : il s'en amusait. Elles n'avaient pour lui que l'importance de son propre agrément. Ce qu'il prend pour de la passion, c'est un paroxysme égoïste dont l'objet réside en lui-même : « En sortant des bras de celles des femmes que j'ai le plus aimées, j'ai souvent éprouvé un serrement de cœur, et j'étais toujours moins abattu par la fatigue du plaisir que par le sentiment d'une tristesse intime, à la pensée que des biens si chers allaient m'échapper. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'une seule eût été capable de me fixer, mais je suis sincère en avançant que j'aurais voulu retenir la plupart de celles qui se donnaient à moi. J'offre peut-être le phénomène

d'un homme réellement constant au milieu de ses infidélités multipliées et aussi empressé à retenir la femme qu'il possède qu'à courir après celle qu'il a convoitée. » (V, 392.) Réellement constant, oui, mais à son égoïsme.

Ne nous étonnons plus que, malgré cette « tristesse intime », il se console si vite après avoir perdu ses plus tendres amantes; qu'il renonce presque subitement à des femmes avec lesquelles il avait édifié, la veille, les plus beaux projets d'avenir; qu'il cède à des amis par une complaisance surprenante des maîtresses longuement choyées. Ne nous étonnons plus de cette absence de jalousie dont il se vante comme d'une vertu supérieure. Ne nous étonnons plus de certaines scènes honteuses, de certains procédés inavouables qui nous choquent ou nous répugnent à la lecture des *Mémoires*. La femme, pour lui, n'est qu'un moyen d'assouvir son insatiable besoin de volupté et de satisfaire son extraordinaire égoïsme. Casanova semble avoir consacré son existence à illustrer cette dure maxime de la Rochefoucauld : « Il n'y a point de passion où l'amour de soi-même règne si puissamment que dans l'amour; et on est toujours plus disposé à sacrifier le repos de ce qu'on aime qu'à perdre le sien ».

Dans ses plus ardentes liaisons, c'est toujours son propre intérêt qu'il poursuit. Si la belle tergiverse encore, il promet, sans hésiter, le

mariage. Dominé par son désir, il semble quelquefois croire à la sincérité de sa promesse. Mais l'illusion ne dure pas. Son égoïsme reprend bien vite le dessus. Pour dégager sa parole, il découvre les raisons les plus indiscutables et les plus spécieuses. « L'idée du mariage auquel je ne me sentais pas appelé, me faisait frémir. » (III, 216.) Il frémit de tout ce qui pourrait nuire à sa liberté, gêner son bien-être, entraver ses plaisirs futurs. M^{lle} Clairon écrivait à Larive : « Mariez-vous donc, si bon vous semble. Mais comme l'amour passe et que la femme reste, je vous exhorte à voir clair sur la réalité du bien (1). » Casanova pense exactement de même sur la réalité de ce bien.

Aucune femme n'a pu le fixer. La tendresse de Thérèse, l'adoration de Manon Balletti, les intrigues voluptueuses de M. M..., la grâce d'Esther, ne l'ont pas plus retenu que ses vieilles habitudes de concubinage avec Francesca Buschini. Il a traversé la vie de ses amantes comme il traversait les cités de l'Europe, brillant, avantageux, incomparable, et toujours en partance vers des horizons nouveaux. Dans la plupart des villes, on gardait, bien après sa disparition, le souvenir de ce voyageur étonnant et météorique. De même, dans beaucoup de cœurs féminins, le passage d'un amant si exceptionnel laissait d'indestructibles

(1) Ed. de Goncourt, *Mademoiselle Clairon*, p. 130.

traces. Et longtemps après la rupture, quand il retrouvait au cours de ses randonnées une maîtresse oubliée, de nouvelles amours naissaient, où les délices disparues revivaient dans les voluptés présentes, où les tendresses passées se mêlaient aux félicités actuelles. Pour susciter tant d'intérêt, de sollicitude et d'admiration, quel attrait, quel magnétisme, devait dégager cet homme qui cependant n'avait jamais aimé que lui-même!

*
* *

Tels sont les traits principaux des amours casanoviennes. Frivoles et versatiles, affranchies de toute complication étrangère au plaisir, elles naissent dans un sourire et finissent dans un enlacement. Vraies amours d'aventurier et d'épicurien, très représentatives d'une époque et d'une personnalité. Et puisque les *Mémoires* se transforment trop souvent en roman, on peut comparer Casanova, dans l'exercice de la séduction, aux types romanesques qui enchantèrent sa génération : Lovelace, Valmont, Faublas et l'éternel Don Juan. Il leur ressemble par certains côtés, tout en conservant sa propre originalité. Nous savons déjà qu'il n'a rien de commun avec le faible, tourmenté et larmoyant Saint-Preux.

Comme Don Juan, il est insatiable et ne sau-

rait s' « ensevelir pour toujours dans une passion », au risque de laisser échapper les autres. Comme lui, il estime que « tout le plaisir de l'amour est dans le changement ». Et comme lui, il pourrait dire : « J'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants qui volent perpétuellement de victoire en victoire et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs, je me sens un cœur à aimer toute la terre ; et, comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eut d'autres mondes pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses » (1). Mais Don Juan appartient à un autre temps : c'est un puissant seigneur habitué à tout voir plier devant lui et qui ne peut concevoir la notion d'une résistance à ses désirs, même dans l'intangible domaine des sentiments d'autrui. Aussi se montre-t-il plus hautain, plus distant, plus brutal et beaucoup moins sympathique. Il ne se préoccupe ni de l'émoi de ses victimes, ni de la justification de ses actes. Sitôt son désir assouvi, il témoigne à ses amantes, non seulement de l'indifférence, mais du dédain et du mépris.

Comme le Lovelace de *Clarisse Harlowe* et le Valmont des *Liaisons dangereuses*, Casanova connaît l'intrigue, les calculs, et, comme eux, il est passé maître dans la tactique galante. Mais Lovelace, sous des dehors captivants, cache des

(1) Molière, *Don Juan*, acte I^{er}, scène II.

désirs redoutables : il emploie volontairement l'amour, dans un but d'atroce vengeance, pour ravager un cœur de femme. Quant à Valmont, il utilise également la séduction à l'accomplissement du mal, par un impitoyable dilettantisme de la perversité : c'est un artiste en tortures morales, un raffiné, un « roué », dont la cruauté ricane des calamités provoquées. Son plaisir consiste moins dans la volupté que dans les ruines et les souillures qu'elle provoque. Vrai sadique du sentiment. Lovelace et Valmont s'attachent à satisfaire leur perversité avec une hypocrisie machiavélique. Casanova, lui, exerce la plus fine diplomatie au seul service du plaisir : il est plein de jovialité, de franchise. Pourvu que sa vanité soit satisfaite et son amour-propre ménagé, il lui suffit de partager dans la joie, avec celles qui le captivent, les jouissances les plus folles et les plus savoureuses.

Particularités qui le rapprochent de Faublas. Il en a l'amabilité, le charme, le manque de scrupules et fait preuve de la même sensualité souriante, du même badinage libertin. Cependant Casanova se montre plus avisé, plus intelligent, plus expérimenté et plus maître de soi. En aucun cas il ne se laisse entraîner aux étourderies, aux inconséquences qui deviennent la source des pires catastrophes et ne tardent pas à créer autour du trop léger Faublas une atmosphère dramatique.

Mais la différence essentielle entre Casanova et ses rivaux romanesques, c'est précisément celle qui existe entre une créature et une création : le Vénitien apparaît plus humain, plus vivant et plus naturel. Les héros de Molière, de Richardson, de Laclos ou de Louvet du Coudray obéissent à une volonté créatrice, subissent des péripéties combinées à l'avance, agissent dans un but défini, avec des attitudes, des paroles, des gestes accommodés à l'intérêt de l'action et à l'agrément du récit : ils sont des schémas et des entités. Casanova, au contraire, se débat dans la vie comme le nageur dans un courant qui l'entraîne. Il ne saurait en remonter la violence ni en éviter les remous. Il est un homme, avec des désirs polymorphes, des sentiments incertains, des jouissances toujours renouvelées et toujours insuffisantes, un faible humain emporté malgré ses forces de résistance dans l'universel déterminisme des choses, un simple mortel que chaque entreprise, chaque nouveau succès entraînent plus irrésistiblement vers la vieillesse et vers le tombeau.

Malgré les embellissements dont il les a parées, malgré les imaginations et les mensonges, la grande majorité des amours casanoviennes porte le cachet de la réalité. Des comparses bien vivants s'agitent avec une spontanéité sincère et véridique autour du sémillant aventurier. Tous, sans arrière-pensée, sans hypocrisie, voilent à

demi, sous les sourires et la grâce, l'inévitable dénouement de leurs caprices, et demandent à la volupté l'enchantement fallacieux qui permet d'oublier, durant quelques brèves secondes, les fadeurs, les tristesses ou les déceptions quotidiennes. Aucun prétexte sentimental, aucun but moralisateur. Ses histoires d'amour, Casanova les avait poursuivies pour le plaisir : il les rapporte également pour le plaisir, toutes chaudes de vie. Jamais ses liaisons n'ont tourné au tragique. Don Juan, Lovelace, Valmont et même cet écervelé de Faublas aboutissent aux désastres et au désespoir. Rien de tel dans les *Mémoires* : car tout s'arrange pour le mieux quand le principal intéressé d'une aventure galante montre l'habileté déconcertante et le souverain détachement d'un Casanova.

*
* *

Cet homme considérait l'amour comme une exigence naturelle à laquelle il convenait de ne pas attacher une trop grande importance et qu'il était loisible de convertir en un délicieux passe-temps. Est-ce cynisme ? Est-ce sagesse ? Est-ce le résultat d'une trop riche expérience. La fréquentation du beau sexe ne l'a point élevé au-dessus de lui-même. Au contraire. Dans l'amour, comme dans la vie, il est resté le personnage pratique,

vaniteux et souverainement égoïste que nous connaissons déjà. Chaque fois que l'on pénètre en lui, ne découvre-t-on pas une nature assez vulgaire? Mais dans la séduction, mieux que dans toute autre manifestation de sa personnalité, il a dissimulé sa médiocrité sous tant de charmes, d'élégance et d'ingénieux artifices, qu'il est difficile de ne pas se laisser prendre à ces apparences et malaisé de ne point s'y complaire. C'est ce qu'ont fait les femmes de son temps. Jean-Jacques, qui possédait, paraît-il, une haute idée de la passion et de la sensibilité à en revendre, mais un extérieur grognon et des moyens limités, eut de pitoyables amours. Casanova, qui considérait ses maîtresses comme de jolies contingences, mais leur offrait de la gaieté et du plaisir, Casanova fut le plus fêté, le plus recherché et peut-être le plus chéri de tous les séducteurs.

CASANOVA VOYAGEUR

« C'est une belle chose, mon ami, que les voyages; mais il faut avoir perdu son père, sa mère, ses enfants, ses amis, ou n'en avoir jamais eu, pour errer, par état, sur la surface du globe... »

DIDEROT.

Par tous les temps, en toute saison, sous la bise, la neige ou la canicule, insensible aux douceurs du printemps toscan comme aux rigueurs de l'hiver russe, Casanova poursuit son perpétuel voyage. Rien ne l'arrête, rien même ne le fait hésiter. Il part pour les destinations les plus lointaines, pour les pays les plus inconnus. Son champ d'action, c'est l'Europe entière. Il la parcourt dans tous les sens, avec les itinéraires les plus imprévus, les zig-zags les plus capricieux, semblable à ces grosses mouches bourdonnantes qui emplissent une chambre de leur affairément importun, vont, viennent, se posent un instant, repartent avec un fracas nouveau, montent, des-

cident, se cognent et recommencent. On le rencontre partout. Il roule, à quelques mois d'intervalle, au milieu des sites délicieux de la Lombardie ou de l'Île-de-France, traverse indifféremment la noble élégance du paysage provençal, la fraîcheur vaporeuse de la prairie anglaise, brûle le pavé du Roi, parcourt la chaussée hollandaise, la plaine prussienne, le steppe russe, chemine à dos de mulet au sein des déserts espagnols, gravit les cols des Pyrénées, les défilés des Alpes ou les gorges de l'Apennin, vogue en Méditerranée sur un vaisseau de guerre vénitien, prend passage sur quelque modeste bâtiment de commerce de l'Adriatique, se fait secouer dans le Pas-de-Calais par un « paquebot » de louage, ou descend le Rhône, vers Avignon, dans le coche d'eau. Dès qu'il atteint le terme de son voyage, un autre but l'appelle ; il y court aussitôt. Et si, par hasard, il désire prolonger un séjour qui lui plaît, les circonstances l'obligent au départ.

Sa vie se transforme en une randonnée incessante. Que ce soit pour conclure une affaire, préparer quelque insigne turlupinade, retrouver une maîtresse, accomplir une mission mystérieuse, fuir les exempts, ou pour rien, par pure fantaisie, le voilà parti. Sa décision est prompte, son plan rapidement conçu. A Gênes, il passe la nuit en batifolages amoureux : au petit jour, il embarque. A Paris, il dîne au cabaret, surpaie, insulte l'hôtesse, dégaine contre un quidam qui

s'interpose, le blesse et fuit à Dresde. A Cézène, au moment de se diriger sur Naples, il rencontre une jolie femme et prend avec elle la route de Parme. Il se trouve au théâtre, au tripot, au bal, tout à la joie présente ; quelques heures après, il roule en chaise de poste et gagne au galop la frontière. Il vit dans l'instable et le provisoire. A moment où sa fortune semble devoir se fixer, il file en pays étranger.

Ses itinéraires sont effarants quand on songe aux difficultés, aux fatigues et aux dépenses d'un voyage à cette époque. Voici les principales étapes d'un *circuit* accompli en 1760-61 : Paris, Cologne, Stuttgart, Zurich, Soleure, Berne, Lausanne, Genève, Annecy, Aix-les-Bains, Grenoble, Avignon, Marseille, Toulon, Antibes, Villefranche, Nice, Gênes, Florence, Rome, Naples, Rome, Florence, Bologne, Modène, Parme, Turin, Chambéry, Lyon, Paris, Strasbourg, Augsbourg, Munich, Constance, Bâle, Paris. Et dans chaque ville, il séjourne, tranche du grand seigneur, fait la roue, a le temps de fréquenter la meilleure société et la pire, de jouer gros jeu, de courir de conquête en conquête. En 1763, il quitte Milan et gagne Londres, où il demeure longuement, abandonne cette ville, court à Bruxelles et Berlin, puis finit l'année à Saint-Pétersbourg après avoir poussé une pointe à Riga. Il entreprend son premier voyage d'aventures en 1743, à dix-huit ans, et il accomplit le dernier à soixante-

douze ans, en 1797, quelques mois avant sa mort. Une bonne part de sa vie s'est écoulée à parcourir les grands chemins. Encore ignorons-nous plusieurs de ses déplacements.

Cette carrière errante et mouvementée nous étonne. Les plus remuants d'entre nous, avec les facilités modernes des transports, avec les commodités du chemin de fer, de l'automobile, des transatlantiques, et même de l'aviation, paraissent, auprès de Casanova, gens casaniers et sédentaires. Le voyageur le plus turbulent, l'explorateur le plus intrépide, se complaisent parfois à l'idée du repos et comptent, un jour ou l'autre, retrouver patrie, ville, quartier, maison, relations, habitudes. Ce n'est pas le cas de notre vagabond. Exilé de Venise pendant de très longues années, il n'a ni patrie, ni foyer et ne possède rien qui puisse l'attacher quelque part par des liens matériels ou moraux. Il est essentiellement cosmopolite et nomade. Citoyen de l'Europe entière, il se croit chez lui partout où il trouve son plaisir et son intérêt, partout où il satisfait sa passion pour les femmes et pour le jeu, partout où il étale les attraits de sa personne et les dons de son esprit, partout où il peut courir une aventure, nouer une intrigue, faire une dupe. Dans chaque ville importante, il connaît des gens qui le reçoivent, l'hébergent, recherchent sa société, rient de ses histoires, s'amuse de sa verve et de son humeur, au

moins pour un temps. Il rencontre au moment voulu des complicités, des protections, des amitiés et des amours. Et lui, malin, sait utiliser ces avantages jusqu'à son prochain départ; il les ménagera jusqu'à un retour peut-être lointain, mais toujours possible.

Il lui faut constamment varier son milieu. Parce qu'il possédait des qualités superficielles, il épuisait rapidement ses effets, et son incommensurable vanité l'obligeait à rechercher sans cesse en des pays nouveaux de nouvelles louanges. Alors que les plus enragés font une fin, lui persiste dans la vie errante. Sans doute il découvre, pendant sa vieillesse, un refuge à Dux. Mais il s'en contente malaisément, s'en échappe aussi souvent, aussi longtemps qu'il le peut, fait des fugues soudaines à Vienne, Prague, Dresde, Hambourg, Berlin, et ne rentre au château de Waldstein que contraint et forcé parce qu'il n'a plus un ducat dans sa poche, qu'il est à bout d'expédients et ne trouve désormais nulle part un repas pour soutenir sa grande carcasse impénitente, ni un lit pour la reposer. Il revient penaud, humilié, désespéré, comptant bien repartir à la première occasion.

Ce n'est pas une petite affaire, cependant, de voyager à cette époque. Toute civilisation est réfugiée dans les grandes villes. Entre ces centres, peu de ressources. Les communications sont difficiles, les routes le plus souvent exécrables,

pleines de fondrières, parfois à peine tracées, cloaques fangeux l'hiver, terrains mouvants l'été. Les romans, les mémoires, les lettres ou les gravures du temps abondent des mille incidents survenus aux voyageurs par la dégradation des chemins : c'est, dans un cahot plus violent, un essieu brisé, une jante rompue, une soupente cassée : dangereusement la voiture penche ; les chevaux énervés se cabrent ; le postillon, empêtré dans ses bottes, gémit ou sacre ; des paysans accourent et le chirurgien s'apprête à saigner une belle évanouie. Casanova, vieux routier, est familiarisé avec ces avatars. Comme il a versé non loin de Naples, et que son compagnon s'est fracturé le bras, il dit, fier de son expérience et de sa supériorité : « Pour moi, accoutumé à ces sortes d'accidents, je ne m'étais fait aucun mal, car cela dépend beaucoup de la façon de se tenir en voiture ». (V, 6.) Quiconque entreprend un voyage est condamné au cahotage, à la courbature, aux malaises, heureux s'il n'a pas les côtes, les membres ou la tête endommagés dans une chute ou bien sa bourse et sa malle vidées dans un guet-apens.

Autre complication : il est contraint à l'insomnie, à la malpropreté et parfois à la faim.

Assurément on trouve, dans les villes, des hôtelleries qui procurent à la clientèle riche bon lit et bonne chère : encore ne faut-il pas se montrer trop délicat. Mais le fléau, c'est l'auberge de

village, c'est le relais en pleine campagne où l'on doit, de gré ou de force, s'arrêter le soir si l'on ne veut pas coucher à la belle étoile, exposé aux intempéries et aux dangers. Là, sans scrupules, l'hôte exploite la situation. Là règnent la punaise et la puce, les cafards et les rats, les nuées de mouches effrontées. Là s'étale la crasse. Là surgissent les nourritures étranges et toute la gamme des odeurs répugnantes, depuis la senteur fade des draps sales jusqu'aux effluves pimentés des latrines, quand, par malheur, il en existe dans la maison.

Quoi encore? Les maîtres de postes sont des tyrans, leurs chevaux des rosses, les voitures publiques des instruments de torture où l'on s'entasse comme on peut. Quant au postillon, malgré sa réputation, il apparaît le plus souvent comme un grossier personnage, un rustre uniquement préoccupé des voyageurs pour leur soutirer, sans élégance, d'excessifs pourboires, un filou fouillant en temps opportun les bagages, un bandit parfois, complice des brigands qui surgiront au coin du bois. Que l'on aille par eau, c'est bien pis. Tous ces désagréments, et d'autres encore, deviennent monnaie courante pour le commun des mortels en voyage. Comme ils cadrent peu avec les fadeurs conventionnelles qui nous montrent un XVIII^e siècle en faux vernis Martin, la rose au coin des lèvres, la boucle à l'escarpin, le ruban à l'épaule et la guitare aux

doigts, un XVIII^e siècle avec des cochés pleins de rires, des postillons pimpants, des servantes toujours accortes, des hôtesse^s éternellement avenantes et désintéressées!

Oui, pour se mettre en route au temps de Casanova, il fallait posséder un estomac complaisant, des reins souples et le sommeil dur, beaucoup d'optimisme et de patience. Si le but du voyage était beau ou seulement agréable, qu'importait de lui sacrifier les moyens de l'atteindre? Et puis l'humeur voyageuse embellit bien des choses : avec un peu d'imagination, l'imprévu se change en délices et le vagabondage se transforme en enchantement.

De fait, on se déplace beaucoup au XVIII^e siècle, toutes proportions gardées bien entendu. Les grands chemins voient circuler les gens les plus divers : aventuriers courant de capitale en capitale après le succès, la fortune ou simplement le pain de chaque jour; hommes de lettres cherchant asile ou protection; artistes en quête de chefs-d'œuvre; philosophes curieux des mœurs ou des lois étrangères; acteurs avides d'engagements; gentilshommes désireux de s'instruire. Rien d'étonnant que Casanova fasse, au cours de ses randonnées, tant de rencontres inattendues, parfois heureuses, souvent fort désagréables, débiteurs ou créanciers, tendres amies ou témoins trop bien informés d'un passé gênant. On se lie par hasard à Naples ou à Chambéry, on fait la

fête, on taille quelques banques, on court la gueuse, on mange à la même table ou l'on partage la même chambre, on s'embrasse ou l'on se querelle, on se quitte, et deux ans plus tard on se retrouve inopinément à La Haye ou à Saint-Pétersbourg. A mesure que le siècle avance, le voyage entre davantage dans les mœurs. En 1775, Turgot réglemente définitivement, en France, la circulation. Des services réguliers sont organisés de Paris aux grandes villes, avec départs quotidiens, hebdomadaires ou bi-hebdomadaires, La vie devient plus agitée, plus fiévreuse : « Je vous assure, écrivait Mozart, que si l'on ne voyage pas, on n'est vraiment qu'un pauvre individu ».

*
* *

Aux yeux de Mozart, Casanova n'eût pas été ce pauvre individu. Il possède, d'ailleurs, auprès de ses contemporains, une réputation justifiée de voyageur ingénieux qui, arrivé dans une ville, se montre immédiatement informé des usages locaux, sait en quel endroit il vaut mieux se loger, à quels personnages il convient de rendre visite, quelles formalités doivent être accomplies à l'égard de la douane ou de la police, où se trouvent les lieux de plaisirs, à quelles libertés on peut prétendre et quels pourboires il faut don-

ner. Qu'il touche à Marseille ou à Varsovie, il utilise en temps opportun les ressources infinies de sa présence d'esprit, de son audace ou de ses relations. En route, nul n'égale son habileté et sa roublardise pour s'octroyer luxe et confort, même quand l'état de ses finances ne semble pas lui permettre les frais toujours élevés d'un long itinéraire.

Il adore ses aises, en voiture et partout. Au cours de ses interminables trajets, il prétend étendre ses jambes quand il lui plaît, s'étirer, bâiller ou sommeiller à souhait. Être gêné par quelque chose ou par quelqu'un, constitue pour lui un supplice intolérable. Cela est bon pour les petites gens qui s'entassent dans un coche, faute de pouvoir gaspiller quelques louis. A ses yeux l'argent ne compte guère. Pauvre hère que Panurge ! Il n'avait que soixantetrois manières de s'en procurer. Lui, n'en a-t-il pas mille ? Aussi voyage-t-il, le plus souvent, en grand seigneur. Il descend dans les établissements aux enseignes réputées : l'*Épée* à Zurich, les *Treize-Cantons* à Marseille, *Saint-Omer* à Avignon, les *Balances* à Genève, le *Bras d'Or* à Calais. Qu'importe la dépense ! « Je me fis servir un excellent dîner, car il faut commencer par là dans un grand hôtel ». (II, 44.) C'est la bonne manière. Il arrive à Mittau dans une voiture à quatre places, attelée de six chevaux et, devant son opulence et sa bonne mine, on le conduit tout droit, sans le

consulter, dans une des meilleures hôtelleries. Or, il lui reste trois ducats pour toute fortune. Demain il sera temps de s'ingénier pour trouver de l'argent : Dieu, le hasard ou son imagination y pourvoiront. En attendant il passe pour un homme de qualité : chose essentielle. Car les apparences gouvernent le monde et, si l'on n'est rien, il importe avant tout de paraître quelqu'un.

Les hôteliers sont des marauds, les postillons des brutes. Il faut en imposer à cette racaille qui n'est d'ailleurs pas facilement intimidable et ne plie l'échine que devant la force et la richesse. Dans ce rôle Casanova triomphe. Il a une haute taille, d'excellents biceps, l'œil furibond à volonté, l'invective aisée. Il manie sa canne avec dextérité et dissimule mal ses pistolets de poche. D'autre part, son luxe impressionne et fait rêver à de grasses rétributions. N'a-t-on pas intérêt à satisfaire avec empressement un aussi haut personnage ? Oyez plutôt : le chevalier de Seingalt est en mission pour le roi de France ; le chevalier de Seingalt se rend en grand équipage à la Cour de Russie, ou chez Voltaire, ou chez le Pape. Il faut que nul n'en ignore. Il ordonne, il crie, il tempête, il a « une sorte de besoin de faire un tapage de grand seigneur ». (V, 7). Il exagère son importance et il l'exploite jusqu'au bout. Que les obstacles disparaissent et que rien, ni personne, ne vienne entraver sa très puissante volonté. Il semble que la conclusion de la guerre,

la sécurité de l'État, la prospérité des finances, dépendent de son voyage. Vite, vite, que le service de M. le chevalier, de sa compagne et de son domestique soit en tous points assuré ; que la table d'honneur, la plus belle chambre, le lit le plus moelleux, soient mis à sa disposition ; que tous les valets, toutes les servantes s'empressent à réaliser ses moindres désirs ; et que les meilleurs chevaux soient réservés pour être attelés demain à sa berline. Place, place à ce grand seigneur ! Sans doute en cuirait-il de le mécontenter. Ainsi Casanova, en jetant de la poudre aux yeux, parvient à tromper les aigrefins eux-mêmes pour le plus grand profit de son propre bien-être et de sa vanité.

Il aime la chaise de poste. Sa célérité convient à son affairément, à son impatience, à ses allures de tourbillon. Mais il préfère la berline : elle sied mieux à sa suffisance. Il s'y carre, il s'y prélasse. Elle est comme un boudoir roulant où l'on peut serrer de près une jolie femme, disserter à perte de vue avec un compagnon spirituel, lire un livre nouveau, se reposer des fatigues de la veille ou préparer le mauvais coup du lendemain. Par vilain temps, on y est bien clos, à l'abri ; et, si la saison est favorable, les glaces baissées et la capote ouverte permettent d'aspirer à pleins poumons l'air vivifiant des champs. Une « cave » (1)

(1) Coffre à provision situé sous le plancher de la berline.

bien approvisionnée fournit d'heureuses diversions. Le soir, quand l'auberge ne paraît pas assez confortable, ma foi ! il couche dans sa berline : « Je dors mieux dans ma voiture que dans les mauvais lits que l'on trouve dans les auberges. » (V, 9). C'est de cette façon qu'il se rend de Saint-Pétersbourg à Riga, en compagnie d'une charmante actrice parisienne, la Valville. « Je mis un matelas dans la voiture et nous fîmes une espèce de lit de voyageur où nous nous étendions fort à l'aise... ; j'avais dans ma voiture des vins fins, une succulente volaille et une femme appétissante. Comus, Momus et Vénus à la fois. Mon voyage ne fut qu'une longue jouissance en tous sens ». (VI, 132).

*
* *

Comus, Momus et Vénus ! Voilà ses plaisirs préférés. Il n'en cherchera pas d'autres à travers ses éternelles pérégrinations à condition d'étaler, en toute occurrence, son excessive vanité. Les spectacles de l'univers lui sont indifférents. Jamais il ne regarde par la portière. Cet homme qui pendant cinquante ans a parcouru l'Europe, ne connaît rien des émotions suscitées par la beauté ou l'agrément d'un paysage, par le pittoresque d'une perspective inaccoutumée. Malgré un contact incessant avec la nature, il ne soupçonne

rien du rôle immense qu'elle va bientôt jouer dans les pensées et les sentiments des hommes. A l'inverse de Jean-Jacques, il ignorera toujours l'infinie volupté de coucher à la belle étoile, par une nuit de printemps, alors que le rossignol chante (1). Il fait partie de cette période qui précède, selon le mot de Sainte-Beuve, l'entrée du *vert* dans la littérature. Il traverse des vallées et des montagnes, des champs et des landes, des prairies et des forêts, mais tout cela demeure sans importance et ne présente aucune signification. Leurs aspects, toujours variés, ne sauraient rompre la monotonie du voyage. Ce qui existe en dehors de la voiture ne compte pas. « Je m'embarquai (à Rome) dans une berline avec une dame qui allait à Notre-Dame-de-Lorette pour y remplir un vœu qu'elle avait fait pendant la maladie de sa fille qui se trouvait avec elle. La fille étant laide, je fis un voyage assez ennuyeux » (I, 283). Quelques années plus tard, descendant le Rhône en bateau, à l'automne, il ne songe pas une minute à contempler le paysage qui se déroule dans une incessante splendeur le long des rives illustres : « Je m'endormis dans le bateau et ne me réveillai qu'à Avignon » (IV, 323). Le temps qui n'est pas occupé par Comus, Momus et Vénus, par les incidents de la route,

(1) J.-J. Rousseau : *Les Confessions*, livre IV.

par les disputes avec les hôteliers, les postillons, les douaniers et les gêneurs, par l'imprévu d'une rencontre ou le hasard d'une bonne fortune, ce temps-là est du temps perdu.

Aucun paysage ne vient animer les *Mémoires*. Au cours de ces longues et minutieuses narrations, pas un brin d'herbe qui palpite, pas une fleur qui embaume, pas un arbre qui frissonne, pas le moindre rayon de soleil, pas le plus léger souffle d'air. Si le sujet oblige Casanova à décrire un endroit célèbre, cette description est froide, conventionnelle, incolore. Lui, si prolix devant les attraits d'une femme, il reste court en présence des splendeurs de la terre. Il ne vibre pas ; ses épithètes s'enlisent dans une déplorable banalité. Il renonce à dépeindre la beauté des îles Borromées car il avoue, à juste raison, que son récit resterait bien au-dessous de cette « enivrante réalité ». Ayant voulu visiter la Fontaine de Vaucluse, il nous fait au sujet de la fameuse source cette impressionnante confidence : « C'est un ouvrage de la nature que l'art des humains ne saurait imiter ». (IV, 332). Toutefois, comme il se trouve en compagnie d'un jeune homme instruit et d'une jolie femme, le voilà qui s'emballe, évoque Laure, cite Pétrarque et se livre, devant la maison du poète, à toutes les simagrées d'une émotion factice : « Je me jetai sur ces ruines, les bras étendus comme pour les embrasser ; je les baisai ; je les mouillai de mes larmes ; je cherchai

à respirer le souffle divin qui les avait animées ». (IV, 333).

Même incompréhension en présence des œuvres d'art. Ses rapports avec quelques peintres, poètes et littérateurs, lui ont donné, il est vrai, un vernis artistique; mais les arts plastiques en particulier ne l'intéressent guère. Il préfère l'érudition et l'humanisme. « Bien que je ne me pique pas d'être antiquaire, j'aime assez les antiquités, surtout les antiquités romaines ». (VI, 276). On ne s'en douterait pas en lisant les *Mémoires*. S'il paraît, incidemment, s'en préoccuper, c'est parce que ces antiquités sont à la mode et surtout parce qu'elles lui permettent d'étaler ses connaissances d'histoire ou d'archéologie. Des monuments antiques, il ne saisit ni la majesté, ni l'harmonie, ni l'élégance. Il garde un silence à peu près complet sur les richesses artistiques, anciennes ou modernes, rencontrées partout au cours de ses nombreux voyages; il ne dit même rien des merveilles de Venise, sa patrie. De loin en loin seulement quelque mention hâtive, perdue au milieu du récit: « Le lendemain (à Modène) je sortis pour aller voir des tableaux ». (V, 33); ou bien à Pola: « Je consacrai une couple d'heures à visiter les antiquités romaines qui s'y trouvent ». (I, 177); ou encore à Londres: « Le matin, il me conduisit au musée britannique où je vis d'excellentes peintures de Rubens et de Van Dyck ». (V, 437). Ce qui le

frappe à Cologne, parmi « les merveilles héroï-comiques de cette grande ville » c'est « le cheval Bayard que l'Arioste a si bien célébré, monté par les quatre fils d'Aimon ». Et il en rit « de bon cœur ». (IV, 13). A Tolède, il admire la grandeur du tabernacle porté à la procession et le prétendu vase qui contient les trente deniers de Judas. (VI, 254). Ce n'est pas la peine d'aller si loin pour se distraire à de pareils enfantillages.

Pas ou peu de sens artistique. Contempler des chefs-d'œuvre, c'est pour lui un divertissement tout à fait secondaire. Il éprouve, en voyage, cent préoccupations beaucoup plus importantes et des plaisirs plus vifs. Les charmes de Tivoli disparaissent devant ceux de la belle dona Lucrezia. Comme M^{me} Du Noyer, il pourrait dire : « Un mérite vivant me touche plus que toute l'antiquité ensemble (1). »

*
* *

Si Casanova reste insensible devant les beautés de la nature et les attraits de l'art, il saisit au contraire avec acuité la physionomie particulière des villes qu'il traverse et les caractères essen-

(1) M^{me} Du Noyer : *Lettres historiques et galantes*. A Cologne, chez Pierre Marteau, (1723) I-136.

tiels des peuples avec lesquels il se trouve en contact.

Voici d'abord Venise. Nul ne la connaît mieux, nul n'a plus intimement pénétré l'esprit de cette illustre cité à l'heure de son déclin. Des âges héroïques elle a conservé la majesté, le prestige et la morgue. Ses apparences n'ont point changé ; elle surgit des eaux comme une énigme et comme un paradoxe. Au-dessus du clapotement mouvant des lagunes, se dressent les lourdes coupoles de Saint-Marc, les palais orgueilleux, la foule des dômes et des campaniles. Elle est toujours belle, parée, éclatante, avec des dessous de mystère et de drame. Fière des vieilles institutions qui firent sa puissance, elle en conserve intacts les rites et le cérémonial. A époques fixes, la basilique, la place Saint-Marc, le palais des Doges, les canaux et les lagunes s'encombrent de pompes médiévales. Mais ce ne sont plus que décors et vaines formules. L'esprit de force et de foi qui les animait jadis a disparu pour jamais. Au siècle de Casanova, elle est pareille, la noble République, à ces anciennes armures dont la fière et robuste paroi ceignit en d'autres temps des cœurs farouches, des fronts héroïques, des muscles inflexibles et qui n'enveloppent plus que du vide, bibelots grandioses pour toujours inutilisés. Si Venise se survit encore grâce à la forte charpente de ses lois, son orgueil antique, sa tenace volonté de domination ne la magnifient plus. De même

que les reflets bariolés de ses canaux cachent, sous leurs chatoiements, la vase et les innombrables détritiques du fond, de même son altière attitude ne dissimule que vice et faiblesse. Un tourbillon de jouissances emporte ce peuple. L'appas du plaisir anéantit toute pensée féconde et tout acte glorieux. Chaque nuit la fête recommence et, à l'aurore, l'*Erbaria* voit des groupes de viveurs qui viennent respirer l'air du matin avant de regagner la couche où ils passeront d'improductives journées. Plus d'affaires sérieuses. Qu'importe l'avenir ! La hautaine cité sombre dans l'insouciance d'un carnaval presque perpétuel.

Telle fut Venise expirante dans son double aspect tragique et léger, et telle elle ressuscite d'entre les pages des Mémoires avec ses solennités et ses fantaisies, ses rigueurs et ses folies, sa beauté et son badinage.

Le tableau de Naples, plus rapidement esquissé, brille d'un coloris non moins vif. Dans cette ville imprégnée de lumière et caressée au fond de sa baie enchantée par le souffle ouaté de la molle mer Tyrrhénienne, il semble que toute existence doive se dérouler en harmonie et en volupté. Le faste coudoie la poullerie, les fiers palais s'érigent au milieu des ruelles sordides, le grand seigneur se mêle à la foule familière ; mais dans la douceur de l'atmosphère, sous le soleil amical, tout s'égalise, tout fraternise, les haillons et les broderies, le marbre et l'ordure. La vie

s'écoule au jour le jour, sans vains labeurs, sans âpres gloses, sans tentatives hasardeuses. Pourquoi prévoir ou thésauriser ? Avec un bonnet sur la tête, et, sur le corps, un vêtement percé où circule la brise marine, le Napolitain est heureux. Insouciant, il foule de ses pieds nus les dalles tièdes des quais ou le sable velouté du rivage. Pour satisfaire l'estomac, à défaut de festin, une galette, quelques coquillages suffisent ; et si demain, il n'en reste rien, on se réglera d'une chanson. Pas d'efforts superflus, le moins de travail possible, de la bonne humeur en toute circonstance, de la gaieté, et cette aimable nonchalance qui se délecte en elle-même et rend l'âme plus indulgente. Une philosophie riante émane des carrefours. « *Carpe diem* » disait Horace. Les Napolitains n'y manquent pas. Et Casanova, qui vénère Horace, adore Naples et les Napolitains. Dans cette ville heureuse, il n'a jamais éprouvé que de la chance et du bonheur. Rien ne lui plaît comme les mœurs complaisantes de ses habitants, leur accueil spontané, leur cordialité, leur joie de vivre, leur faconde, leurs enthousiasmes un peu naïfs, leur superficialité même, et jusqu'à ce tutoiement qu'ils prodiguent si généreusement, comme à de vieux amis, aux inconnus de la veille.

La scène change. C'est Londres enveloppé dans un éternel brouillard empestant la fumée et la saumure. Ville triste, ville « maudite », ville de déceptions. Pour Casanova, comme pour beau-

coup de ses contemporains, Londres représentait de loin le prototype de la cité idéale où règnent l'ordre, la liberté et la justice. Le prétendu libéralisme des institutions anglaises suscitait l'admiration de tous ceux qui songeaient à édifier, par-dessus les débris des anciens régimes une politique saine et rationnelle. Casanova, qui touchait à tout, se comptait au nombre de ces novateurs. Londres, depuis longtemps, l'attirait. Sa fertile imagination la lui représentait comme une sorte d'Eden où triomphaient la Sagesse et la Loi. Quelle désillusion ! Ce latin raffiné, enthousiaste, dont l'âme est occupée de futilités charmantes et l'esprit de rêves brillants, cet homme du Midi, tout vibrant de soleil, se heurte inopinément, dans une atmosphère d'humidité et de ténèbres, à la rudesse des mœurs anglo-saxones, au sans-gêne d'un peuple positif, pratique, brutal, dur, qui se croit supérieur au reste du genre humain et se montre complètement dépourvu de cette « sensibilité » si chère aux hommes du Continent. Ici, pas de gaieté, pas de divine fantaisie ; une maussade uniformité. Chacun doit se plier à la règle commune. Ces amis de l'indépendance confisquent tout d'abord la liberté individuelle au profit, paraît-il, de la société. Ici, l'absence de préjugés est si complète qu'elle en devient choquante. Ici, la valeur qui se monnaie est la seule valeur admise. Ici, des gens s'assomment en boxant sous l'œil impassible des parieurs. Ici, les visages eux-

mêmes semblent « faits à la mécanique » et l'on ne voit que « figures de perroquets façonnées en casse-noisette, toutes ces bouches pincées s'ouvrant comme par un ressort pour articuler des paroles aigres et stridentes ou avaler méthodiquement de longues tartines et vider d'immenses bols de thé (V, 468). » Ces différences de coutumes, de mœurs, de tempérament, Casanova les sent avec intensité. Il est dépaysé. Véritablement, il a peur. Rétracté en lui-même, gêné, malheureux, il traîne constamment un invincible ennui.

Les Hollandais lui ont laissé une impression autrement favorable. Il aime leur bonhomie, leurs mœurs paisibles, leurs habitudes patriarcales, leurs demeures admirables d'ordre et luisantes de propreté. Négociants avisés, ces braves gens sont honnêtes aussi, tout simplement peut-être pour avoir appris qu'en affaires la probité constitue la meilleure réclame. Sans doute se montrent-ils souvent lourds de manières et grossiers d'appétits. Simple apparence. Leur intelligence s'est élargie par la pratique des longs voyages et développée par la fréquentation des peuples étrangers. Toute leur activité ne s'emploie pas à la prospérité du commerce et à la réalisation des bénéfices. Après avoir satisfait aux nécessités terre à terre de la vie, leur pensée sait gagner des horizons plus vastes, mais sans déclamations et sans fanfaronnades. Les arts, les sciences, les phi-

losophies trouvent dans ce peuple un milieu fécond, un asile sûr. Il est le gardien de la liberté de conscience. Tel livre interdi ailleurs par les tribunaux ou traqué par l'Inquisition, peut croître en ce terrain choisi, y grandir et de là se développer sur le monde. Chez les Hollandais, la liberté est vraiment effective. Ils la respectent en tous lieux et la réclament pour eux-mêmes avec tact mais avec fermeté. Ils sont polis, aimables, accueillants. Cette sagesse leur assure l'estime et la faveur universelles.

Saint-Pétersbourg naguère édifié au milieu des marécages par l'obstination têtue de Pierre I^{er} et construit plus encore par la trique et la violence que par la pioche et la truelle, Saint-Pétersbourg présente un assemblage de luxe et de misère, de beaux alignements et de terrains vagues, de palais et de baraques, de jardins pompeux peuplés de statues ridicules. Pierre Le Grand avait résolu de faire adopter à ses sujets la civilisation de Paris et de Londres. Idée grandiose, mais folle. On ne change pas soudain la mentalité d'un peuple. On ne lui impose pas des mœurs, une pensée, un art qui lui sont étrangers. Aussi, Saint-Pétersbourg offre-t-il quelque chose de hâtif, d'inachevé, d'irréalisable. C'est une ville occidentale, transportée dans un pays et sous un climat auxquels elle ne peut s'accoutumer. Les vrais Russes l'exècrent et la désertent. Mais on y rencontre en revanche toute la bande interna-

tionale des filous et des aventuriers attirés par l'espoir des duperies faciles et des gains illicites.

Moscou, par contre, est une ville asiatique tout étonnée de se trouver située en Europe. Là vivent de vrais Russes. Ils ont une âme orientale si essentiellement différente de la nôtre que ces deux mentalités, semble-t-il, ne pourront jamais se pénétrer ni se comprendre. Casanova soupçonne l'énigme : il en demeure confondu. Cette race slave, il la voit surtout par ses mauvais côtés, et nous la montre brouillonne, incohérente, violente, fourbe, superstitieuse, fataliste. Il la juge d'essence inférieure, presque barbare, avec des brutalités, des impulsions où l'on « sent encore le Sarmate et le Scythe (VI, 139) ».

Enfin voici Paris. Rien ne vaut Paris. Il possède tous les attraits, tous les charmes, toutes les séductions. Il réunit en lui seul tous les agréments et synthétise la beauté universelle en y ajoutant sa grâce particulière. Sous son climat heureux, également éloigné des ardeurs du Midi et des rigueurs septentrionales, la vie s'amplifie dans une activité allègre, la pensée éclôt avec aisance, les arts se développent avec mesure, les hommes sont courtois, les femmes charmantes et l'esprit court les rues. Sa renommée, sa gloire, ses richesses en font un modèle pour l'Europe entière ; sa civilisation rejaillit sur les villes les plus lointaines : on lit Voltaire à Saint-Pétersbourg, à Stockholm, à Lisbonne, Berlin s'orne

de monuments et de jardins à la française, et la *rocaille* Louis XV décore, jusque dans Constantinople, les mystérieux palais turcs. Paris influe sur tout, imprègne tout, dirige tout. Et il attire à lui tout ce qui pense, tout ce qui crée, tout ce qui vit. Il y a Paris d'abord et puis l'Europe autour de Paris. Voltaire le dit avec raison : « Paris est la patrie de la Société ».

C'est la patrie adoptive de Casanova. Il y vit dans un enchantement perpétuel. Il en bat le pavé avec une fièvre joyeuse, il en hume l'air avec délices. Voici le Palais-Royal, cœur de Paris. Là se croisent des gens affairés, de simples curieux et de jolies filles ; là brillent les restaurants à la mode, les cafés où l'on jase ; là se vendent les gazettes, les brochures fraîchement imprimées et les colifichets de la mode. Les nouvelles circulent, s'enlèvent de bouche en bouche. On règle les montres à la méridienne. On remplit les tabatières à la *Civette*. C'est l'animation d'une foule élégante, vive, sympathique, frivole et bon enfant. Voici les théâtres : l'Opéra, dont on écoute *en silence* « l'orchestre excellent » ; la Comédie-Française, où sont interprétés, selon les traditions et dans un goût parfait, les grands chefs-d'œuvre ; la Comédie-Italienne, où se mêle à l'esprit parisien un peu de la folie vénitienne. Voici le cabinet des ministres. Voici Louis XV « le beau roi » et la Cour de Versailles. Voici le monde des lettres, des arts, de la finance, des coulisses ou de la galanterie.

Paris l'exalte, Paris le grise. C'est la ville délectable, pleine d'heureux hasards, où bien des rêves se réalisent, où les puissants se font accessibles et bienveillants, où des gentilshommes aux noms d'épopée deviennent de gais compagnons de fête, où de grandes dames savent abdiquer toute arrogance, où de simples boutiquières sont pétries de finesse et de distinction, où le plaisir devient la grande affaire et où les affaires se changent en plaisir. Son peuple gai, remuant, spirituel, intelligent, amateur de nouveautés, d'anecdotes piquantes et de fine cuisine, un peu vain, un peu hâbleur, un peu badaud, un peu casse-cou, mais plein d'entrain et de franchise, son peuple est un peuple de choix. Qu'on le flatte, qu'on l'amuse, qu'on l'intéresse, et le premier venu, pourvu qu'il ait du bagout et du savoir faire, peut se trouver, du jour au lendemain, roi de la mode et maître de l'heure.

On pourrait multiplier les exemples, montrer encore, d'après les *Mémoires*, Rome fourmillant d'intrigues ecclésiastiques, l'Espagne dominée par les préjugés, la misère et l'orgueil; les petites villes allemandes, si paisibles, si monotones que « la sensualité s'y éteint »; Marseille, avec ses quais encombrés des marchandises de toutes les contrées, bariolés des costumes de toutes les nations et retentissants des jargons de toutes les langues; Vienne, saturée d'hypocrisie et de lourdeur. Bien d'autres encore..... Toujours c'est la

note juste, l'opinion éclairée d'un voyageur intelligent qui sait regarder et comprendre. Casanova ne décrit jamais : ses impressions ressortent naturellement du récit et des anecdotes en traits révélateurs. Il est tellement imprégné des milieux traversés, il a si parfaitement observé leurs coutumes, si intimement vécu de leur vie, qu'il en rapporte presque inconsciemment les nuances et nous permet d'en respirer l'atmosphère. Il a fait revivre dans leur faste ou leur décrépitude, leur élégance ou leur grossièreté, leur magnificence ou leur corruption, les grandes cités de son temps, et, tout en se jouant, il nous a laissé de l'Europe du XVIII^e siècle le tableau le plus animé et le plus instructif qui soit.

*
* *

Mais on fausserait la physionomie de Casanova en faisant uniquement de cet éternel vagabond un dilettante de la vie nomade. Il ne voyagea pas pour sa seule distraction. Ses déplacements étaient souvent imposés par une nécessité plus pressante, celle d'échapper à la bastonnade ou à la police. Durant sa vie entière il conserva l'épouvante des tortures morales éprouvées pendant sa captivité sous les Plombs. Aussi s'était-il juré d'éviter désormais pareille catastrophe. Mais comme il n'avait ni réformé son caractère, ni

renoncé à ses habitudes et à son genre de vie, comme il lui était impossible de séjourner dans un pays sans y provoquer quelque esclandre, comme il ne pouvait se passer de tricher au jeu, suborner les filles, escompter de fausses lettres de change, pratiquer outre mesure l'escroquerie et l'abus de confiance, s'associer aux pires fripons, se mêler aux tripotages les plus louches, déclamer contre le pouvoir établi et dégainer hors de propos, il fuyait sans cesse pour éluder les vengeances des particuliers ou les rigueurs de la justice.

« *Vir fugiens denuo pugnavit* (1) ». Il s'agit de distancer toute poursuite. A mesure qu'il gagne du terrain et que le danger s'éloigne, il prend plus d'assurance et plus d'audace. Éprouvant un perpétuel besoin de gloriole et de tinta-marre, il ne tarde pas à transformer sa fuite en randonnée triomphale. Bien plus : quand il a passé la frontière ou fait un nombre assez considérable de lieues pour se sentir en sûreté, il ne cache pas à ses nouveaux hôtes les motifs de son arrivée. Mais il les rapporte à sa manière avec tant d'apparente bonne foi, tant d'éloquence et de chaleur, qu'il finit toujours par découvrir des gens disposés à lui donner raison et à le consoler : « Dès que j'ai trouvé d'honnêtes gens curieux de connaître l'histoire du malheur qui m'accablait

(1) Cette citation d'Horace sert d'épigraphe à l'*Histoire de ma Fuite...*

et que je la leur ai contée, je leur ai inspiré de de l'amitié et cet intérêt qui m'était nécessaire pour me les rendre favorables et utiles (I, 147). » Il en arrive à se griser lui-même, à oublier sa propre culpabilité, à jouer la victime, à se croire un innocent, persécuté par l'injustice et par l'envie.

On comprend maintenant pourquoi, pendant la route, il ne pense guère à contempler le paysage et pour quelles raisons, dès son arrivée dans une ville, il trouve un intérêt capital à étudier les hommes et les mœurs. Il lui importe, en effet, de savoir dans quelle mesure il pourra s'imposer à ces étrangers, les duper à leur tour, et, le moment venu, glisser plus facilement entre les mailles du redoutable filet de la police et des lois.

Il voyageait aussi pour ses affaires. Drôles d'affaires ! Elles consistaient dans l'exploitation systématique de ses contemporains par des moyens extravagants que nous connaissons déjà et dont certains ne manquaient pas d'ingéniosité. Le plus original, celui qu'il employait de préférence et dont il tirait le meilleur rapport, c'était la pratique de la cabale. Pour exercer l'art de sorcellerie, magie, divination, incantations, pour tirer un horoscope, retrouver les objets perdus, découvrir les trésors, guérir les maladies, donner la beauté aux laides, la jeunesse aux vieillards, la richesse à tous, puis arrondir sa bourse à

ce manège, il n'hésite jamais. S'il ne peut opérer sur place, il se met en route et va parfois fort loin chercher des occasions et relancer ses victimes. Il ne craint pas sa peine, mais il obtient souvent de brillants résultats.

Enfin, de telles compétences, un si parfait entraînement permirent à Casanova de pratiquer, pendant quelques années, la seule fonction compatible avec son instabilité : on peut supposer, non sans vraisemblance, qu'il toucha d'importants subsides comme agent ambulant de la franc-maçonnerie.

Celle-ci dérive peut-être de sectes et de confréries très anciennes. Mais son organisation moderne vient d'Angleterre et date des premières années du XVIII^e siècle. Déjà, vers 1750, les principales villes de l'Europe possédaient des loges en pleine prospérité (1). Ces différentes loges se mettaient en relations les unes avec les autres pour coordonner leurs efforts.

Les adeptes se recrutaient dans toutes les classes et dans tous les milieux. Étaient admis de préférence ceux qui, par profession, talent, situation, relations, pouvaient exercer une influence dans une sphère sociale quelconque. Parmi les

(1) Hors d'Angleterre, les premières loges furent fondées à Cologne (1716), Dunkerque (1721), Paris (1725), Gibraltar (1726), Madrid (1727), Bordeaux (1732), Valenciennes (1733), Hambourg (1734), Lisbonne (1735), Le Havre (1739).

frères figurèrent d'illustres personnages, le comte de Clermont, le prince de Conti, le duc d'Antin, le maréchal de Saxe, Choiseul, Malesherbes, d'Argens, Plombal, d'Aranda, Tanucci, le roi Frédéric de Prusse, la tzarine Catherine II... et parmi les philosophes et les écrivains, Voltaire, d'Alembert, Helvétius, Condorcet, Diderot, etc., etc... Nobles, parlementaires, magistrats, ecclésiastiques mêmes, étaient affiliés en grand nombre. L'armée devint rapidement un vaste champ de propagande : il existait dans presque tous les régiments un atelier maçonnique, réunissant un groupe important d'officiers, et cette loge régimentaire se mettait en rapports constants avec la loge régionale. Les femmes, elles aussi, prétendirent participer à ce vaste et mystérieux mouvement. C'était la « maçonnerie d'adoption » fondée à Paris en 1730. La duchesse de Bourbon, la duchesse de Chartres, la princesse de Lamballe en furent *Grandes Maîtresses*.

Aussi la franc-maçonnerie devint-elle rapidement une organisation redoutable dont l'esprit envahissait les différents étages de la société. Les pouvoirs officiels s'en émurent. En France, dès 1737, Fleury, ministre de Louis XV, interdit les réunions maçonniques. L'année suivante, le Pape Clément XII, par la bulle « *In eminenti* », excommunia les francs-maçons. La guerre est déclarée. Dans tous les pays, avec plus ou moins de rigueur ou de succès, les adeptes sont poursui-

vis. Mais ceux-ci, de leur côté, vont mieux se sentir les coudes et s'organiser pour la lutte.

Casanova nous raconte comment il fut reçu apprenti à Lyon en 1750 sous les auspices d'un « respectable personnage », rencontré chez le marquis de Rochebaron, gouverneur du Lyonnais. Quelque mois plus tard, à Paris, on le nomma compagnon, puis maître. Il laisse entendre qu'il atteignit par la suite les grades élevés de la hiérarchie.

Cette affiliation lui plaisait fort. Le but de la société, la qualité et l'importance de ses membres, leur parfaite union et leur réelle solidarité, tout cela paraissait singulièrement intéressant à quelqu'un qui n'était rien et voulait cependant se pousser dans le monde. D'autre part, frères et vénérables durent considérer comme une excellente recrue ce jeune homme séduisant, beau parleur, instruit, entreprenant, un peu sorcier, ce qui ne gâtait rien, et utilisable à toutes sortes de besognes.

Revenu à Venise, en 1753, il fréquenta les loges et fit dans sa patrie beaucoup de prosélytisme. Ce fut une des causes principales de son emprisonnement sous les Plombs. Aussi, lorsqu'après son évasion, il put rejoindre Paris, il exploita, en toute occasion, le récit de sa captivité et de sa fuite et prit les allures d'un martyr de la bonne cause. Il y gagnait une auréole dont il savait se parer avec coquetterie. Mais dans quel

milieu aurait-il pu se permettre cette attitude, sinon parmi les affiliés tout prêts à lui donner raison, à le plaindre et à l'aider? Il profita merveilleusement de la situation pour gagner l'oreille des puissants. Ses protecteurs, Bernis, Pâris-Duvernay, Choiseul, M. de Boullongne, semblent acquis aux idées nouvelles. N'est-il pas bizarre que cet étranger au passé déjà suspect ait pu pénétrer partout, que cet échappé de prison ait contribué à fonder et à diriger la loterie de l'École militaire, que cet hurluberlu ait été chargé de missions confidentielles, que cet escroc ait eu carte blanche pour négocier en Hollande une partie de la fortune publique? Comment admettre qu'il soit devenu si aisément le familier de quelques grands personnages, qu'on ait supporté en riant ses incartades souvent excessives, que la police se soit montrée à son égard toujours si paresseuse, qu'il ait pu se tirer de tant de mauvais pas, qu'il ait gaspillé tant d'argent et que, dans les circonstances difficiles, il en ait toujours trouvé à point nommé? Il se révèle intrigant, malin, ingénieux. C'est entendu. Mais ce n'est pas suffisant pour expliquer, sans l'intervention de protections puissantes ou de complicités occultes, sa chance continuelle et ses succès si longtemps renouvelés.

Pendant que l'appui de quelques frères haut placés lui permettait d'utiliser ses talents et de

mener à bien ses affaires personnelles, le Grand Orient jetait vraisemblablement sur lui son dévolu pour le service de la cause. Les chefs du parti maçonnique firent preuve, en l'occurrence, d'une grande perspicacité. Impossible d'occuper Casanova sur place : on ne pouvait s'assujettir sans cesse à lui éviter les conséquences fâcheuses de ses désordres. Mais il avait les qualités de ses défauts. Extrêmement remuant, plein d'habileté et de hardiesse, homme de ressources et d'énergie, il savait pénétrer partout, profiter de tout, tout voir, tout écouter. Il deviendrait un sujet de choix dans les missions secrètes et même périlleuses. Ainsi, on en serait débarrassé en l'utilisant pour le mieux.

Il fallait assurer la cohésion de l'internationalisme maçonnique. Dans ce but, des agents de liaison parcouraient les loges des différentes provinces ou des pays les plus éloignés, et, malgré les difficultés, transmettaient les ordres, donnaient les directives, scrutaient l'opinion, surveillaient les suspects, galvanisaient les faibles, organisaient la défense, favorisaient la propagande. « D'insaisissables délateurs faisaient circuler d'un lieu à un autre, comme par un fil électrique, les secrets dérobés aux cours, aux collègues, aux chancelleries, aux tribunaux, aux consistoires. On voyait séjourner dans les villes certains voyageurs inconnus, dont la présence, le but, la for-

tune étaient autant de problèmes (1). » On risquait gros parfois à ce métier ; mais on trouvait partout des soutiens puissants, des asiles sûrs et de l'argent à profusion. Les ressources étaient abondantes, et, pour des missions pareilles, on regardait d'autant moins à la dépense que cette dépense restait inconnue. La maçonnerie, écrit Mirabeau (2), « produisait annuellement des sommes immenses pour les frais de réceptions et les contributions de tous genres. Une partie était employée aux dépenses d'ordre, mais une autre très considérable coulait dans une caisse générale dont personne, excepté les premiers d'entre les frères, ne savait l'emploi. »

Être agent secret du Grand-Orient ! excellente affaire pour Casanova ! Et quel bonheur continuels de parcourir les pays les plus variés, de fréquenter les gens les plus haut placés, de les égaler par sa propre importance, d'aller d'aventure en aventure, de narguer le péril, de gaspiller l'or sans contrôle et de donner ses ordres aux puissants !

Il semble débiter dans ses nouvelles fonctions aux environs de 1760. Il a trente-cinq ans ; il est en pleine force et connaît à merveille les hommes et la vie. C'est à partir de cette époque, en effet, que commence pour lui la période des longs

(1) Louis Blanc : *Histoire de la Révolution*. II, 93.

(2) Mirabeau : *La Monarchie prussienne*. VI, 67.

voyages dont le but reste inexpliqué. Avant cette date, nous savions les motifs de ses déplacements : il a gagné la Calabre pour devenir le secrétaire d'un évêque, Paris pour s'amuser et rafler de l'argent, la Hollande pour organiser certaines spéculations. Mais à partir du moment où il quitte Paris pour la seconde fois, à la fin de l'année 1759, ses randonnées deviennent incessantes et les raisons qu'il en donne, quand il les donne, restent vagues et toujours insuffisantes. On dirait souvent qu'il ignore lui-même de quel côté il se dirigera demain. Il reste dans l'aléatoire et dans l'incertain. Quand il n'est pas obligé à la fuite, on comprend qu'il attend pour repartir, soit des ordres, soit des événements déterminants. Et tout à coup, il se met en route pour une destination souvent inattendue, abandonnant du jour au lendemain les amours commencées, les relations cultivées et les affaires en cours.

C'est à partir de cette époque également que l'argent ne compte plus pour lui et qu'il se livre à d'excessives dépenses sans indiquer, comme autrefois, la provenance de ses fonds. Il voyage avec faste, sa garde-robe est somptueuse, il donne des dîners opulents, des réceptions brillantes et rivalise avec les plus magnifiques seigneurs. Sans doute, il a gagné de fortes sommes à Paris et surtout en Hollande ; mais il s'est aussi livré à des combinaisons hasardeuses qui l'ont saigné à

blanc. Sans doute il joue gros jeu et connaît d'excellents procédés pour mettre la chance de son côté; mais il tombe parfois sur plus expert que lui et subit, de temps à autre, devant le tapis vert, de très considérables pertes. Sans doute il soutire à M^{me} d'Urfé (et à quelques autres) de copieux subsides; mais il se laisse voler par son valet Costa, et ces subsides, si abondants soient-ils, ne sauraient suffire à son train, à son luxe, à sa prodigalité. Car il mène la vie la plus dispendieuse. Pour soutenir ce genre d'existence avec une telle continuité, il fallait qu'il disposât de ressources considérables. Or, il paraît clair que ces ressources ne provenaient entièrement ni de ses entreprises les plus heureuses, ni de ses manigances les plus hardies.

Enfin, avant 1760, il nous entretient volontiers de ses rapports avec la franc-maçonnerie. Il nous parle de son initiation à Lyon, de son admission à la maîtrise à Paris, de ces confidences que l'on peut se faire « entre maçons » avec lord Murray à Venise, de l'accueil flatteur dont il est l'objet dans les loges hollandaises. Après 1760, plus un mot. Cela ne signifie pas qu'il n'ait plus rien à dire à ce sujet : s'il s'éleva assez haut dans la hiérarchie maçonnique, ce ne fut pas sans raisons. Ce silence devient une preuve indirecte des missions plus ou moins importantes dont il avait été chargé et dont la révélation, même tardive, lui aurait coûté cher.

Il paraît donc probable que notre aventurier joua un rôle actif et largement rémunéré dans la propagation de la franc-maçonnerie en Europe. Il y aurait d'abord montré beaucoup de zèle et d'initiative. Mais Casanova est de ceux dont l'assiduité ne se soutient pas. Il se donne tout entier à l'entreprise nouvelle, puis, une fois le succès obtenu, il néglige d'entretenir les conditions de ce succès. De plus, la violence de ses passions le poussa très probablement à oublier ses attributions et à commettre des maladroites. Sous l'empire de ses instincts cet homme si subtil se montrait souvent dépourvu de finesse. En outre, il était brouillon, bavard. On dut craindre en haut lieu sa légèreté et ses indiscretions. Peut-on douter aussi qu'il n'utilisa à la fête et au jeu des sommes destinées à un tout autre usage? Bref, son crédit aurait diminué peu à peu et on en serait venu à lui couper les vivres. C'est alors que, livré à ses seules ressources, il serait tombé dans la misère jusqu'au moment de sa rencontre avec un grand seigneur charitable, et très probablement maçon, dont il fut trop heureux d'accepter l'hospitalité.

Tout ceci n'est qu'une hypothèse. Elle semble cependant sortir assez clairement d'entre les lignes des *Mémoires*. Elle en explique bien des passages incompréhensibles et bien des lacunes mystérieuses. Elle cadre parfaitement avec le caractère de Casanova et avec les mœurs du

temps. Sans doute, devrait-elle s'appuyer sur des preuves plus positives. Mais l'existence de ces preuves est si vraisemblable qu'il ne faut pas désespérer, malgré la difficulté de l'entreprise, de pouvoir les réunir un jour.

*
* *

Si Casanova avait eu plus de plomb dans la cervelle et d'ordre dans les idées, il aurait pu nous laisser de ses pérégrinations une belle relation didactique analogue au *Voyage en Italie* de Lalande; s'il avait joui d'une nature souriante et doucement épicurienne comme celle du président de Brosses, il aurait pu écrire des quatre coins de l'Europe et pendant un bon demi-siècle des *Lettres familières* pleines de bonhomie et d'aperçus ingénieux; s'il avait possédé le véritable esprit critique et le sens des réalités sociales, il aurait pu, ainsi que Young, nous laisser des documents plus précis, sinon plus vivants, sur l'état des royaumes et des empires au XVIII^e siècle. Mais Casanova dédaigne tout ce qui reste étranger à sa personnalité. Il se révèle, par excellence, un subjectif. Qu'il soit cahoté dans sa chaise de poste ou secoué par la tempête sur un mauvais bateau, qu'il couche dans une auberge infecte ou soit reçu dans un palais, qu'il se mêle

à la foule avinée d'une taverne ou fasse des grâces dans une loge à l'Opéra, qu'il vaticine chez M^{me} d'Urfé ou s'entretienne de finances avec le juif Boaz, c'est toujours à la mesure de ses désirs et de ses passions qu'il ramène toutes choses. L'univers ne semble avoir été créé que pour servir à son usage et contenir ses débordements : ainsi les corneilles indiscrettes emplissent les clochers gothiques de leurs cris et de leur rumeur, et imaginent, sans nul doute, que les flèches des cathédrales sont destinées à leur servir de perchoir et leurs ciselures d'abri.

A travers les campagnes, les bourgs et les villes, au milieu des foules les plus variées et des peuples les plus disparates, il se préoccupe uniquement de sa propre satisfaction. Son perpétuel vagabondage, il l'accomplit à travers ses appétits. Il voyage quelquefois par intérêt, par prudence, par ambition, mais en toutes circonstances, il ne laisse jamais passer une occasion de plaisir. Echappant sans cesse à la prison, aux galères ou à la potence, il se condamne à la chaise de poste à perpétuité. Elle le mène à toutes les jouissances, à toutes les débauches. Toujours incertain du lendemain, il met à profit l'heure présente avec une hâte, une fièvre, une véhémence qui ne seraient pas plus grandes si cette heure-là devait clôturer sa carrière. Sa course éternelle est une poursuite ininterrompue du bonheur. Voilà le vrai but de son existence. Et plus tard, enfermé

au château de Waldstein par la misère et la vieillesse, il revit sans cesse, en écrivant le long manuscrit des *Mémoires*, ses belles années errantes, et promène encore en imagination, de ville en ville et de pays en pays, l'incomparable fantaisie de son âme tumultueuse, de ses passions forcenées et de son extravagante destinée.

CONCLUSION

Remarquable dans le cynisme, surprenant dans la mystification, incomparable pour s'approprier les idées des autres, bénéficiaire de leur travail, user de leur hospitalité et abuser de leurs femmes, Casanova, pendant toute son existence, a subsisté aux dépens de ses semblables. Ceux-ci, comme compensation, ont dû se contenter d'admirer sa silhouette élégante, d'écouter ses tirades, de voir filer sa voiture, et puis de constater la disparition de leurs écus. Il n'a rien produit de fécond ou seulement de profitable. Son génie naturel s'est employé à l'intrigue, son ambition à la rapine. Il a furieusement travaillé à ne rien faire. Au point de vue social, sa vie, développée dans la stérilité, tend vers un but tout négatif. Il utilisa la décadence du siècle, l'impuissance des

lois, le relâchement des mœurs et la stupide indulgence de ses contemporains pour se prélasser dans l'insouciance et dans la volupté. Maraudent sans cesse parmi les ruines d'une société croulante, il y déroba les matériaux nécessaires à l'édification de son luxe, de son indépendance et de son bonheur : pêcheur en eau trouble, pillleur d'épaves, écornifleur, parasite, chevalier d'industrie, prince de l'aventure.

C'était pour lui la seule façon d'apprécier la vie. Il la voulait brillante, animée, conforme à ses appétits. Son sens aigu des réalités lui avait révélé l'impossibilité de rester dans le droit chemin sans se résigner à pâtir de la médiocrité et de la gêne. Et sa philosophie lui enseignait que, pendant le court séjour de l'homme sur cette terre, il est vain de s'astreindre à la poursuite d'une perfection chimérique ou de s'imposer d'inutiles privations. Donc « il abandonne aux âmes communes le mérite d'une vie suivie et uniforme » ; il se réserve l'imprévu, l'attrait et la joie d'une existence répréhensible mais délicate. Tant pis pour les âmes communes si, par leur nonchalance ou leur naïveté, elles laissent naître, grandir, s'affirmer les prétentions et les exigences de ce profiteur acharné.

Quel intérêt, d'ailleurs, peuvent-ils susciter ces malheureux humains si instables et si décevants ? Savent-ils ce qu'ils veulent ou même ce qu'ils désirent ? Dans le chaos universel, qui peut se

fiatter de connaître et de proposer un idéal également profitable pour tous? Favoriser les uns n'est-ce point desservir les autres? Comment en ce bas monde accomplir une tâche véritablement efficace? Quels résultats patents et réels ont obtenu les grands législateurs, les grands conducteurs de peuples? Qu'est devenue l'œuvre des héros, des sages et des Saints? Leur gloire, leurs vertus ont sombré dans l'incohérence, les dissensions, les crimes, et les conséquences plus ou moins éloignées d'un mérite si éclatant ont dégénéré en massacres, ruines et misères. A quoi bon les vastes projets et les sublimes réalisations, puisque les hommes semblent menés depuis toujours par une destinée inexorable contre laquelle toute force se pulvérise, toute tentative s'anéantit?

Quand des génies insignes et laurés avaient échoué, que pouvait un Casanova? Dans son infime sphère d'action, par quels procédés obliger ses semblables? Impuissant, incompris, il serait mort, comme tant d'autres, étouffé par l'inertie, l'indifférence, la bêtise et la malveillance humaines. Mieux valait penser à soi. La vanité de tout effort pour atteindre un but étranger à la satisfaction personnelle ou la jouissance égoïste, est toujours clairement apparue à l'aventurier. Il estimait que le désir de bien faire et de se dévouer constitue la pire duperie, quand il ne devient pas, en outre, la source de désordres et de calamités.

A tort ou à raison, notre homme a fait comme Candide : il a cultivé son jardin.

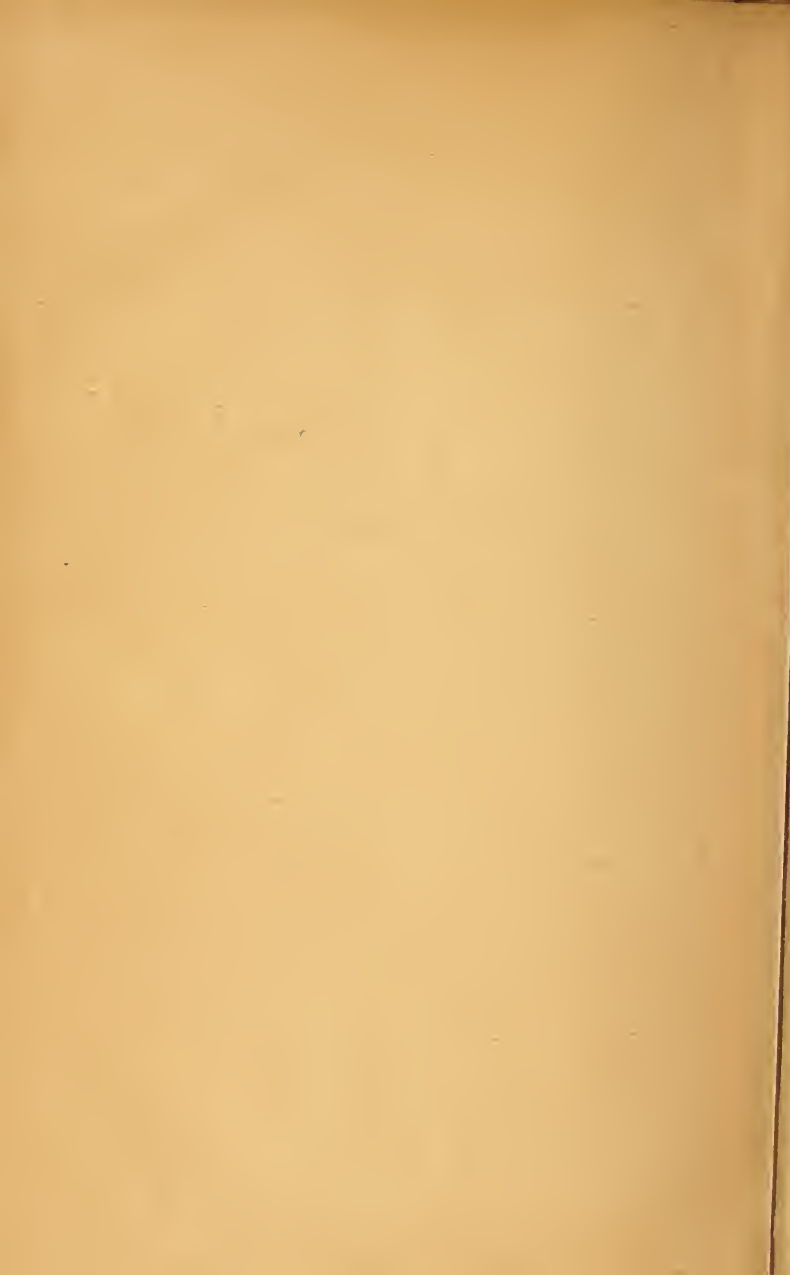
Il a cultivé son jardin. Non avec la prévoyance d'un agronome, ni l'attention diligente d'un amateur, mais avec la désinvolture d'un poète. Il n'en a pas distribué le terrain en planches productives, et n'a point daigné le parer de plantes rares ou d'essences dépaysées. Il y a laissé croître, dans leur exubérance librement vigoureuse, les arbres, les taillis et les fleurs, se contentant d'aménager, à son goût personnel et pour son exclusive commodité, de belles allées ombreuses, des éclaircies et des perspectives, des pelouses et des bassins, des pavillons discrets, des serres embaumées, tout ce qui est plaisir, agrément, volupté. — Or, il est arrivé ceci de remarquable et de paradoxal : ses contemporains, si outrageusement bernés, et surtout ses contemporaines, si galamment exploitées, sont venus en foule, sans rancune comme sans fausse honte, savourer avec lui les délices de cet endroit privilégié.

Quant à nous, si différents et redevenus si barbares, nous éprouvons à notre tour un charme étrange à pénétrer, malgré les ronces et les herbes sauvages, dans le beau jardin un peu mystérieux de Casanova. Nous subissons un étonnement émerveillé d'y surprendre l'écho divertissant de son rire et le fantasque souvenir de ses folies. Mais nous demeurons stupéfaits, en progressant davantage dans l'intimité de l'âme

casanovienne, d'y découvrir à chaque pas, en dépit des temps révolus, les aspects inattendus d'une déconcertante et toujours nouvelle actualité. Eternel recommencement des expressions humaines!

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION : Le Casanova des <i>Mémoires</i>	1
LE DÉVELOPPEMENT ET LES DIFFÉRENTS ASPECTS DE SA PERSONNALITÉ	
I. — Héritéité. Premières influences.	17
II. — Avatars et fluctuations.	41
III. — Les moyens de parvenir.	55
IV. — La folle vie. Les Plombs.	75
V. — L'apogée.	88
VI. — Le déclin.	107
SA PHYSIONOMIE PSYCHOLOGIQUE	
I. — Portraits casanoviens.	135
II. — Ses dons naturels.	155
III. — Sa vanité et son égoïsme.	177
IV. — Son indépendance.	195
V. — Le vrai Casanova.	211
LES DEUX PRINCIPALES FORMES DE L'ACTIVITÉ CASANOVIENNE	
I. — Casanova et les femmes.	231
II. — Casanova voyageur.	264
CONCLUSION	305



ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt mars mil neuf cent vingt-deux

par

L'IMPRIMERIE ORLÉANAISE

A Orléans

pour

BERNARD GRASSET





1877

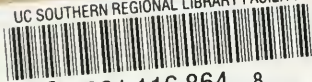
OF

I



3 1158 01047 6132

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



AA 001 116 864 8

